

Oeuvres choisies (Ed. épurée)  
Corneille ; éd. épurée ill. de  
20 dessins de M. Célestin  
Nanteuil ; gr. par MM.  
Brevière, [...]

Corneille, Pierre (1606-1684). Oeuvres choisies (Ed. épurée) Corneille ; éd. épurée ill. de 20 dessins de M. Célestin Nanteuil ; gr. par MM. Brevière, Trichon, etc.. 1846.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).

Fc

Yf 2136

**BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE**

**DE LA JEUNESSE.**

## A L'ÉDITEUR.

---

MONSIEUR,

Votre projet d'éditer dans les deux genres, prose et poésie, et sous le titre de *Bibliothèque littéraire de la jeunesse*, un choix des œuvres les plus célèbres de la littérature, me paraît fort utile dans le cas où, en conservant ce que nos auteurs nous ont laissé de remarquable sous le rapport de la composition et du talent, on aura soin d'en élaguer tout ce qui pourrait produire de fâcheuses impressions sur des esprits jeunes et délicats. C'est dans ce but que vous avez préparé des éditions de CORNEILLE, de RACINE et de MOLIÈRE. Les expressions libres, les scènes licencieuses de celui-ci, la peinture trop vive des passions qu'on regrette de rencontrer assez souvent dans les deux autres, exigent de sages précautions. En les apportant dans vos éditions, vous rendez service à beaucoup d'instituteurs de la jeunesse et d'honnêtes familles. Si je me permets de joindre mon humble suffrage à ceux que des publications analogues d'ouvrages en prose vous ont déjà conquis, c'est par le désir de contribuer à encourager une entreprise aussi bien intentionnée que la vôtre.

Agréez, monsieur, ma parfaite considération,

**B. DES BILLIERS,**  
chanoine honoraire de Langres,  
vicaire à Saint-Thomas d'Aquin.

Paris, le 9 septembre 1845.



BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE DE LA JEUNESSE

---

# CORNEILLE

OEUVRES CHOISIES

ÉDITION ÉPURÉE

ILLUSTRÉE DE 20 DESSINS DE M. CÉLESTIN NANTEUIL

GRAVÉS PAR MM. BREVIÈRE, TRICHON, ETC.

PARIS

P.-C. LEHUBY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

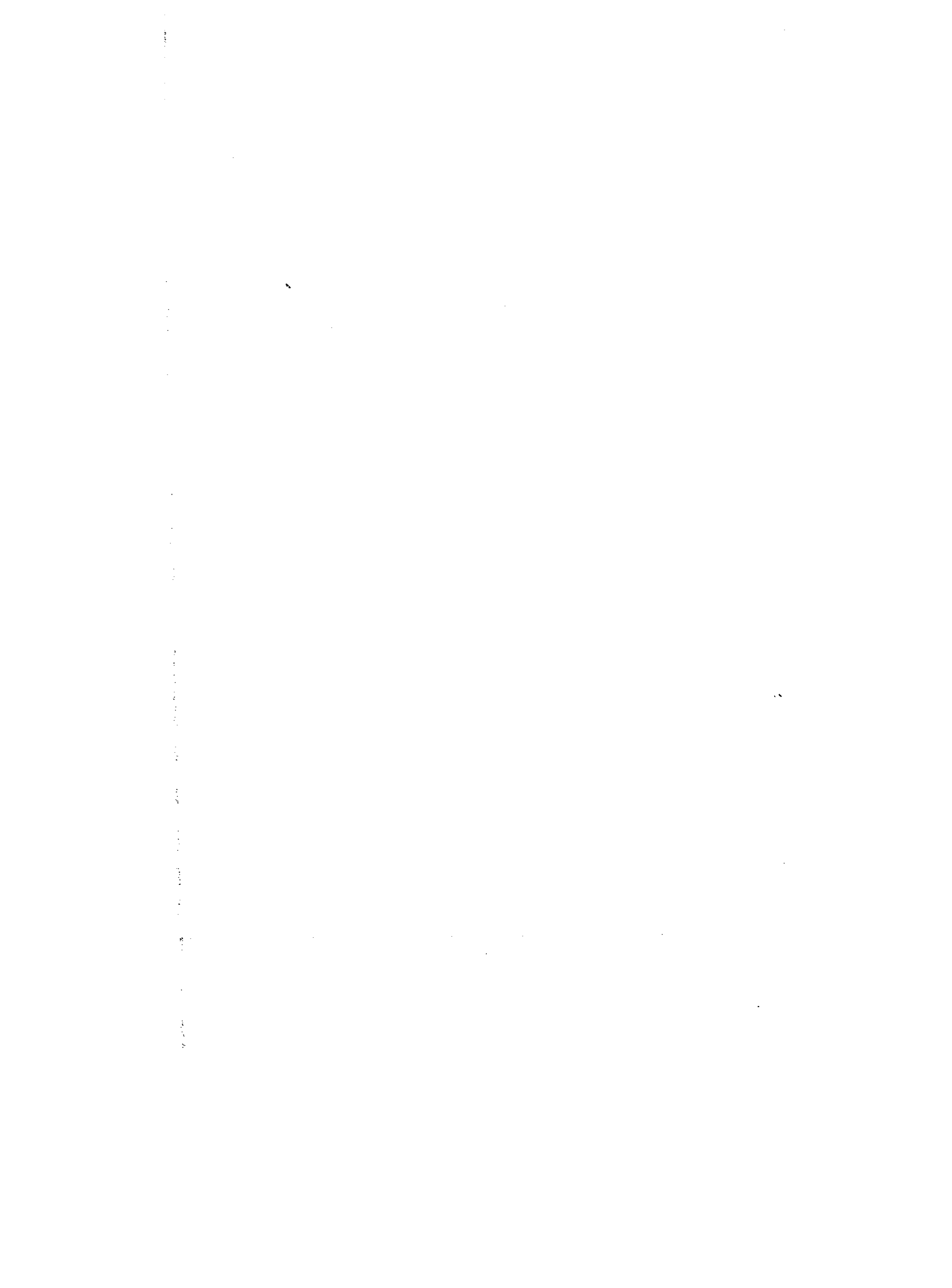
RUE DE SEINE, 53, F.-S.-G.

1846

2530

Y

571





# AVERTISSEMENT

## DE L'ÉDITEUR.

La pensée de former pour la jeunesse une *Bibliothèque littéraire* composée des ouvrages les plus estimés et les plus connus, et comprenant surtout les chefs-d'œuvre de notre littérature, en y opérant toutefois quelques retranchements, accessoires pour le fond, mais nécessaires dans certaines parties qui ne permettent pas de confier la plupart de ces ouvrages indistinctement à tous les lecteurs; de satisfaire ainsi, pour un grand nombre, le double besoin de l'instruction et de l'agrément, sans danger pour les impressions du cœur, cette pensée, disons-nous, ne nous appartient pas; son importance a depuis longtemps frappé beaucoup de bons et sages esprits, surtout parmi ceux qui dirigent dans un but religieux et moral l'éducation de la jeunesse, qui en comprennent mieux les exigences. Si quelquefois on en a tenté l'exécution, ce n'a guère été que timidement et partiellement, ou bien sur des ouvrages dont l'épuration était peut-être impossible, souvent incomplète, et par là même inutile.

Pénétré, nous aussi, des avantages d'une pareille entreprise, et encouragé par des adhésions nombreuses de personnes d'ailleurs très compétentes, nous avons osé mettre la main à l'œuvre, et pour premier essai nous avons déjà publié plusieurs ouvrages en prose, entre lesquels nous rappellerons nos éditions des *Mille et une Nuits*, des *Voyages de Gulliver*, de *Don Quichotte*, de *Gilblas*, etc. L'accueil que ces éditions ont obtenu des personnes les plus honorables, dans les institutions et dans les familles, fait assez connaître que nous avons répondu à de justes désirs. C'était pour nous dès lors une satisfaction et un encouragement, et il était naturel aussi d'en conclure que nous ne devions pas nous borner à ces quelques essais : sollicité même de poursuivre nos travaux sur une plus grande échelle, d'aborder à leur tour les œuvres de la poésie française, notre pensée s'est portée tout d'abord sur les noms les plus célèbres, sur ceux qui ont été les maîtres de l'art, qui ont tant contribué à former, à illustrer notre langue, qui sont et seront toujours et partout des modèles, Corneille et Racine. Corneille, que l'on a surnommé, à juste titre, le père de la poésie française, à qui la postérité a décerné le nom de grand, est le premier que nous publions.

Voici en quoi consiste le travail opéré dans cette édition : on y a réuni les tragédies de Corneille les plus estimées, celles qui ont établi davantage la gloire et la célébrité de l'auteur. Mais comme il n'en est aucune qui ne renferme des passages où quelques passions des plus dangereuses pour l'innocence et la paix du cœur ne soient trop vivement exprimées, et qui, par cette raison, n'offre quelques inconvénients pour une classe nombreuse de lecteurs, d'ailleurs la plus intéressante, bien que ces inconvénients soient, généralement parlant et par la nature même des sujets, moins graves dans la tragédie que dans la comédie, nous nous sommes efforcé de les faire disparaître au moyen de coupures et de retranchements qui, sans détruire l'ensemble et la marche du drame, sans lui ôter son intérêt, en conservent toutes les beautés. Notre travail s'est presque exclusivement borné à ces seuls retranchements. Lorsqu'il n'était pas possible de concilier un intérêt d'ensemble avec quelques passages remarquables, dignes d'être cités, nous avons donné des fragments, et le titre de la pièce en porte l'indication. C'est ce qui a été fait principalement pour quelques tragédies de second ordre. Nous ne pouvions d'ailleurs ni ne voulions donner plus d'un volume. Mais nous croyons pouvoir affirmer que ceux qui liront notre édition connaîtront les chefs-d'œuvre de Corneille, ce qu'il a produit de plus propre à plaire et à former le goût, ce qui lui a conquis sa gloire ; et n'est-ce pas là le seul but avoué que doivent se proposer la plupart des lecteurs ? Voilà pourquoi encore nous n'avons rien donné de ses comédies qui sont de beaucoup inférieures à ses tragédies. La comédie allait moins au genre d'esprit de Corneille, et l'on peut dire qu'elle était au-dessous de son génie, fait pour les grands caractères.

Ce travail, nous n'avons pas pu nous le dissimuler, suscitera plus d'une objection et rencontrera probablement des critiques. Nous en distinguons de deux sortes ; qu'on nous permette quelques réponses. Les uns, et ce sont des personnes vertueuses, des mieux intentionnées, très sévères, à juste titre, pour le choix des lectures offertes à la jeunesse, nous blâmeront peut-être de lui présenter des œuvres dramatiques, au risque de lui inspirer le goût du théâtre et de la provoquer à d'autres lectures semblables. Certes, nous savons très bien nous-même ce que le théâtre a, pour l'ordinaire, de répréhensible et de dangereux ; et ce qui prouve notre conviction, c'est que Corneille et Racine eux-mêmes, que nous plaçons,

sous tous les rapports, fort au-dessus de ceux qui ont suivi la même carrière littéraire, qui étaient des hommes de foi, qui vivaient dans un siècle plus religieux que le nôtre, et où conséquemment les lois de la morale auraient dû être plus rigoureusement gardées, ne nous semblent cependant pas avoir écrit avec assez de réserve pour que leurs œuvres soient confiées indistinctement et sans précautions à tous les lecteurs. C'est cette conviction qui nous a déterminé à donner notre édition. Toutefois, disons-le, si les œuvres de nos grands auteurs étaient ignorées, on pourrait peut-être encore avoir quelques raisons de les tirer de l'oubli; témoin ces austères habitants des monastères du moyen-âge, ces infatigables copistes du cloître, ces pontifes même de l'Église qui nous ont transmis, après les avoir sauvés du naufrage, les chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne. Mais ces ouvrages de nos célèbres écrivains sont connus, multipliés, souvent cités; on les trouve fréquemment sous sa main; on ne peut se dispenser de les faire connaître, dans quelques parties au moins, aux élèves des cours d'humanité. Les jeunes personnes elles-mêmes, dont l'éducation est, au jugement de quelques bons esprits, poussée à l'excès dans certains détails, celles surtout qui appartiennent à une condition plus élevée et qui complètent souvent leur instruction par quelques études de la littérature, en ont aussi entendu l'éloge et sont quelquefois impatientes de les connaître. Qui dira, dans cet état de choses, qu'il n'est pas préférable qu'on lise ces ouvrages dans une édition semblable à la nôtre, plutôt que dans des éditions complètes? Il faut encore convenir qu'à une époque où la lecture devient chaque jour, par suite d'une instruction plus générale, comme un besoin universel, et où la librairie s'encombre incessamment de tant de mauvaises productions, il vaut mieux, avec les précautions que nous prenons, initier la jeunesse à la connaissance des chefs-d'œuvre de notre littérature et cultiver son esprit par cette lecture, que voir dans ses mains des livres bien autrement dangereux. Craindrait-on qu'après avoir lu notre édition épurée bien des jeunes lecteurs ne voulussent en chercher une complète? Cette mauvaise disposition pourra bien exister chez quelques-uns, mais pour beaucoup d'autres nous aimons à penser qu'il en sera autrement, et nous sommes fondé à le croire par notre expérience. Nous savons qu'il existe, et nous en connaissons, bon nombre de jeunes gens et de jeunes personnes qui, élevés religieusement et prévenus que ces lectures, faites sans pré-

cautions, leur offriraient quelque danger, ont assez de sagesse pour s'en abstenir, malgré des désirs peut-être assez vifs, mais qui pourraient faire succomber trop tôt à la tentation. Or, nous voulons croire que, quand ils connaîtront les beautés de nos grands auteurs dont nous leur composons une bibliothèque choisie, dans une heureuse combinaison d'instruction, d'agrément et de vertu, ces mêmes jeunes gens n'auront pas d'assez mauvais instincts pour aller rechercher, dans des éditions intégrales, les passages que nous avons cru devoir soustraire à leurs regards. Nous leur en renouvelons ici la recommandation dans un but qu'ils sauront encore mieux apprécier plus tard, et c'est ainsi qu'ils nous remercieront de ce que nous aurons fait pour eux. Nous n'avons travaillé que pour cette portion de jeunesse intéressante et sage, plus nombreuse encore qu'on ne pense : notre peine serait complètement inutile pour ceux qui recherchent et se permettent sans scrupule de mauvaises lectures ; on ne nous reprochera pas de porter ces derniers à la tentation, car n'ont-ils pas, hélas ! trop d'occasions et de moyens de satisfaire une damnable curiosité ?

Il faut finir, et nous expliquer, en peu de mots, avec une seconde classe de critiques. Ce sont ou des hommes pour qui la vertu et la foi sont également indifférentes, et nous déclarons ne pas nous en inquiéter et ne vouloir pas nous y arrêter ; ou bien des personnes qui croient le théâtre moins dangereux que ne le font les directeurs des âmes, coupables à leurs yeux d'exagération, et qui le regardent même comme une école de vertu ; nous nous bornons, pour abrégé, à leur opposer une haute autorité, après beaucoup d'autres, celle de Bossuet dans ses *Maximes et réflexions sur la comédie*, dans quelques lettres au P. Caffaro, dans sa réponse à Louis XIV qui le consultait sur cette matière : « Sire, il y a de grands exemples pour, mais il y a de grandes raisons contre. » Nous y joindrons cette parole remarquable de J.-J. Rousseau : « Les théâtres « sont un exercice pour la vertu, et celui qui s'expose à ces dan- « gers mérite d'y succomber. Des spectacles et des mœurs ! voilà « qui formerait vraiment un spectacle à voir, d'autant mieux que « ce serait pour la première fois. » C'est appuyé sur de telles autorités, sans parler de celles des docteurs de l'Église et de l'expérience, qu'en offrant à la jeunesse les plus belles compositions du théâtre français, il nous a paru nécessaire d'en retrancher ce qu'elles offrent de dangereux pour les impressions du cœur.

D'autres enfin, littérateurs trop absolus, qui ne voient rien au-dessus de l'art et des productions du génie, pourront critiquer notre travail à ce point vue. Nous y sommes résigné à l'avance, en déclarant toutefois qu'au risque de passer pour quelque peu barbare, nous plaçons bien avant le génie, tout admirable et élevé qu'il soit, les règles éternelles de la morale. Nous savons aussi admirer et respecter ce que l'esprit humain a produit de grand et de beau ; mais, nous l'avouons, et nous ne serons probablement pas seul de notre avis, le génie se montre à nos yeux magnifique et pur bien plus dans les beautés que notre édition a recueillies, que dans les passages supprimés, bien plus dans la peinture des grandes scènes ou des nobles caractères, que dans les expressions sentimentales d'une passion souvent condamnable. Ici nous voyons moins le génie que des faiblesses, des fautes, des concessions, souvent inutiles, à quelques mauvais instincts des spectateurs : car, il faudrait bien l'avouer, nos chefs-d'œuvre dramatiques ne seraient pas moins admirables s'ils étaient plus purs ; la tragédie surtout pourrait, ce nous semble, se passer du jeu trop vivement exprimé de certaines passions mauvaises représentées à plaisir dans tous leurs écarts ; la peinture dangereuse qu'on en fait trop souvent ne serait-elle pas plutôt un usage répréhensible et un abus qu'une nécessité de l'art ? On nous pardonnera bien d'ailleurs de partager les scrupules de Corneille et de Racine eux-mêmes.

Après tout, qu'a-t-on fait dans une foule de *Recueils* ou *Choix de poésies*, *Ornements de la mémoire*, *Traité de littérature*, etc., offerts à la jeunesse ? On a donné des extraits, des citations des morceaux les plus remarquables de nos grands auteurs, et l'on ne croyait pas outrager les règles de l'art, ni offenser Corneille, Racine, Molière ou autres. Eh bien ! c'est là, si l'on veut, ce que nous avons fait, mais plus complètement, plus utilement, et mieux ce nous semble ; car nous donnons un bon nombre de pièces à peu près entières, sauf quelques suppressions dont nous prévenons, et pour les motifs que nous indiquons, tout en ménageant un ensemble, un intérêt, les beautés de nos auteurs. Nous croyons donc contribuer bien davantage à l'instruction, à l'agrément de nos lecteurs, en évitant de plus graves inconvénients. Voilà nos raisons : maintenant qu'on nous juge ; nous devons nous soumettre.

---

victoires, soit pour lui demander des grâces, soit pour le remercier de celles qu'il en avait reçues. Il a traduit deux ouvrages latins du P. de Larue, tous deux d'assez longue haleine, et plusieurs autres petites pièces de Santeuil. Il estimait extrêmement ces deux poètes. Enfin, après *Suréna*, qui fut joué en 1675, Corneille renonça décidément au théâtre pour se préparer à mourir chrétiennement. Il mourut le 1<sup>er</sup> septembre 1684, dans sa soixante-dix-neuvième année, doyen de l'Académie Française, regardé comme le plus grand poète tragique de la France.

La suite de ses œuvres représente ce qui doit arriver à un grand homme qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencements sont faibles et imparfaits, mais déjà dignes d'admiration par rapport à son siècle ; ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre ; à la fin il s'affaiblit, s'éteint peu à peu, et n'est plus semblable à lui-même que par intervalles.

Corneille était assez grand et assez plein, avait l'air fort simple et fort commun, toujours négligé, et peu curieux de son extérieur. Il avait le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive. Il parlait peu, même sur la matière qu'il entendait si bien. Il n'ornait pas ce qu'il disait ; et, pour trouver le grand Corneille, il fallait le lire. Il avait l'humeur brusque, et quelquefois rude en apparence ; au fond il était très aisé à vivre, tendre et plein d'amitié. Il avait l'âme fière et indépendante : nulle souplesse, nul manège, ce qui l'a rendu très propre à peindre la vertu romaine, et très peu propre à faire sa fortune. Il n'aimait point la cour : il y apportait un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attirait que des louanges, et un mérite qui n'était point de ce pays-là. Rien n'était égal à son incapacité pour ses affaires que son aversion : les plus légères lui causaient de l'effroi et de la terreur. Quoique son talent lui eût beaucoup rapporté, il n'en était guère plus riche : il eût fallu le devenir par une habileté qu'il n'avait pas, et par des soins qu'il ne pouvait prendre. On l'a accusé d'être un homme intéressé et moins avide de gloire que de gain. Le P. de Tournemine le venge de cet injuste reproche, et rapporte que, peu de jours avant sa mort, l'argent manquait à cet illustre malade, fort éloigné de thésauriser ; et le roi, ayant appris du P. de La Chaise la situation critique du grand Corneille, lui envoya deux cents louis. Ce qui l'honore surtout et complète son portrait, c'est d'avoir joint dans tous les temps, à beaucoup de probité naturelle, un grand fond de religion et des vertus réelles.

---



# LE CID

TRAGÉDIE (1636).

A MADAME LA DUCHESSE D'AIGUILLON<sup>1</sup>.

MADAME,

Ce portrait vivant que je vous offre représente un héros assez reconnaissable aux lauriers dont il est couvert. Sa vie a été une suite continuelle de victoires; son corps, porté dans son armée, a gagné des batailles après sa mort; et son nom, au bout de six cents ans, vient encore triompher en France. Il y a trouvé une réception trop favorable pour se repentir d'être sorti de son pays et d'avoir appris à parler une autre langue que la sienne. Ce succès a passé mes plus ambitieuses espérances, et m'a surpris d'abord; mais il a cessé de m'étonner depuis que j'ai vu la satisfaction que vous avez témoignée quand il a paru devant vous. Alors j'ai osé me promettre de lui tout ce qui en est

arrivé, et j'ai cru qu'après les éloges dont vous l'avez honoré, cet applaudissement universel ne lui pouvait manquer. Et véritablement, Madame, on ne peut douter avec raison de ce que vaut une chose qui a le bonheur de vous plaire; le jugement que vous en faites est la marque assurée de son prix: et comme vous donnez toujours libéralement aux véritables beautés l'estime qu'elles méritent, les fausses n'ont jamais le pouvoir de vous éblouir. Mais votre générosité ne s'arrête pas à des louanges stériles pour les ouvrages qui vous agrément; elle prend plaisir à s'étendre utilement sur ceux qui les produisent, et ne dédaigne point d'employer ce grand crédit<sup>2</sup> que votre qualité et

(1) Marie-Madeleine de Vignerot, fille de la sœur du cardinal et de René de Vignerot, seigneur de Pont-Courley. Elle épousa le marquis du Roure de Cambalet, et fut dame d'atours de la reine: elle fut duchesse d'Aiguillon, de son chef, sur la fin de 1637. (V.)

(2) La duchesse d'Aiguillon avait un très grand crédit, en effet, sur son oncle le cardinal; et, sans elle, Corneille aurait été entièrement disgracié: il le fait assez entendre par

ces paroles. Ses ennemis acharnés l'avaient peint comme un esprit altier qui bravait le premier ministre, et qui confondait dans un mépris général leurs ouvrages, et le goût de celui qui le protégeait. La duchesse d'Aiguillon rendit dans cette affaire un aussi grand service à son oncle qu'à Corneille: elle lui sauva dans la postérité la honte de passer pour l'approbateur de Colletet, et l'ennemi du *Cid* et de *Cinna*. V.

vos vertus vous ont acquis. J'en ai ressenti des effets qui me sont trop avantageux pour m'en taire, et je ne vous dois pas moins de remerciements pour moi que pour *le Cid*. C'est une reconnaissance qui m'est glorieuse, puisqu'il m'est impossible de publier que je vous ai de grandes obligations, sans publier en même temps que vous m'avez assez estimé pour vouloir que je vous en eusse. Aussi, Madame, si je souhaite quelque durée pour cet heureux effort de ma plu-

me, ce n'est point pour apprendre mon nom à la postérité, mais seulement pour laisser des marques éternelles de ce que je vous dois, et faire lire à ceux qui naîtront dans les autres siècles la protestation que je fais d'être toute ma vie,

Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CORNEILLE.

## PERSONNAGES.

D. FERNAND, premier roi de Castille.

D. DIÉGUE, père de don Rodrigue.

D. GOMÈS, comte de Gormas, père de Chimène.

D. RODRIGUE.

D. SANCHE.

D. ARIAS, } gentilshommes castillans.

D. ALONSE, }  
CHIMÈNE, fille de don Gomès.

ELVIRE, ouvernante de Chimène.

La scène est à Séville<sup>1</sup>.

(1) Remarquez que la scène est tantôt au palais du roi, tantôt dans la maison du comte de Gormas, tantôt dans la ville; mais, comme je le dis ailleurs, l'unité de lieu serait observée aux yeux des spectateurs, si on avait eu des théâtres dignes de Corneille, semblables à celui de Vi-

cence, qui représente une ville, un palais, des rues, une place, etc.; car cette unité ne consiste pas à représenter toute l'action dans un cabinet, dans une chambre, mais dans plusieurs endroits contigus que l'œil puisse apercevoir sans peine. (V.)



# ACTE PREMIER.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, D. DIÈGUE.

- Le Comte.** Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi  
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi ;  
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.
- D. Diègue.** Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille  
Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez  
Qu'il sait récompenser les services passés.
- Le Comte.** Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes,  
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ;  
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans  
Qu'ils savent mal payer les services présents.
- D. Diègue.** Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite :  
La faveur l'a pu faire autant que le mérite.  
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,  
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.  
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre ;  
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre.  
Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils ;  
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis :  
Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.
- Le Comte.** A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre ;  
Et le nouvel éclat de votre dignité  
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité .  
Exercez-la, monsieur, et gouvernez le prince ;  
Montrez-lui comme il faut régir une province,  
Faire trembler partout les peuples sous sa loi,  
Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi ;  
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine :  
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,  
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,  
Passer les jours entiers et les nuits à cheval,

## LE CID,

Reposer tout armé, forcer une muraille,  
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille :  
Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait,  
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

**D. Diègue.** Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,  
Il lira seulement l'histoire de ma vie.

Là, dans un long tissu de belles actions,  
Il verra comme il faut dompter les nations,  
Attaquer une place, ordonner une armée,  
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

**Le Comte.** Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir ;  
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.  
Et qu'a fait, après tout ce grand nombre d'années,  
Que ne puisse égaler une de mes journées ?  
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui ;  
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.  
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille ;  
Mon nom sert de rempart à toute la Castille :  
Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois,  
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.  
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,  
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire :  
Le prince à mes côtés ferait dans les combats  
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras ;  
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire ;  
Et, pour répondre en hâte à son grand caractère,  
Il verrait...

**D. Diègue.** Je le sais, vous servez bien le roi ;  
Je vous ai vu combattre et commander sous moi :  
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,  
Votre rare valeur a bien rempli ma place :  
Enfin pour épargner les discours superflus,  
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.  
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence  
Un monarque entre nous met quelque différence.

**Le Comte.** Ce que je méritais vous l'avez emporté.

**D. Diègue.** Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

**Le Comte.** Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

**D. Diègue.** En être refusé n'en est pas un bon signe.

**Le Comte.** Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.  
**D. Diègue.** L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.  
**Le Comte.** Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.  
**D. Diègue.** Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.  
**Le Comte.** Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.  
**D. Diègue.** Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.  
**Le Comte.** Ne le méritait pas ! Moi ?

**D. Diègue.** Vous.

**Le Comte.** Ton impudence !  
 Téméraire vieillard, aura sa récompense.

*(Il lui donne un soufflet.)*

**D. Diègue,** *mettant l'épée à la main.*

Achève, et prends ma vie après un tel affront,  
 Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

**Le Comte.** Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse ?

**D. Diègue.** O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !

**Le Comte.** Ton épée est à moi, mais tu serais trop vain,  
 Si ce honteux trophée avait chargé ma main.  
 Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,  
 Pour son instruction l'histoire de ta vie ;  
 D'un insolent discours ce juste châtiment  
 Ne lui servira pas d'un petit ornement.

## SCÈNE II.

**D. DIÈGUE.**

O rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !  
 N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?  
 Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers  
 Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?  
 Mon bras qu'avec respect toute l'Espagne admire,  
 Mon bras qui tant de fois a sauvé cet empire,  
 Tant de fois affermi le trône de son roi,  
 Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi ?

(1) On ne donnerait pas aujourd'hui un soufflet sur la joue d'un héros. Les acteurs mêmes sont très embarrassés à donner ce soufflet ; ils font le semblant. Cela n'est plus même souffert dans la comédie, et c'est le seul exemple qu'on ait sur le théâtre tragique. Il est à croire que c'est une des raisons qui firent intituler *le Cid*, *tragi-comédie*. (V.)

O cruel souvenir de ma gloire passée!  
 Œuvre de tant de jours en un jour effacée!  
 Nouvelle dignité, fatale à mon bonheur!  
 Précipice élevé d'où tombe mon honneur!  
 Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,  
 Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte?  
 Comte, sois de mon prince à présent gouverneur;  
 Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur;  
 Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,  
 Malgré le choix du roi m'en a su rendre indigne.  
 Et toi, de mes exploits, glorieux instrument,  
 Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,  
 Fer jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense,  
 M'as servi de parade, et non pas de défense,  
 Va, quitte désormais le dernier des humains,  
 Passe, pour me venger, en de meilleures mains.

### SCÈNE III.

D. DIÈGUE, D. RODRIGUE.

**D. Diègue.** Rodrigue, as-tu du cœur?

**D. Rodrigue.** Tout autre que mon père  
 L'éprouverait sur l'heure.

**D. Diègue.** Agréable colère!  
 Digne ressentiment à ma douleur bien doux!  
 Je reconnais mon sang à ce noble courroux;  
 Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.  
 Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte;  
 Viens me venger.

**D. Rodrigue.** De quoi?

**D. Diègue.** D'un affront si cruel,  
 Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel;  
 D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie;  
 Mais mon âge a trompé ma généreuse envie;  
 Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,  
 Je le remets au tien pour venger et punir.  
 Va contre un arrogant éprouver ton courage:  
 Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage;

Meurs ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,  
Je te donne à combattre un homme à redouter;  
Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,  
Porter partout l'effroi dans une armée entière.  
J'ai vu, par sa valeur, cent escadrons rompus;  
Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,  
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine.  
C'est...

**D. Rodrigue.** De grâce, achevez.

**D. Diègue.** Le père de Chimène.

**D. Rodrigue.** Le?...

**D. Diègue.** Ne réplique point, je connais ton amour :  
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour ;  
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.  
Enfin tu sais l'affront et tu tiens la vengeance :  
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi,  
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.  
Accablé des malheurs où le destin me range,  
Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

## SCÈNE IV.

**D. RODRIGUE.**

Il vaut mieux courir au trépas<sup>1</sup>.  
Mon cœur doit à Chimène aussi bien qu'à mon père ;  
J'attire en me vengeant sa haine et sa colère ;  
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.  
A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,  
Et l'autre indigne d'elle.  
Mon mal augmente à le vouloir guérir ;  
Tout redouble ma peine.

(1) On mettait alors des stances dans la plupart des tragédies, on les a bannies du théâtre. On a pensé que les personnages qui parlent en vers d'une mesure déterminée ne devaient jamais changer cette mesure, parce que, s'ils s'expliquaient en prose, ils devraient toujours continuer à parler en prose. Or les vers

de six pieds étant substitués à la prose, le personnage ne doit pas s'écarter de ce langage convenu. Les stances donnent trop l'idée que c'est le poète qui parle. Cela n'empêche pas que ces stances du *Cid* ne soient fort belles, et ne soient encore écouté avec beaucoup de plaisir. (V.)

## LE CID,

Allons, mon âme; et puisqu'il faut mourir,  
Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !  
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !  
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire  
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison !  
Conserver un espoir dont mon âme égarée  
Voit la perte assurée !  
N'écoutons plus ce penser suborneur,  
Qui ne sert qu'à ma peine.  
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,  
Puisque après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu.  
Je dois tout à mon père avant qu'à la princesse,  
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,  
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.  
Je m'accuse déjà de trop de négligence,  
Courons à la vengeance ;  
Et tout honteux d'avoir tant balancé,  
Ne soyons plus en peine  
(Puisque aujourd'hui mon père est l'offensé),  
Si l'offenseur est père de Chimène.

---

## ACTE DEUXIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

D. ARIAS, LE COMTE.

**Le Comte.** Je l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud  
S'est trop ému d'un mot, et l'a porté trop haut.  
Mais puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

**D. Arias.** Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède :

Il y prend grande part; et son cœur irrité

Agira contre vous de pleine autorité.

Aussi vous n'avez point de valable défense.

Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,

Demandent des devoirs et des submissions

Qui passent le commun des satisfactions.

**Le Comte.** Le roi peut à son gré disposer de ma vie.

**D. Arias.** De trop d'emportement votre faute est suivie.

Le roi vous aime encore; apaisez son courroux.

Il a dit, JE LE VEUX; désobéirez-vous?

**Le Comte.** Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime,

Désobéir un peu n'est pas un si grand crime;

Et, quelque grand qu'il soit, mes services présents

Pour le faire abolir sont plus que suffisants.

**D. Arias.** Quoi qu'on fasse d'illustre et de considérable,

Jamais à son sujet un roi n'est redevable.

Vous vous flattez beaucoup, et vous devez savoir

Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir.

Vous vous perdrez, monsieur, sur cette confiance.

**Le Comte.** Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

**D. Arias.** Vous devez redouter la puissance d'un roi.

**Le Comte.** Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.

Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice.

Tout l'État périra, s'il faut que je périsse.

**D. Arias.** Quoi! vous craignez si peu le pouvoir souverain...

**Le Comte.** D'un sceptre qui sans moi tomberait de sa main.

Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne,

Et ma tête en tombant ferait choir sa couronne.

**D. Arias.** Souffrez que la raison remette vos esprits.

Prenez un bon conseil.

**Le Comte.** Le conseil en est pris.

**D. Arias.** Que lui dirai-je enfin? je lui dois rendre compte.

**Le Comte.** Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

**D. Arias.** Mais songez que les rois veulent être absolus.

**Le Comte.** Le sort en est jeté, monsieur, n'en parlons plus.

**D. Arias.** Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre :

Avec tous vos lauriers, craignez encor le foudre.

**Le Comte.** Je l'attendrai sans peur.

**D. Arias.** Mais non pas sans effet.

**Le Comte.** Nous verrons donc par-là don Diègue satisfait.  
*(Il est seul.)* Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces.  
 J'ai le cœur au-dessus des plus fières disgrâces;  
 Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,  
 Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

## SCÈNE II.

LE COMTE, D. RODRIGUE.

**D. Rodrigue.** A moi, comte, deux mots.

**Le Comte.** Parle.

**D. Rodrigue.** Ote-moi d'un doute.  
 Connais-tu bien don Diègue?

**Le Comte.** Oui.

**D. Rodrigue.** Parlons bas; écoute.  
 Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,  
 La vaillance et l'honneur de son temps? le sais-tu?

**Le Comte.** Peut-être.

**D. Rodrigue.** Cette ardeur que dans les yeux je porte,  
 Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?

**Le Comte.** Que m'importe?

**D. Rodrigue.** A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

**Le Comte.** Jeune présomptueux.

**D. Rodrigue.** Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées  
 La valeur n'attend point le nombre des années.

**Le Comte.** Te mesurer à moi! qui t'a rendu si vain,  
 Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

**D. Rodrigue.** Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,  
 Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

**Le Comte.** Sais-tu bien qui je suis?

**D. Rodrigue.** Oui; tout autre que moi  
 Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.  
 Les palmes dont je vois ta tête si couverte  
 Semblent porter écrit le destin de ma perte.  
 J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur;  
 Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur.  
 A qui venge son père il n'est rien d'impossible :





A quatre pas d'ici j'e te le fais savoir.

LE CID.

Acte II, Scène II

Ton bras est vaincu, mais non pas invincible<sup>(1)</sup>.

**Le Comte.** Ce grand cœur qui parait aux discours que tu tiens,  
Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens;  
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,  
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.  
Je sais ta passion, et suis ravi de voir  
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir;  
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime;  
Que ta haute vertu répond à mon estime;  
Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait,  
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.  
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse;  
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.  
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal :  
Dispense ma valeur d'un combat inégal;  
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire.  
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.  
On te croirait toujours abattu sans effort;  
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

**D. Rodrigue.** D'une indigne pitié ton audace est suivie :  
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

**Le Comte.** Retire-toi d'ici.

**D. Rodrigue.** Marchons sans discourir.

**Le Comte.** Es-tu si las de vivre ?

**D. Rodrigue.** As-tu peur de mourir ?

**Le Comte.** Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère  
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

### SCÈNE III.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, LE PAGE.

**L'Infante.** Page, cherchez Rodrigue, et l'amenez ici.

**Le Page.** Le comte de Gormas et lui...

**Chimène.** Bon Dieu ! je tremble.

**L'Infante.** Parlez.

(1) Ce mot *vaincu* n'a point été employé par les autres écrivains ; je n'en vois aucune raison : il signifie autre chose qu'*indompté*. Un pays est *indompté* : un guerrier est *vaincu*. Corneille l'a encore employé dans les *Horaces*. (V.)

**Le Page.** De ce palais ils sont sortis ensemble.

**Chimène.** Seuls ?

**Le Page.** Seuls, et qui semblaient tout bas se quereller.

**Chimène.** Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.  
Madame, pardonnez à cette promptitude.

## SCÈNE IV.

**D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE.**

**D. Fernand.** Le comte est donc si vain et si peu raisonnable !  
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable ?

**D. Arias.** Je l'ai de votre part longtemps entretenu.  
J'ai fait mon pouvoir, sire, et n'ai rien obtenu.

**D. Fernand.** Justes dieux ! ainsi donc un sujet téméraire  
A si peu de respect et de soin de me plaire !  
Il offense don Diègue et méprise son roi !  
Au milieu de ma cour il me donne la loi !  
Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,  
Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine ;  
Fût-il la valeur même, et le dieu des combats,  
Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.  
Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence,  
Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence ;  
Mais, puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui,  
Soit qu'il résiste, ou non, vous assurer de lui.

**D. Sanche.** Peut-être un peu de temps le rendrait moins rebelle ;  
On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle ;  
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,  
Un cœur si généreux se rend malaisément.  
Il voit bien qu'il a tort, mais une âme si haute  
N'est pas si tôt réduite à confesser sa faute.

**D. Fernand.** Don Sanche, taisez-vous, et soyez averti  
Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

**D. Sanche.** J'obéis, et me tais ; mais, de grâce encor, sire.  
Deux mots en sa défense.

**D. Fernand.** Et que pourrez-vous dire ?

**D. Sanche.** Qu'une âme accoutumée aux grandes actions  
Ne se peut abaisser à des submissions :

Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte ;  
 Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le comte.  
 Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,  
 Et vous obéirait s'il avait moins de cœur.  
 Commandez que son bras, nourri dans les alarmes,  
 Répare cette injure à la pointe des armes ;  
 Il satisfera, sire ; et vienne qui voudra,  
 Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra.

**D. Fernand.** Vous perdez le respect ; mais je pardonne à l'âge,  
 Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.  
 Un roi dont la prudence a de meilleurs objets  
 Est meilleur ménager du sang de ses sujets :  
 Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,  
 Comme le chef a soin des membres qui le servent.  
 Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi ;  
 Vous parlez en soldat, je dois agir en roi ;  
 Et, quoi qu'on veuille dire, et quoi qu'il ose croire,  
 Le comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.  
 D'ailleurs l'affront me touche ; il a perdu d'honneur  
 Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur ;  
 S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même,  
 Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.  
 N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux  
 De nos vieux ennemis arborer les drapeaux ;  
 Vers la bouche du fleuve ils ont osé paraître.

**D. Arias.** Les Maures ont appris par force à vous connaître,  
 Et, tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur  
 De se plus hasarder contre un si grand vainqueur.

**D. Fernand.** Ils ne verront jamais, sans quelque jalousie,  
 Mon sceptre, en dépit d'eux, régir l'Andalousie ;  
 Et ce pays si beau, qu'ils ont trop possédé.  
 Avec un œil d'envie est toujours regardé.  
 C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville  
 Placer depuis dix ans le trône de Castille,  
 Pour les voir de plus près, et d'un ordre plus prompt  
 Renverser aussitôt ce qu'ils entreprendront.

**D. Arias.** Ils savent aux dépens de leurs plus dignes têtes  
 Combien votre présence assure vos conquêtes ;  
 Vous n'avez rien à craindre.

**D. Fernand.** Et rien à négliger.  
 Le trop de confiance attire le danger,  
 Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine  
 Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.  
 Toutefois j'aurais tort de jeter dans les cœurs,  
 L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs.  
 L'effroi que produirait cette alarme inutile,  
 Dans la nuit qui survient troublerait trop la ville :  
 Faites doubler la garde aux murs et sur le port.  
 C'est assez pour ce soir.

## SCÈNE V.

**D. FERNAND, D. ALONSE, D. SANCHE, D. ARIAS.**

**D. Alonse.** Sire, le comte est mort.  
 Don Diègue, par son fils, a vengé son offense.  
**D. Fernand.** Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance ;  
 Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.  
**D. Alonse.** Chimène à vos genoux apporte sa douleur ;  
 Elle vient tout en pleurs vous demander justice.  
**D. Fernand.** Bien qu'à ses déplaisirs mon âme compatisse,  
 Ce que le comte a fait semble avoir mérité  
 Ce digne châtiment de sa témérité.  
 Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,  
 Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.  
 Après un long service à mon État rendu,  
 Après son sang pour moi mille fois répandu,  
 A quelques sentiments que son orgueil m'oblige,  
 Sa perte m'affaiblit et son trépas m'afflige.

## SCÈNE VI.

**D. FERNAND, D. DIÈGUE, CHIMÈNE, D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.**

**Chimène.** Sire, sire, justice.

**D. Diègue.** Ah ! sire, écoutez-nous.

**Chimène.** Je me jette à vos pieds.

**D. Diègue.** J'embrasse vos genoux.

**Chimène.** Je demande justice.

**D. Diègue.** Entendez ma défense.

**Chimène.** D'un jeune audacieux punissez l'insolence :  
Il a de votre sceptre abattu le soutien,  
Il a tué mon père.

**D. Diègue.** Il a vengé le sien.

**Chimène.** Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

**D. Diègue.** Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

**D. Fernand.** Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir.

Chimène, je prends part à votre déplaisir ;  
D'une égale douleur je sens mon âme atteinte.

*A don Diègue.* Vous parlerez après ; ne troublez pas sa plainte.

**Chimène.** Sire, mon père est mort ; mes yeux ont vu son sang  
Couler à gros bouillons de son généreux flanc ;  
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,  
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,  
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux <sup>1</sup>  
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,  
Qu'au milieu des hasards n'osait verser la guerre,  
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.  
J'ai couru sur le lieu, sans force et sans couleur ;  
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,  
Sire, la voix me manque à ce récit funeste ;  
Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

**D. Fernand.** Prends courage, ma fille, et sache qu'aujourd'hui  
Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

**Chimène.** Sire, de trop d'honneur, ma misère est suivie.  
Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie ;  
Son flanc était ouvert ; et, pour mieux m'émouvoir,  
Son sang sur la poussière écrivait mon devoir,  
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite  
Me parlait par sa plaie, et hâtait ma poursuite ;  
Et, pour se faire entendre au plus juste des rois,  
Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.  
Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance

(1) Scudéri ne reprit point ces hyperboles poétiques qui, n'étant point dans la nature, affaiblissent le pathétique de ce discours. C'est le poète qui dit que ce sang fume de courroux ; ce n'est pas assurément Chimène : on ne parle pas ainsi

d'un père mourant. Scudéri, beaucoup plus accoutumée que Corneille à ces figures outrées et puériles, ne remarqua pas même en autrui, tout éclairé qu'il était par l'envie, une faute qu'il ne sentait pas dans lui-même. (V.)

Règne devant vos yeux une telle licence ;  
 Que les plus valeureux, avec impunité,  
 Soient exposés aux coups de la témérité ;  
 Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,  
 Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.  
 Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir,  
 Etoit, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.  
 Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance,  
 Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.  
 Vous perdez en la mort d'un homme de son rang ;  
 Vengez-la par une autre, et le sang par le sang.  
 Immolez, non à moi, mais à votre couronne,  
 Mais à votre grandeur, mais à votre personne ;  
 Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'État  
 Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat.

**D. Fernand.** Don Diègue, répondez.

**D. Diègue.** Qu'on est digne d'envie  
 Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie !  
 Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,  
 Au bout de leur carrière, un destin malheureux !  
 Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,  
 Moi, que jadis partout a suivi la victoire,  
 Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,  
 Recevoir un affront et demeurer vaincu.  
 Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,  
 Ce que n'a pu jamais Aragon ni Grenade,  
 Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,  
 Le comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux,  
 Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage  
 Que lui donnait sur moi l'impuissance de l'âge.  
 Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois  
 Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,  
 Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,  
 Descendaient au tombeau tout chargés d'infamie,  
 Si je n'eusse produit un fils digne de moi,  
 Digne de son pays et digne de son roi.  
 Il m'a prêté sa main, il a tué le comte ;  
 Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.  
 Si montrer du courage et du ressentiment,

Si venger un soufflet mérite un châtement,  
 Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :  
 Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.  
 Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats,  
 Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.  
 Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,  
 Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.  
 Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,  
 Et conservez pour vous le bras qui peut servir.  
 Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène :  
 Je n'y résiste point, je consens à ma peine ;  
 Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,  
 Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

**D. Fernand.** L'affaire est importante, et, bien considérée,  
 Mérite en plein conseil d'être délibérée.

Don Sanche, remettez Chimène en sa maison.

Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison.

Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

**Chimène.** Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

**D. Fernand.** Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs :

**Chimène.** M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

---

## ACTE TROISIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

**D. RODRIGUE, ELVIRE.**

**Elvire.** Rodrigue, qu'as-tu fait ? où viens-tu, misérable ?

**D. Rodrigue.** Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

**Elvire.** Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil  
 De paraître en des lieux que tu remplis de deuil ?  
 Quoi ! viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte ?  
 Ne l'as-tu pas tué ?

**D. Rodrigue.** Sa vie était ma honte ;



Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

**Elvire.** Mais chercher ton asile en la maison du mort ?  
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge ?

**D. Rodrigue.** Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.  
Ne me regarde plus d'un visage étonné ;  
Je cherche le trépas après l'avoir donné.

**Elvire.** Chimène est au palais, de pleurs toute baignée,  
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.  
Rodrigue, fais de grâce, ôte-moi de souci.  
Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici ?  
Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère,  
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père ?  
Elle va revenir ; elle vient, je la voi :  
Du moins, pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

## SCÈNE II.

D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

**D. Sanche.** Oui, madame, il vous faut de sanglantes victimes :  
Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes ;  
Et je n'entreprends pas, à force de parler,  
Ni de vous adoucir, ni de vous consoler.  
Mais si de vous servir je puis être capable,  
Employez mon épée à punir le coupable ;  
Employez mon courage à venger cette mort :  
Sous vos commandements mon bras sera trop fort <sup>1</sup>.

**Chimène.** Malheureuse !

**D. Sanche.** De grâce, acceptez mon service.

**Chimène.** J'offenserais le roi, qui m'a promis justice.

**D. Sanche.** Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur,  
Que bien souvent le crime échappe à sa longueur ;  
Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes.  
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes :  
La voie en est plus sûre, et plus prompte à punir.

(1) Quelque insipidité qu'on ait trouvée dans le personnage de don Sanche, il me semble qu'il fait là un effet très heureux en augmentant la douleur de Chimène ; et ce mot *malheureuse*, qu'elle

prononce sans presque l'écouter, est sublime. Lorsqu'un personnage qui n'est rien par lui-même sert à faire valoir le caractère principal, il n'est point de trop. (V.)

**Chimène.** C'est le dernier remède ; et s'il y faut venir,  
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,  
Vous serez libre alors de venger mon injure.

**D. Sanche.** C'est l'unique bonheur où mon âme prétend ;  
Et, pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

## SCÈNE III.

CHIMÈNE, ELVIRE.

**Chimène.** Enfin je me vois libre, et je puis, sans contrainte,  
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte ;  
Je puis donner passage à mes tristes soupirs,  
Je puis t'ouvrir mon âme et tous mes déplaisirs.  
Mon père est mort, Elvire ; et la première épée  
Dont s'est armé Rodrigue, a sa trame coupée.  
Pleurez, pleurez, mes yeux, et fendez-vous en eau !  
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,  
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,  
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

**Elvire.** Reposez-vous, madame.

**Chimène.** Ah ! que mal à propos  
Dans un malheur si grand tu parles de repos !  
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige.  
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige ;  
Mon cœur prend son parti ; mais, malgré son effort,  
Je sais ce que je suis, et que mon père est mort.

**Elvire.** Pensez-vous le poursuivre ?

**Chimène.** Ah ! cruelle pensée !  
Et cruelle poursuite où je me vois forcée !  
Je demande sa tête, et crains de l'obtenir :  
Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir !

**Elvire.** Quittez, quittez, madame, un dessein si tragique ;  
Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

**Chimène.** Quoi ! mon père étant mort, et presque entre mes bras,  
Son sang criera vengeance, et je ne l'orrai pas !

(1) Ce futur du verbe *ouïr* n'est plus usité.

## SCÈNE IV.

D. RODRIGUE, CHIMÈNE, ELVIRE.

**D. Rodrigue.** Hé bien! sans vous donner la peine de poursuivre,  
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

**Chimène.** Elvire, où sommes-nous, et qu'est-ce que je voi?  
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

**D. Rodrigue.** N'épargnez point mon sang; goûtez, sans résistance,  
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

**Chimène.** Hélas!

**D. Rodrigue.** Écoutez-moi.

**Chimène.** Je me meurs.

**D. Rodrigue.** Un moment.

**Chimène.** Va, laisse-moi mourir.

**D. Rodrigue.** Quatre mots seulement;  
Après, ne répondez qu'avecque cette épée.

**Chimène.** Quoi! du sang de mon père encor toute trempée!

**D. Rodrigue.** Ah! Chimène....

**Chimène.** Ote-moi cet objet odieux,  
Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

**D. Rodrigue.** Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,  
Pour croître ta colère, et pour hâter ma peine.

**Chimène.** Il est teint de mon sang.

**D. Rodrigue.** Plonge-le dans le mien;  
Et fais lui perdre ainsi la teinture du tien.

**Chimène.** Ah! quelle cruauté, qui tout en un jour tue  
Le père par le fer, la fille par la vue!  
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir:  
Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir!

**D. Rodrigue.** Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie  
De finir par mes mains ma déplorable vie;  
Car enfin n'attends pas de mon affection  
Un lâche repentir d'une bonne action.  
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte  
Déshonorait mon père, et me couvrait de honte.  
Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur,  
J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur;

Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père ;  
 Je le ferais encor si j'avais à le faire.  
 Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter  
 Pour effacer ma honte, et pour te mériter ;  
 Mais quitte envers l'honneur, et quitte envers mon père,  
 C'est maintenant à toi que je viens satisfaire :  
 C'est pour t'offrir mon sang qu'en ces lieux tu me vois.  
 J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.  
 Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime ;  
 Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :  
 Immole avec courage au sang qu'il a perdu  
 Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

**Chimène.** Ah ! Rodrigue ! il est vrai, quoique ton ennemie,  
 Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie ;  
 Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,  
 Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.  
 Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,  
 Demandait à l'ardeur d'un généreux courage :  
 Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien ;  
 Mais aussi le faisant, tu m'as appris le mien.  
 Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire ;  
 Elle a vengé ton père et soutenu ta gloire :  
 Même soin me regarde, et j'ai, pour m'affliger,  
 Ma gloire à soutenir, et mon père à venger.

**D. Rodrigue.** Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne ;  
 Il demande ma tête, et je te l'abandonne ;  
 Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt ;  
 Le coup m'en sera doux, aussi bien que l'arrêt.

**Chimène.** Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre ?  
 Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre ;  
 C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,  
 Et je dois te poursuivre et non pas te punir.  
 Adieu ; sors, et surtout garde bien qu'on te voie.

**Elvire.** Madame, quelques maux que le ciel nous envoie...

**Chimène.** Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer.  
 Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

## SCÈNE V.

D. DIÈGUE.

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse :  
 Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse ;  
 Toujours quelques soucis en ces événements  
 Troublent la pureté de nos contentements.  
 Au milieu du bonheur mon âme en sent l'atteinte ;  
 Je nage dans la joie, et je tremble de crainte.  
 J'ai vu mort l'ennemi qui m'avait outragé ;  
 Et je ne saurais voir la main qui m'a vengé.  
 En vain je m'y travaille, et d'un soin inutile,  
 Tout cassé que je suis, je cours toute la ville,  
 Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur  
 Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.  
 A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,  
 Je pense l'embrasser et n'embrasse qu'une ombre ;  
 Et mon amour déçu par cet objet trompeur,  
 Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.  
 Je ne découvre point de marques de sa fuite ;  
 Je crains du comte mort les amis et la suite ;  
 Leur nombre m'épouvante et confond ma raison.  
 Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.  
 Justes cieux ! me trompé-je encore à l'apparence !  
 Ou si je vois enfin mon unique espérance !  
 C'est lui, n'en doutons plus ; mes vœux sont exaucés,  
 Ma crainte est dissipée, et mes ennuis cessés.

(1) C'est ici un défaut intolérable pour nous. La scène reste vide, les scènes ne sont point liées, l'action est interrompue. Pourquoi les acteurs précédents s'en vont-ils ? pourquoi ce nouvel acteur vient-il ? comment l'un peut-il s'en aller et l'autre arriver sans se voir ? Ce grand défaut était commun à toute l'Europe, et les Français seuls s'en sont corrigés. Plus il est difficile de lier toutes les scènes, plus cette difficulté vaincue a de mérite ; mais il ne faut pas la surmonter aux dépens de la vraisemblance et de

l'intérêt. Nous venons d'entendre Chimène dans sa maison : mais où est maintenant don Diègue ? Ce n'est pas assurément dans cette maison. Le spectateur ne peut se figurer ce qu'il voit ; et c'est là un très grand défaut pour notre nation, qui veut partout de la vraisemblance, de la suite, de la liaison ; qui exige que toutes les scènes soient naturellement amenées les unes par les autres ; mérite inconnu sur tous les autres théâtres, et mérite absolument nécessaire pour la perfection de l'art. (V.)

## SCÈNE VI.

D. DIÈGUE, D. RODRIGUE.

**D. Diègue.** Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie !

**D. Rodrigue.** Hélas !

**D. Diègue.** Ne mêle point de soupirs à ma joie ;  
Laisse-moi prendre haleine afin de te louer,  
Ma valeur n'a point lieu de te désavouer ;  
Tu l'as bien imitée, et ton illustre audace,  
Fait bien revivre en toi les héros de ma race :  
C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens ;  
Ton premier coup d'épée égale tous les miens :  
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée  
Par cette grande épreuve atteint ma renommée,  
Appui de ma vieillesse et comble de mon heur,  
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur.  
Viens baiser cette joue, et reconnais la place  
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

**D. Rodrigue.** L'honneur vous en est dû, je ne pouvais pas moins,  
Étant sorti de vous et nourri par vos soins.  
Je m'en tiens trop heureux, et mon âme est ravie  
Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie :  
Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux  
Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.  
Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate ;  
Assez et trop longtemps votre discours le flatte.  
Je ne me repens point de vous avoir servi ;  
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.

**D. Diègue.** Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.  
Je t'ai donné la vie, et tu me rends ma gloire ;  
Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,  
D'autant plus maintenant je te dois de retour.

**D. Rodrigue.** A ma fidélité ne faites point d'injure ,  
Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure ;  
Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus ;  
Ma foi m'engage encor si je n'espère plus ;  
Et ne pouvant quitter ni posséder Chimène,  
Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

**D. Diègue.** Il n'est pas temps encor de chercher le trépas ;  
Ton prince et ton pays ont besoin de ton bras.  
La flotte qu'on craignait, dans ce grand fleuve entrée,  
Croit surprendre la ville et piller la contrée.  
Les Maures vont descendre ; et le flux et la nuit  
Dans une heure à nos murs les amènent sans bruit.  
La cour est en désordre, et le peuple en alarmes,  
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.  
Dans ce malheur public mon bonheur a permis  
Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis,  
Qui, sachant mon affront, poussés d'un même zèle,  
Se venaient tous offrir à venger ma querelle.  
Tu les as prévenus ; mais leurs vaillantes mains  
Se tremperont bien mieux au sang des Africains.  
Va marcher à leur tête, où l'honneur te demande ;  
C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.  
De ces vieux ennemis va soutenir l'abord ;  
Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort ;  
Prends-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte ;  
Fais devoir à ton roi son salut à ta perte ;  
Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front.  
Ne borne pas ta gloire à venger un affront,  
Porte-la plus avant ; force par ta vaillance  
Ce monarque au pardon, et Chimène au silence ;  
Si tu l'aimes, apprends que revenir vainqueur,  
C'est l'unique moyen de regagner son cœur.  
Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles ;  
Je t'arrête en discours, et je veux que tu voles.  
Viens, suis-moi, va combattre, et montrer à ton roi  
Que ce qu'il perd au comte il le recouvre en toi.

---

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CHIMÈNE, ELVIRE.

**Chimène.** N'est-ce point un faux bruit? le sais-tu bien, Elvire?

**Elvire.** Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,  
Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,  
De ce jeune héros les glorieux exploits.  
Les Maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte;  
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte;  
Trois heures de combat laissent à nos guerriers  
Une victoire entière et deux rois prisonniers.  
La valeur de leur chef ne trouvait point d'obstacles.

**Chimène.** Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles!

**Elvire.** De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix;  
Sa main les a vaincus, et sa main les a pris.

**Chimène.** De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges?

**Elvire.** Du peuple, qui partout fait sonner ses louanges,  
Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur,  
Son ange tutélaire et son libérateur.

**Chimène.** Et le roi de quel œil voit-il tant de vaillance?

**Elvire.** Rodrigue n'ose encor paraître en sa présence;  
Mais don Diègue ravi lui présente enchaînés,  
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés,  
Et demande pour grâce à ce généreux prince  
Qu'il daigne voir la main qui sauve la province.

**Chimène.** Mais n'est-il point blessé?

**Elvire.** Je n'en ai rien appris.  
Vous changez de couleur! reprenez vos esprits.

**Chimène.** Reprenons donc aussi ma colère affaiblie:  
Pour avoir soin de lui faut-il que je m'oublie?  
On le vante, on le loue, et mon cœur y consent!  
Mon honneur est muet, mon devoir impuissant?



Silence donc, mon cœur, laisse agir ma colère ;  
 S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père ;  
 Ces tristes vêtements, où je lis mon malheur,  
 Sont les premiers effets qu'ait produits sa valeur.  
 Et quoi qu'on die ailleurs d'un cœur si magnanime,  
 Ici tous les objets me parlent de son crime.  
 Vous qui rendez la force à mes ressentiments,  
 Voile, crépes, habits, lugubres ornements,  
 Pompe où m'ensevelit sa première victoire.  
 Contre mes sentiments soutenez bien ma gloire ;  
 Et lorsque ma tendresse aura trop de pouvoir,  
 Parlez à mon esprit de mon triste devoir.

SCÈNE II<sup>1</sup>.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. SANCHE.

**D. Fernand.** Généreux héritier d'une illustre famille,  
 Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille,  
 Race de tant d'aïeux en valeur signalés,  
 Que l'essai de la tienne a si tôt égalés,  
 Pour te récompenser ma force est trop petite ;  
 Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.  
 Le pays délivré d'un si rude ennemi,  
 Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,  
 Et les Maures défaits avant qu'en ces alarmes  
 J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes,  
 Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi  
 Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.  
 Mais deux rois tes captifs feront ta récompense :  
 Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence.  
 Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur,  
 Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.  
 Sois désormais le Cid ; qu'à ce grand nom tout cède ;  
 Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède,  
 Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois

(1) Toujours la scène vide, et nulle liaison : c'était encore un des défauts du siècle. Cette négligence rend la tragédie bien plus facile à faire, mais bien plus défectueuse. (V.)

Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

**D. Rodrigue.** Que votre majesté, sire, épargne ma honte.  
D'un si faible service elle fait trop de compte,  
Et me force à rougir devant un si grand roi  
De mériter si peu l'honneur que j'en reçois.  
Je sais trop que je dois au bien de votre empire,  
Et le sang qui m'anime, et l'air que je respire ;  
Et, quand je les perdrai pour un si digne objet,  
Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

**D. Fernand.** Tous ceux que ce devoir à mon service engage  
Ne s'en acquittent pas avec même courage ;  
Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès,  
Elle ne produit point de si rares succès.  
Souffre donc qu'on te loue, et de cette victoire  
Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

**D. Rodrigue.** Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant,  
Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,  
Une troupe d'amis chez mon père assemblée  
Sollicita mon âme encore toute troublée...  
Mais, sire, pardonnez à ma témérité,  
Si j'osai l'employer sans votre autorité ;  
Le péril approchait ; leur brigade était prête ;  
Me montrant à la cour, je hasardais ma tête :  
Et, s'il fallait la perdre, il m'était bien plus doux  
De sortir de la vie en combattant pour vous.

**D. Fernand.** J'excuse ta chaleur à venger ton offense ;  
Et l'État défendu me parle en ta défense :  
Crois que dorénavant Chimène a beau parler,  
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.  
Mais poursuis.

**D. Rodrigue.** Sous moi donc cette troupe s'avance,  
Et porte sur le front une mâle assurance.  
Nous partîmes cinq cents ; mais, par un prompt renfort,  
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,  
Tant, à nous voir marcher avec un tel visage,  
Les plus épouvantés reprenaient de courage !  
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,  
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés :  
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,

Brûlant d'impatience, autour de moi demeure,  
 Se couche contre terre, et sans faire aucun bruit,  
 Passe une bonne part d'une si belle nuit.  
 Par mon commandement la garde en fait de même,  
 Et, se tenant cachée, aide à mon stratagème ;  
 Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous  
 L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.  
 Cette obscure clarté qui tombe des étoiles  
 Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles ;  
 L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort  
 Les Maures et la mer montent jusques au port.  
 On les laisse passer ; tout leur paraît tranquille ;  
 Point de soldats au port, point aux murs de la ville.  
 Notre profond silence abusant leurs esprits,  
 Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ;  
 Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,  
 Et courent se livrer aux mains qui les attendent.  
 Nous nous levons alors, et tous en même temps  
 Pouvons jusques au ciel mille cris éclatants ;  
 Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent ;  
 Ils paraissent armés, les Maures se confondent,  
 L'épouvante les prend à demi descendus ;  
 Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.  
 Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre ;  
 Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,  
 Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang  
 Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.  
 Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,  
 Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient :  
 La honte de mourir sans avoir combattu  
 Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.  
 Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges<sup>1</sup> ;  
 De notre sang au leur font d'horribles mélanges ;  
 Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,  
 Sont des champs de carnage où triomphe la mort.  
 O combien d'actions, combien d'exploits célèbres  
 Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,

(1) *Alfange* est un mot espagnol qui était alors une arme inconnue aux  
 signifie *sabre, cimenterre, coutelas*. L'épée Maures.

Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,  
 Ne pouvait discerner où le sort inclinait !  
 J'allais de tous côtés encourager les nôtres,  
 Faire avancer les uns, et soutenir les autres,  
 Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour ;  
 Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.  
 Mais enfin sa clarté montre notre avantage ;  
 Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage :  
 Et, voyant un renfort qui nous vient secourir,  
 L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.  
 Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,  
 Poussent jusques aux cieus des cris épouvantables,  
 Font retraite en tumulte, et sans considérer  
 Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.  
 Pour souffrir ce devoir, leur frayeur est trop forte ;  
 Le flux les apporta, le reflux les remporte ;  
 Cependant que leurs rois, engagés, parmi nous,  
 Et quelque peu des leurs, tout percés de nos coups,  
 Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.  
 A se rendre moi-même en vain je les convie ;  
 Le cimenterre au poing, ils ne m'écoutent pas :  
 Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,  
 Et que seuls désormais en vain ils se défendent,  
 Ils demandent le chef ; je me nomme, ils se rendent.  
 Je vous les envoyai tous deux en même temps ;  
 Et le combat cessa faute de combattants.

SCÈNE III.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. RODRIGUE, D. ARIAS, D. ALONSE,  
 D. SANCHE.

**D. Alonso.** Sire, Chimène vient vous demander justice.

**D. Fernand.** La fâcheuse nouvelle, et l'importun devoir !

Va, je ne la veux pas obliger à te voir.

Pour tous remerciements il faut que je te chasse :

(4) Dès ce moment Rodrigue ne peut plus être puni ; toutes les poursuites de Chimène paraissent surabondantes. Elle est donc si loin de manquer aux bien-séances, comme on le lui a reproché, qu'au contraire elle va au delà de son devoir en demandant la mort d'un homme devenu nécessaire à l'état. (V.)

Mais avant que sortir, viens, que ton roi t'embrasse.

(D. Rodrigue rentre.)

**D. Diègue.** Chimène le poursuit, et voudrait le sauver.

**D. Fernand.** On m'a dit qu'elle l'aime, et je vais l'éprouver.  
Montrez un œil plus triste.

## SCÈNE IV.

**D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMÈNE,  
ELVIRE.**

**D. Fernand.** Enfin soyez contente,  
Chimène, le succès répond à votre attente.  
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus.  
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus ;  
Calmez cette douleur qui pour lui s'intéresse.

**Chimène.** Sire, on pâme de joie, ainsi que de tristesse<sup>1</sup> :  
Un excès de plaisir nous rend tout languissants ;  
Et quand il surprend l'âme, il accable les sens.

**D. Fernand.** Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible ?  
Chimène, ta douleur a paru trop visible.

**Chimène.** Eh bien, sire, ajoutez ce comble à mon malheur,  
Nommez ma pamoison l'effet de ma douleur :  
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite :  
Son trépas déroba sa tête à ma poursuite ;  
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,  
Ma vengeance est perdue et mes desseins trahis :  
Une si belle fin m'est trop injurieuse.  
Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,  
Non pas dans un éclat qui l'élève si haut,  
Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaud ;  
Qu'il meure pour mon père et non pour la patrie ;  
Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie.  
Mourir pour le pays n'est pas un triste sort,  
C'est s'immortaliser par une belle mort.  
J'aime donc sa victoire, et je le puis sans crime ;

(1) On ne dit pas *pâmer*, *évanouir* ; on dit *se pâmer*, *s'évanouir*. Cette défaite de Chimène est comique, et fait rire. La faute est de l'original, mais ses termes sont plus convenables. (V.)

Elle assure l'État, et me rend ma victime,  
 Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers,  
 Le chef, au lieu de fleurs, couronné de lauriers ;  
 Et, pour dire en un mot ce que j'en considère,  
 Digne d'être immolée aux mânes de mon père...  
 Hélas ! à quel espoir me laissé-je emporter !  
 Rodrigue de ma part n'a rien à redouter ;  
 Que pourraient contre lui des larmes qu'on méprise ?  
 Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise ;  
 Là, sous votre pouvoir, tout lui devient permis ;  
 Il triomphe de moi comme des ennemis.  
 Dans leur sang répandu la justice étouffée  
 Au crime du vainqueur sert d'un nouveau trophée ;  
 Nous en croissons la pompe, et le mépris des lois  
 Nous fait suivre son char au milieu de deux rois.

**D. Fernand.** Ma fille, ces transports ont trop de violence.

Quand on rend la justice on met tout en balance.  
 On a tué ton père, il était l'agresseur ;  
 Et la même équité m'ordonne la douceur.  
 Avant que d'accuser ce que j'en fais paraître,  
 Consulte bien ton cœur, et qu'il soit seul ton maître ;  
 Oui, ce cœur en secret rend grâces à ton roi,  
 Dont la faveur conserve un tel époux pour toi.

**Chimène.** Pour moi ! mon ennemi ! l'objet de ma colère !

L'auteur de mes malheurs ! l'assassin de mon père !  
 De ma juste poursuite on fait si peu de cas  
 Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas !  
 Puisque vous refusez la justice à mes larmes,  
 Sire, permettez-moi de recourir aux armes ;  
 C'est par-là seulement qu'il a su m'outrager,  
 Et c'est aussi par-là que je me dois venger.  
 A tous vos cavaliers je demande sa tête ;  
 Oui, qu'un d'eux me l'apporte, et je suis sa conquête ;  
 Qu'ils le combattent, sire ; et, le combat fini,  
 J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.  
 Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

**D. Fernand.** Cette vieille coutume en ces lieux établie,

Sous couleur de punir un injuste attentat,  
 Des meilleurs combattants affaiblit un état,

Souvent de cet abus le succès déplorable  
 Opprime l'innocent, et soutient le coupable.  
 J'en dispense Rodrigue, il m'est trop précieux  
 Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux ;  
 Et quoi qu'ait pu commettre un cœur si magnanime,  
 Les Maures en fuyant ont emporté son crime.

**D. Diègue.** Quoi ! sire, pour lui seul vous renversez des lois  
 Qu'a vu toute la cour observer tant de fois !  
 Que croira votre peuple, et que dira l'envie  
 Si sous votre défense il ménage sa vie,  
 Et s'en fait un prétexte à ne paraître pas  
 Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas ?  
 De pareilles faveurs terniraient trop sa gloire :  
 Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire.  
 Le comte eut de l'audace, il l'en a su punir :  
 Il l'a fait en brave homme, et le doit maintenir.

**D. Fernand.** Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse :  
 Mais d'un guerrier vaincu mille prendraient la place ;  
 Et le prix que Chimène au vainqueur a promis  
 De tous mes cavaliers ferait ses ennemis :  
 L'opposer seul à tous serait trop d'injustice ;  
 Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.  
 Choisis qui tu voudras, Chimène, et choisis bien ;  
 Mais après ce combat ne demande plus rien.

**D. Diègue.** N'excusez point par-là ceux que son bras étonne ;  
 Laissez un champ ouvert où n'entrera personne.  
 Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,  
 Quel courage assez vain s'oserait prendre à lui !  
 Qui se hasarderait contre un tel adversaire ?  
 Qui serait ce vaillant ou bien ce téméraire ?

**D. Sanche.** Faites ouvrir le champ : vous voyez l'assaillant ;  
 Je suis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant ;  
 Accordez cette grâce à l'ardeur qui me presse.  
 Madame, vous savez quelle est votre promesse.

**D. Fernand.** Chimène, remets-tu ta querelle en sa main ?

**Chimène.** Sire, je l'ai promis.

**D. Fernand.** Soyez prêt à demain.

**D. Diègue.** Non, sire, il ne faut pas différer davantage ;  
 On est toujours trop prêt quand on a du courage.

**D. Fernand.** Sortir d'une bataille et combattre à l'instant!

**D. Diègue.** Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

**D. Fernand.** Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délasse;  
 Mais de peur qu'en exemple un tel exploit ne passe,  
 Pour témoigner à tous qu'à regret je permets  
 Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,  
 De moi ni de ma cour il n'aura la présence!

*A D. Arias.* Vous seul des combattants jugerez la vaillance.  
 Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur,  
 Et, le combat fini, m'amenez le vainqueur.  
 Qui qu'il soit, même prix est acquis à sa peine;  
 Je le veux de ma main présenter à Chimène,  
 Et que, pour récompense, il reçoive sa foi.

**Chimène.** Quoi! sire, m'imposer une si dure loi!

**D. Fernand.** Tu t'en plains; mais ton cœur, loin d'avouer ta plainte,  
 Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte.  
 Cesse de murmurer contre un arrêt si doux;  
 Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.

---

## ACTE CINQUIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

**D. RODRIGUE, CHIMÈNE.**

**Chimène.** Quoi! Rodrigue, en plein jour, d'où te vient cette audace?  
 Va, tu me perds d'honneur; retire-toi, de grâce.

**D. Rodrigue.** Je vais mourir, madame, et vous viens en ce lieu  
 Avant le coup mortel dire un dernier adieu.

**Chimène.** Tu vas mourir! Don Sanche est-il si redoutable,  
 Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable?  
 Qui t'a rendu si faible? ou qui le rend si fort?  
 Rodrigue va combattre, et se croit déjà mort!  
 Celui qui n'a pas craint les Maures ni mon père,  
 Va combattre don Sanche, et déjà désespère!



Ainsi donc au besoin ton courage s'abat !

**D. Rodrigue.** Je cours à mon supplice, et non pas au combat ;  
Et ma fidèle ardeur sait bien m'ôter l'envie,  
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.  
J'ai toujours même cœur ; mais je n'ai point de bras  
Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas ;  
Et déjà cette nuit m'aurait été mortelle,  
Si j'eusse combattu pour ma seule querelle ;  
Mais défendant mon roi, son peuple et mon pays,  
A me défendre mal je les aurais trahis.  
Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie,  
Qu'il en veuille sortir par une perfidie :  
Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,  
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt.

**Chimène.** Quoi ! n'es-tu généreux que pour me faire outrage ?  
S'il ne faut m'offenser n'as-tu point de courage ?  
Et traites-tu mon père avec tant de rigueur,  
Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur ?  
Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre ;  
Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

**D. Rodrigue.** Après la mort du comte, et les Maures défaits,  
Faudrait-il à ma gloire encor d'autres effets ?  
Elle peut dédaigner le soin de me défendre ;  
On sait que mon courage ose tout entreprendre,  
Que ma valeur peut tout, et que dessous les cieux,  
Après de mon honneur, rien ne m'est plus précieux.  
Non, non, en ce combat, quoique vous veilliez croire,  
Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire,  
Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,  
Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.

## SCÈNE II.

CHIMÈNE, ELVIRE.

**Chimène.** Elvire, que je souffre ! et que je suis à plaindre !  
Je ne sais qu'espérer, et je vois tout à craindre ;  
Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir ;  
Je ne souhaite rien sans un prompt repentir.

A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes ;  
 Le plus heureux succès me coûtera des larmes ;  
 Et, quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,  
 Mon père est sans vengeance, ou bien Rodrigue est mort.

**Elvire.** D'un et d'autre côté je vous vois soulagée :  
 Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée ;  
 Et quoi que le destin puisse ordonner de vous,  
 Il soutient votre gloire et vous donne un époux.

**Chimène.** Quoi ! l'objet de ma haine, ou de tant de colère !  
 L'assassin de Rodrigue, ou celui de mon père !  
 De tous les deux côtés on me donne un mari  
 Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri.  
 Et toi, puissant moteur du destin qui m'outrage,  
 Termine ce combat sans aucun avantage,  
 Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

**Elvire.** Ce serait vous traiter avec trop de rigueur.  
 Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance,  
 Lui couronnant le front, vous impose silence ;  
 Que la loi du combat étouffe vos soupirs,  
 Et que le roi vous force à suivre vos désirs.

**Chimène.** Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende ?  
 Mon devoir est trop fort, et ma perte trop grande ;  
 Et ce n'est pas assez, pour leur faire la loi,  
 Que celle du combat et le vouloir du roi.  
 Il peut vaincre don Sanche avec fort peu de peine,  
 Mais non pas avec lui la gloire de Chimène ;  
 Et, quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis,  
 Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

**Elvire.** Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,  
 Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.  
 Quoi ! vous voulez encor refuser le bonheur  
 De pouvoir maintenant vous taire avec honneur ?  
 Que prétend ce devoir, et qu'est-ce qu'il espère ?  
 La mort d'un combattant vous rendra-t-elle un père ?  
 Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur ?  
 Faut-il perte sur perte et douleur sur douleur ?  
 Allez, dans le caprice où votre humeur s'obstine,  
 Vous ne méritez pas l'époux qu'on vous destine ;  
 Et nous verrons du ciel l'équitable courroux

**Chimène.** Vous laisser, par sa mort, don Sanche pour époux.  
 Elvire, c'est assez des peines que j'endure,  
 Ne les redouble point par ce funeste augure.  
 Je veux, si je le puis, les éviter tous deux ;  
 Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux :  
 Non qu'une folle ardeur de son côté me penche ;  
 Mais, s'il était vaincu je serais à don Sanche.  
 Cette appréhension fait naître mon souhait...  
 Que vois-je ! malheureuse ! Elvire, c'en est fait.

### SCÈNE III.

**D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE,  
 CHIMÈNE, ELVIRE.**

**Chimène.** Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler  
 Ce que tous mes efforts ne vous ont pu céler.  
 Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense ;  
 Et du bras qui me perd je suis la récompense !

**D. Fernand.** Chimène, sors d'erreur, Rodrigue n'est pas mort,  
 Et don Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

**D. Sanche.** Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue :  
 Je venais du combat lui raconter l'issue.  
 Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé,  
 « Ne crains rien (m'a-t-il dit quand il m'a désarmé) :  
 « Je laisserais plutôt la victoire incertaine,  
 « Que de répandre un sang hasardé pour Chimène ;  
 « Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du roi,  
 « Va de notre combat l'entretenir pour moi,  
 « De la part du vainqueur lui porter ton épée. »  
 Sire, j'y suis venu : cet objet l'a trompée.

**D. Fernand.** Ma fille il ne faut point rougir d'un si beau feu,  
 Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu ;  
 Une louable honte en vain t'en sollicite ;  
 Ta gloire est dégagée, et ton devoir est quitte ;  
 Ton père est satisfait, et c'était le venger  
 Que mettre tant de fois don Rodrigue en danger.  
 Tu vois comme le ciel autrement en dispose.  
 Ayant fait tout pour lui, fais pour toi quelque chose,



Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes

LE CID.

Acte V, Scène IV.

Et ne sois point rebelle à mon commandement  
Qui te donne un époux aimé si chèrement.

## SCÈNE IV.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. ALONSE,  
D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

**D. Rodrigue.** Je ne viens point ici demander ma conquête ;  
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête <sup>1</sup>.  
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains ;  
Rodrigue est à vos pieds, vengez-vous par vos mains ;  
Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible ;  
Prenez une vengeance à tout autre impossible ;  
Mais du moins que ma mort suffise à me punir.  
Ne me bannissez point de votre souvenir.

**Chimène.** Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, sire,  
Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire.  
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr ;  
Et quand un roi commande on lui doit obéir.  
Mais, à quoi que déjà vous m'avez condamnée,  
Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée ?  
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,  
Toute votre justice en est-elle d'accord ?  
Si Rodrigue à l'État devient si nécessaire,  
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire,  
Et me livrer moi-même au reproche éternel  
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel ?

**D. Fernand.** Le temps assez souvent a rendu légitime  
Ce qui semblait d'abord ne se pouvoir sans crime ;  
Rodrigue t'a gagnée, et tu dois être à lui.  
Mais, quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,  
Il faudrait que je fusse ennemi de ta gloire  
Pour lui donner sitôt le prix de sa victoire.  
Cet hymen différé ne rompt point une loi

(1) Rodrigue a offert sa tête si souvent, que cette nouvelle offre ne peut plus produire le même effet. Les personnages doivent toujours conserver leur caractère, mais non pas dire toujours les mêmes choses. L'unité de caractère n'est belle que par la variété des idées. (V.)

Qui, sans marquer de temps, lui destine ta foi.  
Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.  
Rodrigne, cependant, il faut prendre les armes.  
Après avoir vaincu les Maures sur nos bords,  
Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,  
Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,  
Commander mon armée, et ravager leur terre.  
A ce seul nom de Cid ils trembleront d'effroi ;  
Ils t'ont nommé seigneur, et te voudront pour roi.  
Mais parmi tes hauts faits sois-lui toujours fidèle :  
Reviens-en, s'il se peut, encore plus digne d'elle ;  
Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser,  
Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

**D. Rodrigue.** Pour posséder Chimène, et pour votre service,  
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse ?  
Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer,  
Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

**D. Fernand.** Espère en ton courage, espère en ma promesse ;  
Et possédant déjà le cœur de la princesse,  
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,  
Laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi.

---



Oui, tu vois en moi seule et le fer et la flamme.

MÉDÉE

# FRAGMENTS

## DE LA TRAGÉDIE DE MÉDÉE.

---

Médée, fille du Soleil, et célèbre magicienne, avait, par ses enchantements, facilité à Jason la conquête de la Toison d'or ; Jason, par reconnaissance, épousa Médée, qu'il répudia bientôt pour épouser Créuse, fille de Créon, roi de Corinthe.

---

### MÉDÉE.

Souverains protecteurs des lois de l'hyménée <sup>1</sup>,  
Dieux garants de la foi que Jason m'a donnée,  
S'il me peut aujourd'hui chasser impunément,  
Vous êtes sans pouvoir ou sans ressentiment.  
Et vous, troupe savante en noires barbaries,  
Filles de l'Achéron, pestes, larves, furies,  
Fières sœurs, si jamais notre commerce étroit  
Sur vous et vos serpents me donna quelque droit,  
Sortez de vos cachots avec les mêmes flammes  
Et les mêmes tourments dont vous gênez les âmes ;  
Laissez-les quelque temps reposer dans leurs fers ;  
Pour mieux agir pour moi, faites trêve aux enfers ;  
Apportez-moi du fond des antres de Mégère  
La mort de ma rivale et celle de son père ;  
Et si vous ne voulez mal servir mon courroux,  
Quelque chose de pis pour mon perfide époux.  
Qu'il coure vagabond de province en province,  
Qu'il fasse lâchement la cour à chaque prince ;

(1) Voici des vers qui annoncent Corneille. Ce monologue est tout entier imité de Sénèque le tragique :

*Dii conjugales, tuque genialis tori  
Lucina custos....*



Banni de tous côtés, sans biens et sans appui.  
 Accablé de frayeur, de misère et d'ennui,  
 Qu'à ses plus grands malheurs aucun ne compatisse ;  
 Qu'il ait regret à moi pour son dernier supplice ;  
 Et que mon souvenir jusque dans le tombeau  
 Attache à son esprit un éternel bourreau.  
 Jason me répudie ! et qui l'aurait pu croire ?  
 S'il a manqué de foi, manque-t-il de mémoire ?  
 Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits<sup>(1)</sup> ?  
 M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits ?  
 Sachant ce que je puis, ayant vu ce que j'ose,  
 Croit-il que m'offenser ce soit si peu de chose ?  
 Quoi ! mon père trahi, les éléments forcés,  
 D'un frère dans la mer les membres dispersés,  
 Lui font-ils présumer mon audace épuisée ?  
 Lui font-ils présumer qu'à mon tour méprisée,  
 Ma rage contre lui n'ait par où s'assouvir,  
 Et que tout mon pouvoir se borne à le servir ?  
 Tu t'abuses, Jason, je suis encor moi-même.  
 Tout ce qu'en ta faveur fit mon ardeur extrême,  
 Je le ferai par haine, et je veux pour le moins  
 Qu'un forfait nous sépare ainsi qu'il nous a joints ;  
 Que mon sanglant divorce, en meurtres, en carnage,  
 S'égale aux premiers jours de notre mariage,  
 Et que notre union, que rompt ton changement,  
 Trouve une fin pareille à son commencement.  
 Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du père  
 N'est que le moindre effet qui suivra ma colère ;  
 Des crimes si légers furent mes coups d'essai :  
 Il faut bien autrement montrer ce que je sai ;  
 Il faut faire un chef-d'œuvre, et qu'un dernier ouvrage

(1) Ces vers sont dignes de la vraie tragédie, et Corneille n'en a guère fait de plus beaux. Si, au lieu d'être noyés dans un long monologue inutile, ils étaient placés dans un dialogue vif et touchant, ils feraient le plus grand effet.

Ces monologues furent très longtemps à la mode. Les comédiens les faisaient ronfler avec une emphase ridicule : ils les exigeaient des auteurs qui leur vendaient

leurs pièces ; et une comédienne qui n'aurait point eu de monologue dans son rôle n'aurait pas voulu réciter. Voilà comme le théâtre, relevé par Corneille, commença parmi nous. Des farceurs ampoulés représentaient dans des jeux de paume ces mascarades rimées, qu'ils achetaient dix écus : les Athéniens en usaient autrement. (V.)

Surpasse de bien loin ce faible apprentissage.  
 Mais, pour exécuter tout ce que j'entreprends,  
 Quels dieux me fourniront des secours assez grands?  
 Ce n'est plus vous, enfers, qu'ici je sollicite :  
 Vos feux sont impuissants pour ce que je médite.  
 Auteur de ma naissance, aussi bien que du jour,  
 Qu'à regret tu dépars à ce fatal séjour,  
 Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire en ta race<sup>1</sup>,  
 Donne-moi les chevaux à conduire à ta place :  
 Accorde cette grâce à mon désir bouillant.  
 Je veux choir sur Corinthe avec ton char brûlant :  
 Mais ne crains pas de chute à l'univers funeste ;  
 Corinthe consumé garantira le reste<sup>2</sup> ;  
 De mon juste courroux les implacables vœux  
 Dans ses odieux murs arrêteront les feux ;  
 Créon en est le prince, et prend Jason pour gendre :  
 C'est assez mériter d'être réduit en cendre,  
 D'y voir réduit tout l'isthme, afin de l'en punir,  
 Et qu'il n'empêche plus les deux mers de s'unir<sup>3</sup>.

## MÉDÉE, NÉRINE.

**Médée.** Eh bien ! Nérine, à quand, à quand cet hyménée ?  
 En ont-ils choisi l'heure ? en sais-tu la journée ?  
 N'en as-tu rien appris ? n'as-tu point vu Jason ?  
 N'appréhende-t-il rien après sa trahison ?  
 Croit-il qu'en cet affront je m'amuse à me plaindre ?  
 S'il cesse de m'aimer, qu'il commence à me craindre.  
 Il verra, le perfide, à quel comble d'horreur  
 De mes ressentiments peut monter la fureur.

(1) Cette prière au soleil, son père, est encore toute de Sénèque, et devait faire plus d'effet sur les peuples qui mettaient le soleil au rang des dieux, que sur nous qui n'admettons pas cette mythologie. (V.)

(2) Le talent de Corneille s'annonçait déjà dans sa *Médée* (quoique mal conçue et mal écrite), par quelques morceaux d'une force et d'une élévation de style inconnue avant lui. Tel est ce morceau de *Médée*, mité de Sénèque. Ailleurs ce pourrait être une déclamation ; mais il faut son-

ger que c'est une magicienne qui parle.

(3) On peut relever quelques fautes de langage ; mais, en total, ce morceau est d'un style infiniment élevé au-dessus de tout ce qu'on écrivait dans le temps. Ces deux vers surtout :

Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits ?  
 M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits ?

offrent un rapprochement d'idées de la plus grande énergie : il est impossible de dire plus en peu de mots : c'est le vrai sublime. (LA H.)

**Nérine.** Modérez les bouillons de cette violence  
Et laissez déguiser vos douleurs au silence.  
Quoi ! madame, est ce ainsi qu'il faut dissimuler ?  
Et faut-il perdre ainsi des menaces en l'air <sup>1</sup> ?  
Les plus ardents transports d'une haine connue  
Ne sont qu'autant d'éclairs avortés dans la nue,  
Qu'autant d'avis à ceux que vous voulez punir,  
Pour repousser vos coups, ou pour les prévenir.  
Qui peut, sans s'émouvoir, supporter une offense  
Peut mieux prendre à son point le temps de sa vengeance ;  
Et sa feinte douceur, sous un appas mortel,  
Mène insensiblement sa victime à l'autel.

**Médée.** Tu veux que je me taise et que je dissimule !  
Nérine, porte ailleurs ce conseil ridicule ;  
L'âme en est incapable en de moindres malheurs,  
Et n'a point où cacher de pareilles douleurs.  
Jason m'a fait trahir mon pays et mon père,  
Et me laisse au milieu d'une terre étrangère,  
Sans support, sans amis, sans retraite, sans bien.  
La fable de son peuple, et la haine du mien !

**Nérine.** Pensez donc mieux, madame, à l'éclat que vous faites.  
Quelque juste qu'il soit, regardez où vous êtes,  
Considérez qu'à peine un esprit plus remis  
Vous tient en sûreté parmi vos ennemis.

**Médée.** L'âme doit se roidir plus elle est menacée,  
Et contre la fortune aller tête baissée,  
La choquer hardiment, et, sans craindre la mort,  
Se présenter de front à son plus rude effort.  
Cette lâche ennemie a peur des grands courages <sup>2</sup>,

(1) J'ai déjà dit que je ne ferais aucune remarque sur le style de cette tragédie, qui est vicieux presque d'un bout à l'autre. J'observerai seulement ici, à propos de ces rimes *dissimuler* et *en l'air*, qu'alors on prononçait *dissimulair* pour rimer à *l'air*. J'ajouterai qu'on a été longtemps dans le préjugé que la rime doit être pour les yeux. C'est pour cette raison qu'on faisait rimer *cher* à *bûcher* (V.)

(2) Cela est imité de Sénèque, et enchérit encore sur le mauvais goût de l'original :

*Fortuna fortes metuit, ignavos premit.*

Corneille appelle la fortune *lâche*. Toutes les tragédies qui précédèrent sa *Médée* sont remplies d'exemples de ce faux bel esprit. Ces puérilités furent si longtemps en vogue, que l'abbé Cotin, du temps même de Boileau et de Molière, donna à la fièvre l'épithète d'*ingrate*; cette ingrate de fièvre qui attaqua insolument le beau corps de mademoiselle de Guise, où elle était si bien logée. (V.)

Et sur ceux qu'elle abat redouble ses outrages.

**Nérine.** Que sert ce grand courage où l'on est sans pouvoir ?

**Médée.** Il trouve toujours lieu de se faire valoir.

**Nérine.** Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,  
Pour voir en quel état le sort vous a réduite.  
Votre pays vous hait, votre époux est sans foi :  
Dans un si grand revers que vous reste-t-il ?

**Médée.** Moi,

Moi, dis-je, et c'est assez <sup>1</sup>.

**Nérine.** Quoi ! vous seule, madame ?

**Médée.** Oui, tu vois en moi seule et le fer et la flamme,  
Et la terre, et la mer, et l'enfer, et les cieus,  
Et le sceptre des rois, et le foudre des dieux.

**Nérine.** L'impétueuse ardeur d'un courage sensible  
A vos ressentiments figure tout possible :  
Mais il faut craindre un roi fort de tant de sujets.

**Médée.** Mon père, qui l'était, rompit-il mes projets ?

**Nérine.** Non, mais il fut surpris, et Créon se défie :  
Fuyez, qu'à ses soupçons il ne vous sacrifie.

**Médée.** Las ! je n'ai que trop fui ; cette infidélité  
D'un juste châtement punit ma lâcheté.  
Si je n'eusse point fui pour la mort de Pélie,  
Si j'eusse tenu bon dedans la Thessalie,  
Il n'eût point vu Créuse, et cet objet nouveau  
N'eût point de notre hymen étouffé le flambeau.

**Nérine.** Fuyez encor, de grâce.

**Médée.** Oui, je fuirai, Nérine ;

Mais, avant, de Créon on verra la ruine.  
Je brave la fortune ; et toute sa rigueur,  
En m'ôtant un mari, ne m'ôte pas le cœur ;  
Sois seulement fidèle, et, sans te mettre en peine,  
Laisse agir pleinement mon savoir et ma haine.

**Nérine, seule.** Madame... Elle me quitte au lieu de m'écouter.

Ces violents transports la vont précipiter ;

(1) *Moi, dis-je, et c'est assez.* Des gens difficiles ont prétendu que ce dernier hémistiche affaiblissait la beauté du *moi* : c'est se tromper étrangement ; bien loin de diminuer le sublime, il l'achève, car le premier *moi* pouvait n'être qu'un élan d'audace désespérée, mais le second est de réflexion. Elle y a pensé ; et elle insiste : *Moi, dis-je, et c'est assez.* Le premier étonne, le second fait trembler quand on songe que c'est Médée qui le prononce. (LA H.)

D'une trop juste ardeur l'inexorable envie  
 Lui fait abandonner le souci de sa vie.  
 Tâchons, encore un coup, d'en divertir le cours.  
 Apaiser sa fureur, c'est conserver ses jours.

. . . . .

## MÉDÉE, NÉRINE.

**Nérine.** Bien qu'un péril certain suive votre entreprise,  
 Assurez-vous sur moi, je vous suis toute acquise ;  
 Employez mon service aux flammes, au poison,  
 Je ne refuse rien ; mais épargnez Jason.  
 Votre aveugle vengeance une fois assouvie,  
 Le regret de sa mort vous coûterait la vie ;  
 Et les coups violents d'un rigoureux ennui...

**Médée.** Cesse de m'en parler, et ne crains rien pour lui :  
 Ma fureur jusque-là n'oserait me séduire ;  
 Jason m'a trop coûté pour le vouloir détruire ;  
 Mon courroux lui fait grâce, et ma première ardeur  
 Soutient son intérêt au milieu de mon cœur.  
 Créon seul et sa fille ont fait la perfidie ;  
 Eux seuls termineront toute la tragédie :  
 Leur perte achèvera cette fatale paix.

**Nérine.** Contenez-vous, madame, il sort de son palais.

## CRÉON, MÉDÉE, NÉRINE, SOLDATS.

**Créon.** Quoi ! je te vois encore ! Avec quelle impudence  
 Peux-tu, sans t'effrayer, soutenir ma présence ?  
 Ignores-tu l'arrêt de ton bannissement ?  
 Fais-tu si peu de cas de mon commandement ?  
 Voyez comme elle s'enfle et d'orgueil et d'audace !  
 Ses yeux ne sont que feu, ses regards que menace !  
 Gardes, empêchez-la de s'approcher de moi.  
 Va, purge mes États d'un monstre tel que toi ;  
 Délivre mes sujets, et moi-même, de crainte.

**Médée.** De quoi m'accuso-t-on ? quel crime, quelle plainte  
 Pour mon bannissement vous donne tant d'ardeur ?

**Créon.** Ah ! l'innocence même ! et la même candeur !  
 Médée est un miroir de vertu signalée :

Quelle inhumanité de l'avoir exilée !  
 Barbare, as-tu sitôt oublié tant d'horreurs ?  
 Repasse tes forfaits, repasse tes fureurs,  
 Et de tant de pays nomme quelque contrée  
 Dont tes méchancetés te permettent l'entrée.  
 Toute la Thessalie en armes te poursuit :  
 Ton père te déteste, et l'univers te fuit ;  
 Me dois-je en ta faveur charger de tant de haines,  
 Et sur mon peuple et moi faire tomber tes peines ?  
 Va pratiquer ailleurs tes noires actions ;  
 J'ai racheté la paix à ces conditions.

**Médée.** Lâche paix, qu'entre vous, sans m'avoir écoutée,  
 Pour m'arracher mon bien vous avez complotée !  
 Paix dont le déshonneur vous demeure éternel !  
 Quiconque, sans l'ouïr, condamne un criminel,  
 Son crime eût-il cent fois mérité le supplice,  
 D'un juste châtement il fait une injustice.

**Créon.** Au regard de Pélie, il fut bien mieux traité ;  
 Avant que l'égorger tu l'avais écouté ?

**Médée.** Écouta-t-il Jason, quand sa haine couverte  
 L'envoya sur nos bords se livrer à sa perte !  
 Car comment voulez-vous que je nomme un dessein  
 Au-dessus de sa force et du pouvoir humain ?  
 Apprenez quelle était cette illustre conquête,  
 Et de combien de morts j'ai garanti sa tête.  
 Il fallait mettre au joug deux taureaux furieux ;  
 Des tourbillons de feux s'élançaient de leurs yeux,  
 Et leur maître Vulcain poussait par leur haleine  
 Un long embrasement dessus toute la plaine ;  
 Eux domptés, on entraît en de nouveaux hasards ;  
 Il fallait labourer les tristes champs de Mars,  
 Et des dents d'un serpent ensemençer la terre,  
 Dont la stérilité, fertile pour la guerre,  
 Produisait à l'instant des escadrons armés  
 Contre la même main qui les avait semés.  
 Mais, quoi qu'eût fait contre eux une valeur parfaite,  
 La toison n'était pas au bout de leur défaite :  
 Un dragon, enivré des plus mortels poisons  
 Qu'enfantent les péchés de toutes les saisons,

Vomissant mille traits de sa gorge enflammée  
La gardait beaucoup mieux que toute cette armée ;  
Jamais étoile, lune, aurore, ni soleil,  
Ne virent abaisser sa paupière au sommeil :  
Je l'ai seule assoupi ; seule, j'ai par mes charmes  
Mis au joug des taureaux, et défait les gens d'armes.  
Si lors à mon devoir mon désir limité  
Eût conservé ma gloire et ma fidélité,  
Si j'eusse eu de l'horreur de tant d'énormes fautes,  
Que devenait Jason et tous vos Argonautes ?  
Sans moi, ce vaillant chef, que vous m'avez ravi,  
Eût péri le premier, et tous l'auraient suivi.  
Je ne me repens point d'avoir, par mon adresse,  
Sauvé le sang des dieux et la fleur de la Grèce ;  
Zéthès, et Calais, et Pollux, et Castor,  
Et le charmant Orphée, et le sage Nestor,  
Tous vos héros enfin tiennent de moi la vie ;  
Je vous les verrai tous posséder sans envie :  
Je vous les ai sauvés, je vous les cède tous ;  
Je n'en veux qu'un pour moi, n'en soyez point jaloux.

---

# HORACE<sup>1</sup>

TRAGÉDIE (1659).

## A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DUC DE RICHELIEU.

MONSEIGNEUR,

Je n'aurais jamais en la témérité de présenter à Votre Éminence ce mauvais portrait d'Horace, si je n'eusse considéré qu'après tant de bienfaits<sup>2</sup> que j'ai reçus d'elle, le silence où mon respect m'a retenu jusqu'à présent passerait pour ingratitude, et que, quelque juste défiance que j'aie de mon travail, je dois avoir encore plus de confiance en votre bonté. C'est d'elle que je tiens tout ce que je suis; et ce n'est pas sans rougir que, pour toute reconnaissance, je vous fais un présent si peu digne de vous, et si peu proportionné à ce que je vous dois. Mais, dans cette confusion, qui m'est commune avec tous ceux qui écrivent, j'ai cet avantage qu'on ne peut, sans quelque injustice, condamner mon choix, et que ce généreux Romain, que je mets aux pieds de Votre Éminence, eût pu paraître devant elle avec moins de honte, si les forces de l'artisan eussent répondu à la dignité de la matière : j'en

ai pour garant l'auteur dont je l'ai tirée, qui commence à décrire cette fameuse histoire par ce glorieux éloge, « qu'il n'y a presque aucune chose plus noble dans toute l'antiquité. » Je voudrais que ce qu'il a dit de l'action se pût dire de la peinture que j'en ai faite, non pour en tirer plus de vanité, mais seulement pour vous offrir quelque chose un peu moins indigne de vous être offert. Le sujet était capable de plus de grâces, s'il eût été traité d'une main plus savante; mais du moins il a reçu de la mienne toutes celles qu'elle était capable de lui donner, et qu'on pouvait raisonnablement attendre d'une muse de province<sup>3</sup>, qui, n'étant pas assez heureuse pour jouir souvent des regards de Votre Éminence, n'a pas les mêmes lumières à se conduire qu'ont celles qui en sont continuellement éclairées. Et certes, Monseigneur, ce changement visible qu'on remarque en mes ouvrages depuis que

(1) C'est le titre que Corneille donna toujours à cette tragédie. Celui des *Horaces* a prévalu depuis dans la conversation et sur les affiches des spectacles. Ainsi, l'usage étend son empire même sur des objets qui ne sont pas de sa compétence. (P.)

Si on reprocha à Corneille d'avoir pris dans les Espagnols les beautés les plus touchantes du *Cid*, on dut le louer d'avoir transporté sur la scène française, dans les *Horaces*, les morceaux les plus éloquents de Tite-Live, et même de les avoir embellis. On sait que quand on le menaça d'une seconde critique sur la tragédie des *Horaces*, semblable à celle du *Cid*, il répondit :

« Horace fut condamné par les duumvirs, mais il fut absous par le peuple. » *Horace* n'est point encore une tragédie régulière, mais on y verra des beautés d'un genre supérieur. (V.)

(2) Ce mot *bienfaits* fait voir que le cardinal de Richelieu savait récompenser en premier ministre ce même talent qu'il avait un peu persécuté dans l'auteur du *Cid*. (V.)

(3) Corneille demeurait à Rouen, et ne venait à Paris que pour y faire jouer ses pièces, dont il tirait un profit qui ne répondait point du tout à leur gloire et à l'utilité dont elles étaient aux comédiens. (V.)



J'ai l'honneur d'être à Votre Éminence, qu'est-ce autre chose qu'un effet des grandes idées qu'elle m'inspire quand elle daigne souffrir que je lui rende mes devoirs; et à quoi peut-on attribuer ce qui s'y mêle de mauvais, qu'aux teintures grossières que je reprends quand je demeure abandonné à ma propre faiblesse? Il faut, Monseigneur, que tous ceux qui donnent leurs veilles au théâtre publient hautement avec moi que nous vous avons deux obligations très signalées : l'une, d'avoir ennobli le but de l'art ; l'autre, de nous en avoir facilité les connaissances. Vous avez ennobli le but de l'art, puisque, au lieu de celui de plaire au peuple que nous prescrivent nos maîtres, et dont les deux plus honnêtes gens de leur siècle, Scipion et Lælie, ont autrefois protesté de se contenter, vous nous avez donné celui de vous plaire et de vous divertir; et qu'ainsi nous ne rendons pas un petit service à l'État, puisque, contribuant à vos divertissements, nous contribuons à l'entretien d'une santé qui lui est si précieuse et si nécessaire. Vous nous en avez facilité les connaissances, puisque nous n'avons plus besoin d'autre étude pour les acquérir que d'attacher nos yeux sur Votre Éminence quand elle honore de sa présence et de son attention le récit de nos poèmes. C'est là que, lisant

(1) Je ne sais ce qu'on doit entendre par ces mots, être à Votre Éminence. Le cardinal de Richelieu faisait au grand Corneille une pension de cinq cents écus, non pas au nom du roi, mais de ses propres deniers. Cela ne se pratiquerait pas aujourd'hui : peu de gens de lettres voudraient accepter une pension d'un autre que de Sa Majesté, ou d'un prince. Mais il faut considérer que le cardinal de Richelieu était roi en quelque façon ; il en avait la puissance et l'appareil.

Cependant une pension de cinq cents écus, que le grand Corneille fut réduit à recevoir, ne paraît pas un titre suffisant pour qu'il dit : J'ai l'honneur d'être à Votre Éminence. (V.)

(2) Cette phrase est assez remarquable : ou elle est une ironie, ou elle est une flatterie qui semble contredire le caractère qu'on attribue à Corneille. Il est évident qu'il ne croyait pas que l'ennemi du Cid et le protecteur de ses ennemis eût un goût si sûr. Il était mécontent du cardinal, et il le loue ! Jugeons de ses vrais sentiments par le sonnet fameux qu'il fit après la mort de Louis XIII :

Sous ce marbre repose un monarque sans vice,  
Dont la seule bonté déplut aux bons Français ;  
Ses erreurs, ses écarts vinrent d'un mauvais choix  
Dont il fut trop longtemps innocemment complice,

sur son visage ce qui lui plaît et ce qui ne lui plaît pas, nous nous instruisons avec certitude de ce qui est bon et de ce qui est mauvais, et tirons des règles infailibles de ce qu'il faut suivre et de ce qu'il faut éviter ; c'est là que j'ai souvent appris en deux heures ce que mes livres n'eussent pu m'apprendre en dix ans ; c'est là que j'ai puisé ce qui m'a valu l'applaudissement du public ; et c'est là qu'avec votre faveur j'espère puiser assez pour être un jour une œuvre digne de vos mains. Ne trouvez donc pas mauvais, Monseigneur, que, pour vous remercier de ce que j'ai de réputation, dont je vous suis entièrement redevable, j'emprunte quatre vers d'un autre Horace que celui que je vous présente, et que je vous exprime par eux les plus véritables sentiments de mon âme :

*Totum muneris hoc tui est,  
Quod monstror digito prætereuntium  
Scenæ non levis artifex :  
Quod spiro et placeo, si placeo, tuum est.*

Je n'ajouterai qu'une vérité à celle-ci, en vous suppliant de croire que je suis et serai toute ma vie, très passionnément,

Monseigneur,  
de Votre Éminence,

le très humble, très obéissant,  
et très obligé serviteur,

CORNEILLE.

L'ambition, l'orgueil, la haine, l'avarice,  
Armés de son pouvoir, nous donnèrent des lois;  
Et, bien qu'il fût en soi le plus juste des rois,  
Son règne fût toujours celui de l'injustice.  
Fier vainqueur au dehors, vil esclave en sa cour,  
Son tyran et le nôtre à peine perd le jour,  
Que jusque dans sa tombe il le force à le suivre,  
Et, par cet ascendant ses projets confondus ;  
Après trente-trois ans sur le trône perdus,  
Commencant à régner, il a cessé de vivre.

Le sonnet a des beautés; mais avouons que ce n'était pas à un pensionnaire du cardinal à le faire, et qu'il ne fallait ni lui prodiguer tant de louanges pendant sa vie, ni l'outrager après sa mort. (V.)

(3) Cette expression *passionnément* montre combien tout dépend des usages. *Je suis passionnément* est aujourd'hui la formule dont les supérieurs se servent avec les inférieurs. Les Romains ni les Grecs ne connurent jamais ce protocole de la vanité : il a toujours changé parmi nous. Celui qui fait cette remarque est le premier qui ait supprimé les formules dans les épîtres dédicatoires de ce genre ; et on commence à s'en abstenir. Ces épîtres, en effet, étant souvent des ouvrages raisonnés, ne doivent point finir comme un ouvrage ordinaire.

## PERSONNAGES.

TULLE, roi de Rome.	CAMILLE, sœur d'Horace, et promise à Curiace.
LE VIEIL HORACE, chevalier romain.	JULIE, dame romaine, confidente de Sabine et de Camille.
HORACE, son fils.	FLAVIAN, soldat de l'armée d'Albe.
CURIACE, gentilhomme d'Albe, promis à Camille.	PROCULE, soldat de l'armée de Rome.
VALÈRE, chevalier romain.	
SABINE, sœur de Curiace et femme d'Horace.	

La scène est à Rome, dans une salle de la maison d'Horace.

---

## ACTE PREMIER.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

SABINE<sup>1</sup>, JULIE.

**Sabine.** Approuvez ma faiblesse, et souffrez ma douleur ;  
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur :  
Si près de voir sur soi fondre de tels orages,  
L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages ;  
Et l'esprit le plus mâle et le moins abattu  
Ne saurait sans désordre exercer sa vertu.  
Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes,  
Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes,

(1) Corneille, dans l'examen des *Horaces*, dit que le personnage de Sabine est heureusement inventé, mais qu'il ne sert pas à l'action.

Il est vrai que ce rôle n'est pas nécessaire à la pièce ; mais j'ose ici être moins sévère que Corneille : ce rôle est du moins incorporé à la tragédie ; c'est une femme qui tremble pour son mari et pour son frère. Elle ne cause aucun événement, il est vrai ; c'est un défaut sur un théâtre aussi perfectionné que le nôtre ; mais elle prend part à tous les événements, et c'est beaucoup pour un temps où l'art commençait à naître.

Observez que ce personnage débite

souvent de très beaux vers, et qu'il fait l'exposition du sujet d'une manière très intéressante et très noble.

Mais observez surtout que les beaux vers de Corneille nous enseignèrent à discerner les mauvais. Le goût du public se forma insensiblement par la comparaison des beautés et des défauts. On désapprouve aujourd'hui cet amas de sentences, ces idées générales retournées en tant de manières, l'ébranlement qui sied aux *fermes courages*, l'esprit le *plus mâle*, le *moins abattu* : c'est l'auteur qui parle, et c'est le personnage qui doit parler. (V.)

Et, parmi les soupirs qu'il pousse vers les cieux,  
 Ma constance du moins règne encor sur mes yeux :  
 Quand on arrête là les déplaisirs d'une âme,  
 Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme;  
 Commander à ses pleurs en cette extrémité,  
 C'est montrer pour le sexe assez de fermeté.

**Suite.** C'en est peut-être assez pour une âme commune  
 Qui du moindre péril se fait une infortune ;  
 Mais de cette faiblesse un grand cœur est honteux :  
 Il ose espérer tout dans un succès douteux.  
 Les deux camps sont rangés au pied de nos murailles ;  
 Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles.  
 Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir :  
 Puisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.  
 Bannissez, bannissez une frayeur si vaine,  
 Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

**Sabine.** Je suis Romaine, hélas ! puisqu'Horace est Romain ;  
 J'en ai reçu le titre en recevant sa main ;  
 Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée,  
 S'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née.  
 Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,  
 Albe, mon cher pays, et mon premier amour<sup>1</sup> ;  
 Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte,  
 Je crains notre victoire autant que notre perte.  
 Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,  
 Fais-toi des ennemis que je puisse haïr<sup>2</sup>.  
 Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,  
 Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre,  
 Puis-je former des vœux, et sans impiété  
 Importuner le ciel pour ta félicité ?  
 Je sais que ton État, encore en sa naissance,  
 Ne saurait, sans la guerre, affermir sa puissance ;  
 Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins  
 Ne le borneront pas chez les peuples latins ;

(1) Voyez comme ces vers sont supérieurs à ceux du commencement : c'est ici un sentiment vrai ; il n'y a point là de lieux communs, point de vaines sentences, rien de recherché, ni dans les idées, ni dans les expressions. *Albe, mon cher*

*pays*, c'est la nature seule qui parle : cette comparaison de Corneille avec lui-même formera mieux le goût que toutes les dissertations et les poétiques. (V.)

(2) Ce vers est resté en proverbe. (V.)

Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,  
 Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.  
 Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur  
 Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur,  
 Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées,  
 D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.  
 Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons ;  
 Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons ;  
 Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule,  
 Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.  
 Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois  
 Tu tiens ton nom, tes murs et tes premières lois.  
 Albe est ton origine ; arrête, et considère  
 Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.  
 Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants ;  
 Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfants ;  
 Et, se laissant ravir à l'amour maternelle,  
 Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle.

**Julie.** Ce discours me surprend, vu que depuis le temps  
 Qu'on a contre son peuple armé nos combattants,  
 Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence  
 Que si d'un sang romain vous aviez pris naissance.  
 J'admirais la vertu qui réduisait en vous  
 Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux ;  
 Et je vous consolais au milieu de vos plaintes,  
 Comme si notre Rome eût fait toutes vos craintes.

**Sabine.** Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats,  
 Trop faibles pour jeter un des partis à bas,  
 Tant qu'un espoir de paix a pu flatter ma peine,  
 Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine.  
 Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret,  
 Soudain j'ai condamné ce mouvement secret ;  
 Et si j'ai senti, dans ses destins contraires,  
 Quelque maligne joie en faveur de mes frères,  
 Soudain, pour l'étouffer rappelant ma raison,  
 J'ai pleuré quand la gloire entrait dans leur maison.  
 Mais aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,  
 Qu'Albe devienne esclave, ou que Rome succombe,  
 Et qu'après la bataille il ne demeure plus

Ni d'obstacle aux vainqueurs ni d'espoir aux vaincus,  
 J'aurais pour mon pays une cruelle haine,  
 Si je pourrais encore être toute Romaine,  
 Et si je demandais votre triomphe aux dieux,  
 Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.  
 Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme :  
 Je ne suis point pour Albe, et ne suis plus pour Rome ;  
 Je crains pour l'une et l'autre en ce dernier effort,  
 Et serai du parti qu'affligera le sort.  
 Égale à tous les deux jusques à la victoire <sup>1</sup>,  
 Je prendrai part aux maux sans en prendre à la gloire ;  
 Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs,  
 Mes larmes aux vaincus, et ma haine aux vainqueurs <sup>2</sup>.

**Julie.** Camille voit d'un œil bien différent du vôtre  
 Son sang dans une armée, et son époux dans l'autre.  
 Lorsque vous conserviez un esprit tout romain,  
 Le sien irrésolu, le sien tout incertain,  
 De la moindre mêlée appréhendait l'orage,  
 De tous les deux partis détestait l'avantage,  
 Au malheur des vaincus donnait toujours ses pleurs,  
 Et nourrissait ainsi d'éternelles douleurs.  
 Mais hier, quand elle sut qu'on avait pris journée <sup>3</sup>,  
 Et qu'enfin la bataille allait être donnée,  
 Une soudaine joie éclatant sur son front...

**Sabine.** Ah ! que je crains, Julie, un changement si prompt !

**Julie.** Oui, certes, c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.

**Sabine.** Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.

Essayez sur ce point à la faire parler ;

Elle vous aime assez pour ne vous rien céler.

Je vous laisse. Ma sœur, entretenez Julie <sup>4</sup> :

(1) *Égale à* n'est pas français en ce sens. L'auteur veut dire *juste envers tous les deux* ; car Sabine doit être juste et non pas indifférente. (V.)

(2) Elle ne doit pas haïr son mari, ses enfants, s'ils sont victorieux ; ce sentiment n'est pas permis : elle devrait plutôt dire *sans haïr les vainqueurs*. (V.)

(3) On prend *jour*, et on ne prend point *journée*, parce que *jour* signifie *temps*, et que *journée* signifie *bataille* : la jour-

née d'Ivry, la journée de Fontenoy. (V.)

(4) *Ma sœur, entretenez Julie*, est de la comédie ; mais il y a ici un plus grand défaut, c'est qu'il semble que Camille vienne sans aucun intérêt, et seulement pour faire conversation. La tragédie ne permet pas qu'un personnage paraisse sans une raison importante. On est fort dégoûté aujourd'hui de toutes ces longues conversations, qui ne sont amenées que pour remplir le vide de l'ac-

J'ai honte de montrer tant de mélancolie,  
Et mon cœur, accablé de mille déplaisirs,  
Cherche la solitude à cacher ses soupirs.

SCÈNE II.

CAMILLE, JULIE.

**Camille.** Qu'elle a tort de vouloir que je vous entretienne !  
Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne,  
Et que, plus insensible à de si grands malheurs,  
A mes tristes discours je mêle moins de pleurs ?

**Julie.** Oubliez Curiace, et recevez Valère,  
Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire,  
Vous serez toute nôtre, et votre esprit remis  
N'aura plus rien à perdre aux camp des ennemis.

**Camille.** Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes,  
Et plaignez mes malheurs sans m'ordonner des crimes.  
Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister,  
J'aime mieux les souffrir que de les mériter.

**Julie.** Quoi ! vous appelez crime un change raisonnable !

**Camille.** Quoi ! le manque de foi vous semble pardonnable ?

**Julie.** Envers un ennemi qui peut nous obliger ?

**Camille.** D'un serment solennel qui peut nous dégager ?  
Je garde à Curiace une amitié trop pure  
Pour souffrir plus longtemps qu'on m'estime parjure.  
Il vous souvient qu'à peine on voyait de sa sœur  
Par un heureux hymen mon frère possesseur,  
Quand, pour comble de joie, il obtint de mon père  
Que de ses vœux ardents je serais le salaire.  
Ce jour nous fut propice et funeste à la fois ;  
Unissant nos maisons, il désunit nos rois :  
Le combat général aujourd'hui se hasarde ;  
J'en sus hier la nouvelle, et je n'y pris pas garde ;  
Mon esprit rejetait ces funestes objets,

tion, et qui ne le remplissent pas. D'ailleurs pourquoi s'en aller quand un bon génie lui envoie Camille, et qu'elle peut s'éclaircir ? (V.)

(1) Cette formule de conversation ne

doit jamais entrer dans la tragédie où les personnages doivent, pour ainsi dire, parler malgré eux, emportés par la passion qui les anime. (V.)

Charmé des doux penses d'hymen et de la paix.  
 La nuit a dissipé des erreurs si charmantes ;  
 Mille songes affreux, mille images sanglantes,  
 Ou plutôt mille amas de carnage et d'horreur,  
 M'ont arraché ma joie et rendu ma terreur.  
 J'ai vu du sang, des morts, et n'ai rien vu de suite<sup>1</sup> ;  
 Un spectre en paraissant prenait soudain la fuite ;  
 Ils s'effaçaient l'un l'autre ; et chaque illusion  
 Redoublait mon effroi par sa confusion.

**Julie.** C'est en contraire sens qu'un songe s'interprète.

**Camille.** Je le dois croire ainsi, puisque je le souhaite ;  
 Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits,  
 Au jour d'une bataille, et non pas d'une paix.

**Julie.** Par là finit la guerre, et la paix lui succède.

**Camille.** Dure à jamais le mal, s'il y faut ce remède !  
 Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux ?  
 Est-ce toi, Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

### SCÈNE III.

CURIACE, CAMILLE, JULIE.

**Curiace.** N'en doutez point, Camille, et revoyez un homme  
 Qui n'est ni le vainqueur ni l'esclave de Rome ;  
 Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains  
 Du poids honteux des fers ou du sang des Romains.  
 J'ai cru que vous aimiez assez Rome et la gloire  
 Pour mépriser ma chaîne et haïr ma victoire ;  
 Et comme également en cette extrémité  
 Je craignais la victoire et la captivité...

**Camille.** Curiace, il suffit, je devine le reste :  
 Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste.  
 Mais as-tu vu mon père ? et peut-il endurer  
 Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer ?  
 Ne préfère-t-il point l'État à sa famille ?

(1) Un rêve qui ne sert qu'à faire craindre ce qui doit arriver ne peut avoir que des beautés de détail, n'est qu'un ornement passager. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui un *remplissage*. *Mille songes, mille images, mille amas*, sont d'un style trop négligé, et ne disent rien d'assez positif. (V.)

Ne regarde-t-il point Rome plus que sa fille ?  
 Enfin notre bonheur est-il bien affermi ?  
 T'a-t-il vu comme gendre, ou bien comme ennemi ?

**Curlace.** Il m'a vu comme gendre, avec une tendresse  
 Qui témoignait assez une entière allégresse ;  
 Mais il ne m'a point vu, par une trahison,  
 Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison.  
 Oui, malgré les désirs de mon âme charmée,  
 Si la guerre durait, je serais dans l'armée :  
 C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès,  
 La paix à qui nos cœurs doivent ce beau succès.

**Camille.** La paix ! et le moyen de croire un tel miracle ?

**Julie.** Camille, pour le moins croyez-en votre oracle,  
 Et sachons pleinement par quels heureux effets  
 L'heure d'une bataille a produit cette paix.

**Curlace.** L'aurait-on jamais cru ! Déjà les deux armées,  
 D'une égale chaleur au combat animées,  
 Se menaçaient des yeux, et, marchant fièrement,  
 N'attendaient, pour donner, que le commandement,  
 Quand notre dictateur devant les rangs s'avance,  
 Demande à votre prince un moment de silence ;  
 Et, l'ayant obtenu : « Que faisons-nous, Romains,  
 « Dit-il, et quel démon nous fait venir aux mains ?  
 « Souffrons que la raison éclaire enfin nos âmes :  
 « Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes,  
 « Et l'hymen nous a joints par tant et tant de nœuds,  
 « Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux.  
 « Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux villes :  
 « Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,  
 « Où la mort des vaincus affaiblit les vainqueurs,  
 « Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs ?  
 « Nos ennemis communs attendent avec joie  
 « Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie,  
 « Lassé, demi-rompu, vainqueur, mais, pour tout fruit,  
 « Dénué d'un secours par lui-même détruit.  
 « Ils ont assez longtemps joui de nos divorces <sup>1</sup> ;

(1) Ce mot de *divorces*, s'il ne signifiait unis ; et par là il est juste, nouveau et  
 que des querelles, serait impropre : mais excellent. (V.)  
 ici il dénote les querelles de deux peuples



« Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces,  
 « Et noyons dans l'oubli ces petits différends  
 « Qui de si bons guerriers font de mauvais parents.  
 « Que si l'ambition de commander aux autres  
 « Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les nôtres,  
 « Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'apaiser,  
 « Elle nous unira, loin de nous diviser.  
 « Nommons des combattants pour la cause commune ;  
 « Que chaque peuple aux siens attache sa fortune,  
 « Et, suivant ce que d'eux ordonnera le sort,  
 « Que le faible parti prenne loi du plus fort :  
 « Mais, sans indignité pour des guerriers si braves,  
 « Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,  
 « Sans honte, sans tribut, et sans autre rigueur  
 « Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur.  
 « Ainsi nos deux États ne feront qu'un empire. »

Il semble qu'à ces mots notre discorde expire :  
 Chacun, jetant les yeux dans un rang ennemi,  
 Reconnaît un beau-frère, un cousin, un ami ;  
 Ils s'étonnent comment leurs mains, de sang avides,  
 Volaient, sans y penser, à tant de parricides,  
 Et font paraître un front couvert tout à la fois  
 D'horreur pour la bataille et d'ardeur pour ce choix.  
 Enfin l'offre s'accepte, et la paix désirée  
 Sous ces conditions est aussitôt jurée :  
 Trois combattront pour tous ; mais, pour les mieux choisir,  
 Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir ;  
 Le vôtre est au sénat, le nôtre dans sa tente.

**Camille.** O dieux, que ce discours rend mon âme contente !

**Curiace.** Dans deux heures au plus, par un commun accord,  
 Le sort de nos guerriers réglera notre sort.  
 Cependant tout est libre, attendant qu'on les nomme :  
 Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome ;  
 D'un et d'autre côté l'accès étant permis,  
 Chacun va renouer avec ses vieux amis <sup>1</sup>.  
 Pour moi, mon intérêt m'a fait suivre vos frères ;

(1) On doit avouer que *renouer avec ses vieux amis* est de la prose familière, qu'il faut éviter dans le style tragique ; bien entendu qu'on ne sera jamais amoulté. (V.)

Et mes désirs ont eu des succès si prospères,  
 Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain <sup>1</sup>  
 Le bonheur sans pareil de vous donner la main <sup>2</sup>.  
 Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance.

**Camille.** Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

**Curiace.** Venez donc recevoir ce doux commandement,  
 Qui doit mettre le comble à mon contentement.

**Camille.** Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères,  
 Et savoir d'eux encor la fin de nos misères.

**Julie.** Allez, et cependant au pied de nos autels  
 J'irai rendre pour vous grâces aux immortels.

---

## ACTE DEUXIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

HORACE, CURIACE.

**Curiace.** Ainsi Rome n'a point séparé son estime ;  
 Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime :  
 Cette superbe ville en vos frères et vous  
 Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous ;  
 Et son illustre ardeur d'oser plus que les autres,  
 D'une seule maison brave toutes les nôtres.  
 Nous croirons, à la voir tout entière en vos mains,  
 Que hors les fils d'Horace il n'est point de Romains.  
 Ce choix pouvait combler trois familles de gloire,  
 Consacrer hautement leurs noms à la mémoire :  
 Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix  
 En pouvait à bon titre immortaliser trois ;

(1) *A demain* est trop du style de la comédie. Je fais souvent cette observation ; c'était un des vices du temps. La *Sophonisbe* de Mairet est tout entière dans ce style ; et Corneille s'y livrait quand les grandes images ne le soutenaient pas. (V.)

(2) *Le bonheur sans pareil* n'était pas si ridicule qu'aujourd'hui. Ce fut Boileau qui proscrivit toutes ces expressions communes de *sans pareil*, *sans seconde*, *à nul autre pareil*, *à nulle autre seconde*. (V.)

Et puisque c'est chez vous que les vœux de mon âme,  
 M'ont fait placer ma sœur et choisir une femme,  
 Ce que je vais vous être et ce que je vous suis  
 Me font y prendre part autant que je le puis.  
 Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,  
 Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte :  
 La guerre en tel éclat a mis votre valeur,  
 Que je tremble pour Albe et prévois son malheur.  
 Puisque vous combattez, sa perte est assurée ;  
 En vous faisant nommer, le destin l'a jurée.  
 Je vois trop dans ce choix ses funestes projets,  
 Et me compte déjà pour un de vos sujets.

**Horace.** Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,  
 Voyant ceux qu'elle oublie, et les trois qu'elle nomme.  
 C'est un aveuglement pour elle bien fatal  
 D'avoir tant à choisir, et de choisir si mal.  
 Mille de ses enfants beaucoup plus dignes d'elle  
 Pouvaient bien mieux que nous soutenir sa querelle ;  
 Mais quoique ce combat me promette un cercueil,  
 La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil ;  
 Mon esprit en conçoit une mâle assurance ;  
 J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance ;  
 Et du sort envieux quels que soient les projets,  
 Je ne me compte point pour un de vos sujets.  
 Rome a trop cru de moi ; mais mon âme ravie  
 Remplira son attente, ou quittera la vie.  
 Qui veut mourir, ou vaincre, est vaincu rarement ;  
 Ce noble désespoir périt malaisément.  
 Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette  
 Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

**Curiace.** Hélas ! c'est bien ici que je dois être plaint.  
 Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.  
 Dures extrémités, de voir Albe asservie,  
 Ou sa victoire au prix d'une si chère vie,  
 Et que l'unique bien où tendent ses désirs  
 S'achète seulement par vos derniers soupirs !  
 Quels vœux puis-je former, et quel bonheur attendre ?  
 De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre ;  
 De tous les deux côtés mes désirs sont trahis.

**Horace.** Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays !  
 Pour un cœur généreux ce trépas à des charmes ;  
 La gloire qui le suit ne souffre point de larmes,  
 Et je le recevrais en bénissant mon sort,  
 Si Rome et tout l'État perdaient moins en ma mort.

**Curiace.** A vos amis pourtant permettez de le craindre ;  
 Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre :  
 La gloire en est pour vous, et la perte pour eux ;  
 Il vous fait immortel, et les rend malheureux.  
 On perd tout quand on perd un ami si fidèle.  
 Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.

## SCÈNE II.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

**Curiace.** Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

**Flavian.** Je viens pour vous l'apprendre.

**Curiace.** Eh bien ! qui sont les trois ?

**Flavian.** Vos deux frères et vous.

**Curiace.** Qui ?

**Flavian.** Vous et vos deux frères <sup>1</sup>.

Mais pourquoi ce front triste et ces regards sévères ?

Ce choix vous déplaît-il ?

**Curiace.** Non, mais il me surprend ;

Je m'estimais trop peu pour un honneur si grand.

**Flavian.** Dirai-je au dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,

Que vous le recevez avec si peu de joie ?

Ce morne et froid accueil surprendrait votre roi.

**Curiace.** Dis-lui que l'amitié, l'alliance et ma foi

Ne pourront empêcher que les trois Curiaces

Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

**Flavian.** Contre eux ! Ah ! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

**Curiace.** Porte-lui ma réponse, et nous laisse en repos.

(1) Ce n'est pas ici une battologie ; messenger ait fait un effet tragique en cette répétition, *vous et vos deux frères*, croyant apporter des nouvelles ordinaires. J'ose croire que c'est la perfection est sublime par la situation. Voilà la première scène au théâtre où un simple de l'art. (V.)

## SCÈNE III.

HORACE, CURIACE.

**Curiace.** Que désormais le ciel, les enfers et la terre  
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre ;  
Que les hommes, les dieux, les démons et le sort  
Préparent contre nous un général effort <sup>1</sup> :  
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,  
Le sort, et les démons, et les dieux et les hommes.  
Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible, et d'affreux,  
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

**Horace.** Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière  
Offre à notre constance une illustre matière ;  
Il épuise sa force à former un malheur  
Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;  
Et comme il voit en nous des âmes peu communes,  
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.  
Combattre un ennemi pour le salut de tous,  
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,  
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire,  
Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire.  
Mourir pour le pays est un si digne sort,  
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.  
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,  
S'attacher au combat contre un autre soi-même,  
Attaquer un parti qui prend pour défenseur  
Le frère d'une femme et l'époux d'une sœur ;  
Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie  
Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie ;  
Une telle vertu n'appartenait qu'à nous.  
L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,  
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée,  
Pour oser aspirer à tant de renommée.

**Curiace.** Il est vrai que nos noms ne sauraient plus périr.

(1) Cet entassement, cette répétition, l'avoue, bien condamnable. Cependant le  
cette combinaison de *ciel*, de *dieux*, d'*en-* dernier vers fait presque pardonner ce  
*fens*, de *démons*, de *terre* et d'*hommes* ; défaut. (V.)  
de *cruel*, d'*horrible*, d'*affreux*, est, je

L'occasion est belle, il nous la faut chérir.  
 Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare ;  
 Mais votre fermeté tient un peu du barbare ;  
 Peu, même des grands cœurs, tireraient vanité  
 D'aller par ce chemin à l'immortalité.

A quelque prix qu'on mette une telle fumée,  
 L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.  
 Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,  
 Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir ;  
 Notre longue amitié, mes vœux, ni l'alliance,  
 N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance ;  
 Et puisque par ce choix Albe montre en effet  
 Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,  
 Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome ;  
 J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme.  
 Je vois que votre honneur demande tout mon sang,  
 Que tout le mien consiste à vous percer le flanc,  
 Près d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère,  
 Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire.  
 Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,  
 Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur ;  
 J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie  
 Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie,  
 Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.  
 Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler :  
 J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte ;  
 Et si Rome demande une vertu plus haute,  
 Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,  
 Pour conserver encor quelque chose d'humain <sup>1</sup>.

**Horace.** Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être ;  
 Et si vous m'égalez, faites-le mieux paraître.  
 La solide vertu dont je fais vanité  
 N'admet point de faiblesse avec sa fermeté ;  
 Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière  
 Que dès les premiers pas regarder en arrière.  
 Notre malheur est grand ; il est au plus haut point ;  
 Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point.

(1) Cette tirade fit un effet surprenant sur tout le public, et les deux derniers vers sont devenus un proverbe, ou plutôt une maxime admirable. (V.)

Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,  
 J'accepte aveuglément cette gloire avec joie ;  
 Celle de recevoir de tels commandements  
 Doit étouffer en nous tous autres sentiments.  
 Qui, près de le servir, considère autre chose,  
 A faire ce qu'il doit lâchement se dispose ;  
 Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.  
 Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.  
 Avec une allégresse aussi pleine et sincère  
 Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère ;  
 Et pour trancher enfin ces discours superflus,  
 Albe vous a nommé, je ne vous connais plus <sup>1</sup>.

**Curiace.** Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue ;  
 Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue.  
 Comme notre malheur elle est au plus haut point :  
 Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

**Horace.** Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte ;  
 Et, puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,  
 En toute liberté goûtez un bien si doux.  
 Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.  
 Je vais revoir la vôtre, et résoudre son âme  
 A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme,  
 A vous aimer encor si je meurs par vos mains,  
 Et prendre en son malheur des sentiments romains.

## SCÈNE IV.

HORACE, CURIACE, CAMILLE.

**Horace.** Avez-vous su l'état qu'on fait de Curiace,  
 Ma sœur ?

**Camille.** Hélas ! mon sort a bien changé de face.

(1) A ces mots, *je ne vous connais plus*, — *je vous connais encore*, on se récria d'admiration ; on n'avait jamais rien vu de si sublime : il n'y a pas dans *Louguin* un seul exemple d'une pareille grandeur. Ce sont ces traits qui ont mérité à *Corneille* le nom de grand, non-seulement pour le distinguer de son frère, mais du reste des hommes. Une telle

scène fait pardonner mille défauts. (V.) — Voilà une remarque qui prouve combien *Voltaire* était digne de juger *Corneille*. Il loue le génie avec l'enthousiasme du génie ; il s'élève au-dessus des petites passions qui paraissent ailleurs l'avoir égaré, et qui donnèrent lieu à ses détracteurs de l'accuser de jalousie. (P.)

**Horace.** Armez-vous de constance, et montrez-vous ma sœur ;  
 Et si par mon trépas il retourne vainqueur,  
 Ne le recevez point en meurtrier d'un frère,  
 Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire,  
 Qui sert bien son pays, et sait montrer à tous,  
 Par sa haute vertu, qu'il est digne de vous.  
 Comme si je vivais, achevez l'hyménée ;  
 Mais si ce fer aussi tranche sa destinée,  
 Faites à ma victoire un pareil traitement,  
 Ne m'en témoignez point votre ressentiment.  
 Vos larmes vont couler, et votre cœur se presse.  
 Consumez avec lui toute cette faiblesse,  
 Querellez ciel et terre, et maudissez le sort ;  
 Mais après le combat ne pensez plus au mort.  
 ( à Curiace. )  
 Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,  
 Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

## SCÈNE V.

CURIACE, CAMILLE.

**Camille.** Iras-tu, Curiace ? et ce funeste honneur  
 Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ?  
**Curiace.** Hélas ! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fasse,  
 Mourir, ou de douleur, ou de la main d'Horace.  
 Je vais comme au supplice à cet illustre emploi ;  
 Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi.  
 Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime.  
 Mon âme au désespoir passe jusques au crime ;  
 Elle se prend au ciel, et l'ose quereller.  
 Je vous plains, je me plains, mais il y faut aller.  
**Camille.** Non, je te connais mieux, tu veux que je te prie,  
 Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta patrie.  
 Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits :  
 Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois.  
 Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre ;  
 Autre de plus de morts n'a couvert notre terre :  
 Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien :



Souffre qu'un autre aussi puisse ennoblir le sien.

**Curlace.** Quo je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête  
Des lauriers immortels que la gloire m'apprête,  
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu  
Qu'il aurait triomphé si j'avais combattu,  
Et que par notre hymen ma valeur endormie  
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie!  
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,  
Tu ne succomberas ni vaincras que par moi.  
Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon compte,  
Et vivrai sans reproche, ou périrai sans honte.

**Camille.** Quoi! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis?

**Curlace.** Avant que d'être à vous je suis à mon pays.

**Camille.** Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frère,  
Ta sœur de son mari!

**Curlace.** Telle est notre misère :

Le choix d'Albe et de Rome ôte toute douceur  
Aux noms jadis si doux de beau-frère et de sœur.

**Camille.** Tu pourras donc, cruel, me présenter sa tête,  
Et demander ma main pour prix de ta conquête!

**Curlace.** Il n'y faut plus penser; en l'état où je suis,  
Désirer sans espoir, c'est tout ce que je puis.  
Vous en pleurez, Camille?

**Camille.** Il faut bien que je pleure :

Mon insensible époux ordonne que je meure;  
Et quand l'hymen pour nous allume son flambeau,  
Il l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau.  
Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine,  
Et dit qu'il m'aime encore alors qu'il m'assassine.

**Curlace.** Que les pleurs d'une femme ont de puissants discours!  
Et que son œil est fort avec un tel secours!  
Que mon cœur s'attendrit à cette triste vue!  
Ma constance contre elle à regret s'évertue.  
N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs,  
Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs.  
Allez, ne m'aimez plus, ne versez plus de larmes,  
Ou j'oppose l'offense à de si fortes armes;  
Je me défendrai mieux contre votre courroux,  
Et, pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous.

Vengez-vous d'un ingrat, punissez un volage.  
 Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage!  
 Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi!  
 En faut-il plus encor? je renonce à ma foi.

Rigoureuse vertu dont je suis la victime,  
 Ne peux-tu résister sans le secours d'un crime?

**Camille.** Ne fais point d'autre crime, et j'atteste les dieux  
 Qu'au lieu de t'en haïr, je t'en aimerai mieux.  
 Oui, je te chérirai, tout ingrat et perfide,  
 Et cesse d'aspirer au nom de fratricide.  
 Pourquoi suis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain?  
 Je te préparerais des lauriers de ma main;  
 Je t'encouragerais, au lieu de te distraire;  
 Et je te traiterais comme j'ai fait mon frère.  
 Hélas! j'étais aveugle en mes vœux aujourd'hui,  
 J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.  
 Il revient : quel malheur, si l'amour de sa femme  
 Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton âme?

## SCÈNE VI.

HORACE, SABINE, CURIACE, CAMILLE.

**Curace.** Dieu! Sabine le suit! Pour ébranler mon cœur,  
 Est-ce peu de Camille? y joignez-vous ma sœur?  
 Et, laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage,  
 L'amenez-vous ici chercher même avantage?

**Sabine.** Non, non, mon frère, non, je ne viens en ce lieu  
 Que pour vous embrasser et pour vous dire adieu.  
 Votre sang est trop bon, n'en craignez rien de lâche,  
 Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche :  
 Si ce malheur illustre ébranlait l'un de vous,  
 Je le désavouerais pour frère ou pour époux.  
 Pourrai-je toutefois vous faire une prière  
 Digne d'un tel époux, et digne d'un tel frère?  
 Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,  
 A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,  
 La mettre en son éclat sans mélange de crimes;  
 Enfin, je veux vous faire ennemis légitimes.

Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien :  
 Quand je ne serai plus, vous ne vous serez rien.  
 Brisez votre alliance, et rompez-en la chaîne ;  
 Et, puisque votre honneur veut des effets de haine,  
 Achetez par ma mort le droit de vous haïr :  
 Albe le veut, et Rome : il faut leur obéir.  
 Qu'un de vous deux me tue, et que l'autre me venge<sup>1</sup> :  
 Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange,  
 Et du moins l'un des deux sera juste agresseur,  
 Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa sœur.  
 Mais quoi ! vous souilleriez une gloire si belle,  
 Si vous vous animiez par quelque autre querelle :  
 Le zèle du pays vous défend de tels soins ;  
 Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins<sup>2</sup>.  
 Il lui faut, et sans haine, immoler un beau-frère.  
 Ne différez donc plus ce que vous devez faire ;  
 Commencez par sa sœur à répandre son sang,  
 Commencez par sa femme à lui percer le flanc,  
 Commencez par Sabine à faire de vos vies  
 Un digne sacrifice à vos chères patries.  
 Vous êtes ennemis en ce combat fameux,  
 Vous d'Albe, vous de Rome, et moi de toutes deux.  
 Quoi ! me réservez-vous à voir une victoire  
 Où, pour haut appareil d'une pompeuse gloire,  
 Je verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari  
 Fumer encor d'un sang que j'aurai tant chéri ?  
 Pourrai-je entre vous deux régler alors mon âme,  
 Satisfaire aux devoirs et de sœur et de femme,  
 Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu ?  
 Non, non, avant ce temps Sabine aura vécu :  
 Ma mort le préviendra, de qui que je l'obtienne ;  
 Le refus de vos mains y condamne la mienne.  
 Sus donc, qui vous retient ? allez, cœurs inhumains,  
 J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains ;

(1) Quand Sabine vient proposer à son frère et à son mari de lui donner la mort, on sait trop qu'ils ne le feront ni l'un ni l'autre. Ce n'est donc qu'une vaine déclamation : car Sabine ne doit pas plus le demander qu'ils ne doivent le faire ; c'est

un remplissage amené par des sentiments peu naturels. (L. A. H.)

(2) Ce peu et ce moins font un mauvais effet, et vous vous étiez moins est prosaïque et familier. (V.)



Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs

H. RACE

Acte II, Scène VII

Vous ne les aurez point au combat occupées,  
 Que ce corps au milieu n'arrête vos épées;  
 Et, malgré vos refus, il faudra que leurs coups  
 Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

**Horace.** O ma femme!

**Curiace.** O ma sœur!

**Camille.** Courage! ils s'amollissent.

**Sabine.** Vous poussez des soupirs; vos visages pâlisent :  
 Quelle peur vous saisit? Sont-ce là ces grands cœurs,  
 Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs?

**Horace.** Que t'ai-je fait, Sabine? et quelle est mon offense,  
 Qui t'oblige à chercher une telle vengeance?  
 Que t'a fait mon honneur? et par quel droit viens-tu  
 Avec toute ta force attaquer ma vertu?  
 Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,  
 Et me laisse achever cette grande journée.  
 Tu me viens de réduire en un étrange point<sup>1</sup> ;  
 Aime assez ton mari pour n'en triompher point.  
 Va-t'en, et ne rends plus la victoire douteuse;  
 La dispute déjà m'en est assez honteuse.  
 Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

**Sabine.** Va, cesse de me craindre; on vient à ton secours.

## SCÈNE VII.

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

**Le v. Horace.** Qu'est-ce ci, mes enfants? écoutez-vous vos âmes<sup>2</sup>?  
 Et perdez-vous encor le temps avec des femmes<sup>3</sup>?  
 Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs?  
 Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs,  
 Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse;  
 Elles vous feraient part enfin de leur faiblesse,  
 Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

(1) Notre malheureuse rime arrache quelquefois de ces mauvais vers: ils passent à la faveur des bons; mais ils feraient tomber un ouvrage médiocre dans lequel ils seraient en grand nombre. (V.)

(2) *Qu'est-ce ci* ne se dit plus aujourd'hui que dans le discours familier. (V.)

(3) *Avec des femmes* serait comique en toute autre occasion; mais je ne sais si cette expression commune ne va pas ici jusqu'à la noblesse, tant elle peint bien le vieil Horace. (V.)

**Sabine.** N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous.  
 Malgré tous nos efforts vous en devez attendre  
 Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre ;  
 Et si notre faiblesse ébranlait leur honneur,  
 Nous vous laissons ici pour leur rendre du cœur.  
 Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes ;  
 Contre tant de vertus ce sont de faibles armes.  
 Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir.  
 Tigres, allez combattre, et nous, allons mourir.

## SCÈNE VIII.

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE.

**Horace.** Mon père, retenez des femmes qui s'emportent,  
 Et, de grâce, empêchez surtout qu'elles ne sortent.  
 Leur esprit inquiet viendrait avec éclat  
 Par des cris et des pleurs troubler notre combat ;  
 Et ce qu'elles nous font ferait qu'avec justice  
 On nous imputerait ce mauvais artifice ;  
 L'honneur d'un si beau choix serait trop acheté,  
 Si l'on nous soupçonnait de quelque lâcheté.

**Le vieil Horace.** J'en aurai soin. Allez, vos frères vous attendent ;  
 Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

**Curiace.** Quel adieu vous dirai-je ! et par quels compliments...

**Le vieil Horace.** Ah ! n'attendrissez point ici mes sentiments ;  
 Pour vous encourager ma voix manque de termes ;  
 Mon cœur ne forme point de pensées assez fermes ;  
 Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.  
 Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux <sup>1</sup>.

(1) J'ai cherché dans tous les anciens séance, et je ne l'ai point trouvé : je remarquerai surtout que chez les Grecs il n'y a rien dans ce goût. (V.)  
 et dans tous les théâtres étrangers une situation pareille, un pareil mélange de grandeur d'âme, de douleur, de bien-

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

SABINE.

Prenons parti, mon âme, en de telles disgrâces ;  
Soyons femme d'Horace, ou sœur des Curiaces ;  
Cessons de partager nos inutiles soins ;  
Souhaitons quelque chose et craignons un peu moins.  
Mais las ! quel parti prendre en un sort si contraire ?  
Quel ennemi choisir d'un époux ou d'un frère ?  
Ou le cœur ou le sang parle pour chacun d'eux,  
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.  
Sur leurs hauts sentiments réglons plutôt les nôtres ;  
Soyons femme de l'un ensemble et sœur des autres ;  
Regardons leur honneur comme un souverain bien ;  
Imitons leur constance, et ne craignons plus rien.  
La mort qui les menace est une mort si belle,  
Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.  
N'appelons point alors les destins inhumains ;  
Songeons pour quelle cause, et non par quelles mains ;  
Revoyons les vainqueurs, sans penser qu'à la gloire  
Que toute leur maison reçoit de leur victoire ;  
Et sans considérer aux dépens de quel sang  
Leur vertu les élève en cet illustre rang,  
Faisons nos intérêts de ceux de leur famille :  
En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille,  
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,  
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.  
Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,

(1) Ce monologue de Sabine est absolument inutile, et fait languir la pièce. Les comédiens voulaient alors des monologues. La déclamation approchait du chant, surtout celle des femmes ; les auteurs avaient cette complaisance pour elles. Sabine s'adresse à sa pensée, la retourne, répète ce qu'elle a dit, oppose parole à parole. (V.)

J'ai tiré le moyen d'en avoir de la joie,  
 Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur,  
 Les morts sans désespoir, les vainqueurs sans horreur.  
 Flatteuse illusion, erreur douce et grossière,  
 Vain effort de mon âme, impuissante lumière,  
 De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir  
 Que tu sais peu durer, et tôt t'évanouir !  
 Pareille à ces éclairs qui, dans le fort des ombres,  
 Poussent un jour qui fuit, et rend les nuits plus sombres,  
 Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté  
 Que pour les abîmer dans plus d'obscurité.  
 Tu charmais trop ma peine, et le ciel qui s'en fâche,  
 Me vend déjà bien cher ce moment de relâche.  
 Je sens mon triste cœur percé de tous les coups  
 Qui m'ôtent maintenant un frère ou mon époux.  
 Quand je songe à leur mort, quoi que je me propose,  
 Je songe par quels bras, et non par quelle cause,  
 Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang  
 Que pour considérer aux dépens de quel sang.  
 La maison des vaincus touche seule mon âme ;  
 En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme,  
 Et tiens à toutes deux par de si forts liens,  
 Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.  
 C'est donc là cette paix que j'ai tant souhaitée !  
 Trop favorables dieux, vous m'avez écoutée !  
 Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,  
 Si même vos faveurs ont tant de cruautés ?  
 Et de quelle façon punissez-vous l'offense,  
 Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence !

## SCÈNE II.

SABINE, JULIE.

**Sabine.** En est-ce fait, Julie ? et que m'apportez-vous ?  
 Est-ce la mort d'un frère, ou celle d'un époux ?  
 Le funeste succès de leurs armes impies

(1) Ces quatre derniers vers semblent ne sembler qu'une amplification. (V.)  
 dignes de la tragédie ; mais ce monologue



De tous les combattants a-t-il fait des hosties ?  
Et, m'enviant l'horreur que j'aurais des vainqueurs,  
Pour tous tant qu'ils étaient demande-t-il des pleurs ?

**Julie.** Quoi ! ce qui s'est passé vous l'ignorez encore ?

**Sabine.** Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore ?

Et ne savez-vous point que de cette maison  
Pour Camille et pour moi l'on fait une prison.  
Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes ;  
Sans cela nous serions au milieu de leurs armes,  
Et par les désespoirs d'une chaste amitié,  
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

**Julie.** Il n'était pas besoin d'un si tendre spectacle ;  
Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle.

Sitôt qu'ils ont paru prêts à se mesurer,  
On a dans les deux camps entendu murmurer :  
A voir de tels amis, des personnes si proches,  
Venir pour leur patrie aux mortelles approches,  
L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur,  
L'autre d'un si grand zèle admire la fureur :  
Tel porte jusqu'aux cieux leur vertu sans égale,  
Et tel l'ose nommer sacrilège et brutale.  
Ces divers sentiments n'ont pourtant qu'une voix ;  
Tous accusent leurs chefs, tous détestent leur choix ;  
Et, ne pouvant souffrir un combat si barbare,  
On s'écrie, on s'avance, enfin on les sépare.

**Sabine.** Que je vous dois d'encens, grands dieux qui m'exaucez !

**Julie.** Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous pensez :  
Vous pouvez espérer, vous avez moins à craindre ;  
Mais il vous reste encore assez de quoi vous plaindre.  
En vain d'un sort si triste on les veut garantir ;  
Ces cruels généreux n'y peuvent consentir :  
La gloire de ce choix leur est si précieuse,  
Et charme tellement leur âme ambitieuse,  
Qu'alors qu'on les déplore ils s'estiment heureux,  
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.  
Le trouble des deux camps souille leur renommée ;  
Ils combattront plutôt et l'une et l'autre armée,  
Et mourront par les mains qui leur font d'autres lois,  
Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

**Sabine.** Quoi ! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent !

**Julie.** Oui, mais d'un autre côté les deux camps se mutinent.

Et leurs cris des deux parts poussés en même temps

Demandent la bataille ou d'autres combattants.

La présence des chefs à peine est respectée,

Leur pouvoir est douteux, leur voix mal écoutée,

Le roi même s'étonne, et, pour dernier effort,

« Puisque chacun, dit-il, s'échauffe en ce discord,

« Consultons des grands dieux la majesté sacrée,

« Et voyons si ce change à leurs bontés agréée.

« Quel impie osera se plaindre à leur vouloir,

« Lorsqu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir ? »

Il se tait, et ces mots semblent être des charmes ;

Même aux six combattants ils arrachent les armes ;

Et ce désir d'honneur qui leur ferme les yeux,

Tout aveugle qu'il est, respecte encor les dieux.

Leur plus bouillante ardeur cède à l'avis de Tulle ;

Et soit par déférence, ou par un prompt scrupule,

Dans l'une et l'autre armée on s'en fait une loi,

Comme si toutes deux la connaissaient pour roi.

Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

**Sabine.** Les dieux n'avoueront point un combat plein de crimes ;

J'en espère beaucoup puisqu'il est différé,

Et je commence à voir ce que j'ai désiré.

### SCÈNE III.

CAMILLE, SABINE, JULIE.

**Sabine.** Ma sœur, que je vous die une bonne nouvelle <sup>1</sup>.

**Camille.** Je pense la savoir, s'il faut la nommer telle ;

On l'a dite à mon père, et j'étais avec lui :

Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui :

(1) Au lieu de *die*, on a imprimé *dise* dans les éditions suivantes. *Die* n'est plus qu'une licence ; on ne l'emploie que pour la rime. *Une bonne nouvelle* est du style de la comédie : ce n'est là qu'une très légère inattention. Il était très aisé à Corneille de mettre : *Ah ! ma sœur, apprenez une heureuse nouvelle*, et d'expri-

mer ce petit détail autrement ; mais alors ces expressions familières étaient tolérées ; elles ne sont devenues des fautes que quand la langue s'est perfectionnée ; et c'est à Corneille même qu'elle doit en partie cette perfection. On fit bientôt une étude sérieuse d'une langue dans laquelle il avait écrit de si belles choses. (V.)

Ce délai de nos maux rendra les coups plus rudes ;  
 Ce n'est plus qu'un long terme à nos inquiétudes ;  
 Et tout l'allègement qu'il en faut espérer,  
 C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

**Sabine.** Les dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte.

**Camille.** Disons plutôt, ma sœur, qu'en vain on les consulte.  
 Ces mêmes dieux à Tulle ont inspiré ce choix ;  
 Et la voix du public n'est pas toujours leur voix ;  
 Ils descendent bien moins dans de si bas étages,  
 Que dans l'âme des rois, leurs vivantes images,  
 De qui l'indépendante et sainte autorité  
 Est un rayon secret de leur divinité.

**Julie.** C'est vouloir sans raison vous former des obstacles  
 Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles.

**Sabine.** Quand la faveur du ciel ouvre à demi ses bras,  
 Qui ne s'en promet rien ne la mérite pas ;  
 Il empêche souvent qu'elle ne se déploie ;  
 Et lorsqu'elle descend, son refus la renvoie.

**Camille.** Le ciel agit sans nous en ces événements,  
 Et ne se règle point dessus nos sentiments.

**Julie.** Il ne vous a fait peur que pour vous faire grâce.  
 Adieu : je vais savoir comme enfin tout se passe.

## SCÈNE IV.

SABINE, CAMILLE.

**Sabine.** Que feriez-vous, ma sœur, au point où je me vois,  
 Si vous aviez à craindre autant que je le dois,  
 Et si vous attendiez de leurs armes fatales  
 Des maux pareils aux miens, et des pertes égales ?

**Camille.** Parlez plus sainement de vos maux et des miens :  
 Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les siens ;  
 Mais, à bien regarder ceux où le ciel me plonge,  
 Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.  
 La seule mort d'Horace est à craindre pour vous.  
 Des frères ne sont rien à l'égal d'un époux ;  
 L'hymen qui nous attache en une autre famille  
 Nous détache de celle où l'on a vécu fille ;

On voit d'un oeil divers des nœuds si différents,  
 Et pour suivre un mari l'on quitte ses parents,  
 Mais, si près d'un hymen, celui que donne un père  
 Nous est moins qu'un époux, et non pas moins qu'un frère;  
 Nos sentiments entre eux demeurent suspendus,  
 Notre choix impossible, et nos vœux confondus.  
 Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes  
 Où porter vos souhaits et terminer vos craintes;  
 Mais, si le ciel s'obstine à nous persécuter,  
 Pour moi, j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter.

**Sabine.** Quand il faut que l'un meure et par les mains de l'autre,  
 C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre <sup>1</sup>.  
 Quoique ce soient, ma sœur, des nœuds bien différents,  
 C'est sans les oublier qu'on quitte ses parents :  
 L'hymen n'efface point ces profonds caractères ;  
 Pour aimer un mari, l'on ne hait pas ses frères.

## SCÈNE V.

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE.

**Le vieil Horace.** Mes filles, vainement je voudrais vous céler  
 Ce qu'on ne vous saurait longtemps dissimuler :  
 Vos frères sont aux mains, les dieux ainsi l'ordonnent.

**Sabine.** Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent ;  
 Et je m'imaginai dans la divinité  
 Beaucoup moins d'injustice et bien plus de bonté.  
 Ne vous consolez point : contre tant d'infortune  
 La pitié parle en vain, la raison importune.  
 Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs,  
 Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs.  
 Nous pourrions aisément faire en votre présence  
 De notre désespoir une fausse constance ;  
 Mais quand on peut sans honte être sans fermeté,

(1) Ce mot seul de *raisonnement* est la condamnation de cette scène et de toutes celles qui lui ressemblent. Tout doit être action dans une tragédie ; non que chaque scène doive être un événement, mais chaque scène doit servir à nouer ou à dénouer l'intrigue ; chaque discours doit être préparation ou obstacle. C'est en vain qu'on cherche à mettre des contrastes entre les caractères dans ces scènes inutiles, si ces contrastes ne produisent rien (V.)

L'affecter au dehors, c'est une lâcheté ;  
 L'usage d'un tel art, nous le laissons aux hommes,  
 Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes.  
 Nous ne demandons point qu'un courage si fort  
 S'abaisse à notre exemple à se plaindre du sort.  
 Recevez sans frémir ces mortelles alarmes ;  
 Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes ;  
 Enfin, pour toute grâce, en de tels déplaisirs,  
 Gardez votre constance, et souffrez nos soupirs.

**Le vieil Horace.** Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,  
 Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir dé fendre,  
 Et céderais peut-être à de si rudes coups,  
 Si je prenais ici même intérêt que vous :  
 Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos frères,  
 Tous trois me sont encor des personnes bien chères ;  
 Mais enfin je les vois comme nos ennemis,  
 Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.  
 Ils sont, grâces aux dieux, dignes de leur patrie ;  
 Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie ;  
 Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié,  
 Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.  
 Si par quelque faiblesse ils l'avaient mendrée,  
 Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,  
 Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement  
 De l'affront que m'eût fait ce mol consentement.  
 Mais lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,  
 Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.  
 Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,  
 Albe serait réduite à faire un autre choix ;  
 Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces  
 Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces,  
 Et de l'événement d'un combat plus humain  
 Dépendrait maintenant l'honneur du nom romain.  
 La prudence des dieux autrement en dispose ;  
 Sur leur ordre éternel mon esprit se repose :  
 Il s'arme en ce besoin de générosité,  
 Et du bonheur public fait sa félicité.  
 Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines,  
 Et songez toutes deux que vous êtes Romaines :

Vous, l'êtes devenue, et vous, l'êtes encor ;  
 Un si glorieux titre est un digne trésor.  
 Un jour, un jour viendra que par toute la terre  
 Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre,  
 Et que, tout l'univers tremblant dessous ses lois,  
 Ce grand nom deviendra l'ambition des rois :  
 Les dieux à notre Ænée ont promis cette gloire.

## SCÈNE VI.

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE.

**Le vieil Horace.** Nous venez-vous Julie, apprendre la victoire ?

**Julie.** Mais plutôt du combat les funestes effets.

Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits ;  
 Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.

**Le vieil Horace.** O d'un triste combat effet vraiment funeste !

Rome est sujette d'Albe, et pour l'en garantir  
 Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !  
 Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie ;  
 Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie :  
 Je connais mieux mon sang, il sait mieux son devoir.

**Julie.** Mille, de nos remparts, comme moi l'ont pu voir.

Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères ;  
 Mais, comme il s'est vu seul contre trois adversaires,  
 Près d'être enfermé d'eux sa fuite l'a sauvé.

**Le vieil Horace.** Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé !

Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite !

**Julie.** Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

**Camille.** O mes frères !

**Le vieil Horace.** Tout beau, ne les pleurez pas tous ;  
 Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.  
 Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte ;  
 La gloire de leur mort m'a payé de leur perte.  
 Ce bonheur a suivi leur courage invaincu,  
 Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,  
 Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince,  
 Ni d'un État voisin devenir la province.  
 Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront

Que sa fuite honteuse imprime à notre front ;  
Pleurez le déshonneur de toute notre race,  
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

**Julie.** Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

**Le vieil Horace.** Qu'il mourût <sup>1</sup>,  
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.  
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,  
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette ;  
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,  
Et c'était de sa vie un assez digne prix.  
Il est de tout son sang comptable à sa patrie ;  
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie ;  
Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,  
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.  
J'en romprai bien le cours, et ma juste colère,  
Contre un indigne fils usant des droits d'un père,  
Saura bien faire voir, dans sa punition,  
L'éclatant désaveu d'une telle action.

**Sabine.** Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses.  
Et ne nous rendez point tout à fait malheureuses.

**Le vieil Horace.** Sabine, votre cœur se console aisément ;  
Nos malheurs jusqu'ici vous touchent faiblement.  
Vous n'avez point encor de part à nos misères ;  
Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères :  
Si nous sommes sujets, c'est de votre pays :  
Vos frères sont vainqueurs quand nous sommes trahis ;  
Et, voyant le haut point où leur gloire se monte,  
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.  
Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux  
Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous ;  
Vos pleurs en sa faveur sont de faibles défenses ;  
J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances,  
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains

(1) Voilà ce fameux *qu'il mourût*, ce trait du plus grand sublime, ce mot auquel il n'en est aucun de comparable dans toute l'antiquité. Tout l'auditoire fut si transporté, qu'on n'entendit jamais le vers faible qui suit ; et le morceau, *n'eût-il que d'un moment retardé sa défaite*, étant plein de chaleur, augmente encore

la force du *qu'il mourût*. Que de beautés ! et d'où naissent-elles ? d'une simple méprise très naturelle, sans complication d'événements, sans aucune intrigue recherchée, sans aucun effort. Il y a d'autres beautés tragiques ; mais celle-ci est au premier rang. (V.)

Laveront dans son sang la honte des Romains.

**Sabine.** Suivons-lé promptement, la colère l'emporte.

Dieux ! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte ?

Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,

Et toujours redouter la main de nos parents ?

---

## ACTE QUATRIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

**Le vieil Horace.** Ne me parlez jamais en faveur d'un infâme ;

Qu'il me fuie à l'égal des frères de sa femme :

Pour conserver un sang qu'il tient si précieux,

Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.

Sabine y peut mettre ordre, ou de rechef j'atteste

Le souverain pouvoir de la troupe céleste...

**Camille.** Ah ! mon père ! prenez un plus doux sentiment ;

Vous verrez Rome même en user autrement ;

Et, de quelque malheur que le ciel l'ait comblée,

Excuser la vertu sous le nombre accablée.

**Le vieil Horace.** Le jugement de Rome est peu pour mon regard,

Camille ; je suis père, et j'ai mes droits à part.

Je sais trop comme agit la vertu véritable :

C'est sans en triompher que le nombre l'accable ;

Et sa mâle vigueur, toujours en même point,

Succombe sous la force, et ne lui cède point.

Taisez-vous, et sachons ce que nous veut Valère.

### SCÈNE II.

LE VIEIL HORACE, VALÈRE, CAMILLE.

**Valère.** Envoyé par le roi pour consoler un père,

Et pour lui témoigner...



**Le vieil Horace.** N'en prenez aucun soin :  
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin ;  
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie  
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.  
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur ;  
Il me suffit.

**Valère.** Mais l'autre est un rare bonheur ;  
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

**Le vieil Horace.** Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace !

**Valère.** Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

**Le vieil Horace.** C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

**Valère.** Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite ?

**Le vieil Horace.** Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite ?

**Valère.** La fuite est glorieuse en cette occasion.

**Le vieil Horace.** Vous redoublez ma honte et ma confusion.

Certes, l'exemple est rare et digne de mémoire  
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

**Valère.** Quelle confusion, et quelle honte à vous  
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,  
Qui fait triompher Rome, et lui gagne un empire ?  
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire ?

**Le vieil Horace.** Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin,  
Lorsqu'Albe sous ses lois range notre destin ?

**Valère.** Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire ?  
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire ?

**Le vieil Horace.** Je sais que par sa fuite il a trahi l'État.

**Valère.** Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat ;  
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyait qu'en homme  
Qui savait ménager l'avantage de Rome.

**Le vieil Horace.** Quoi ! Rome donc triomphe ?

**Valère.** Apprenez, apprenez  
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.  
Resté seul contre trois, mais en cette aventure  
Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,  
Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,  
Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux.  
Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse  
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.

(1) Que ce mot est pathétique ! comme il sort des entrailles d'un vieux Romain ! (V.)

Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,  
 Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé.  
 Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite;  
 Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.  
 Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,  
 Se retourne, et déjà les croit demi-domptés :  
 Il attend le premier, et c'était votre gendre.  
 L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,  
 En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur :  
 Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.  
 Albe à son tour commence à craindre un sort contraire;  
 Elle crie au second qu'il secoure son frère :  
 Il se hâte et s'épuise en efforts superflus;  
 Il trouve en les joignant que son frère n'est plus.

**Camille.** Hélas!

**Valère.** Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place,  
 Et redouble bientôt la victoire d'Horace :  
 Son courage sans force est un débile appui ;  
 Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.  
 L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie :  
 Albe en jette d'angoisse et les Romains de joie.  
 Comme notre héros se voit près d'achever,  
 C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver :  
 « J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères,  
 « Rome aura le dernier de mes trois adversaires,  
 « C'est à ses intérêts que je vais l'immoler, »  
 Dit-il ; et tout d'un temps on le voit y voler.  
 La victoire entre deux n'était pas incertaine ;  
 L'Albain percé de coups ne se traînait qu'à peine,  
 Et, comme une victime aux marches de l'autel,  
 Il semblait présenter sa gorge au coup mortel :  
 Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense,  
 Et son trépas de Rome établit la puissance.

**Le vieil Horace.** O mon fils ! ô ma joie ! ô l'honneur de nos jours !  
 O d'un État penchant l'inespéré secours !  
 Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace !  
 Appui de ton pays, et gloire de ta race !  
 Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements  
 L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments ?

Quand pourra mon amour baigner avec tendresse  
Ton front victorieux de larmes d'allégresse ?

**Valère.** Vos caresses bientôt pourront se déployer ;  
Le roi dans un moment vous le va renvoyer ;  
Et remet à demain la pompe qu'il prépare  
D'un sacrifice aux dieux pour un bonheur si rare.  
Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux  
Par des chants de victoire et par de simples vœux.  
C'est où le roi le mène, et tandis il m'envoie  
Faire office vers vous de douleur et de joie ;  
Mais cet office encor n'est pas assez pour lui ;  
Il y viendra lui-même, et peut-être aujourd'hui :  
Il croit mal reconnaître une vertu si pure,  
Si de sa propre bouche il ne vous en assure,  
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'État.

**Le vieil Horace.** De tels remerciements ont pour moi trop d'éclat,  
Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres  
Du service d'un fils, et du sang des deux autres.

**Valère.** Il ne sait ce que c'est d'honorer à demi ;  
Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi  
Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire  
Au-dessous du mérite et du fils et du père.  
Je vais lui témoigner quels nobles sentiments  
La vertu vous inspire en tous vos mouvements,  
Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

**Le vieil Horace.** Je vous devrai beaucoup pour un si bon office<sup>1</sup>.

### SCÈNE III.

LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

**Le vieil Horace.** Ma fille, il n'est plus temps de répandre des pleurs<sup>2</sup>,  
Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs ;

(1) Ici la pièce est finie, l'action est complètement terminée. Il s'agissait de la victoire, et elle est remportée ; du destin de Rome, et il est décidé. (V.)

(2) Voici donc une autre pièce qui commence ; le sujet en est bien moins grand, moins intéressant, moins théâtral que celui de la première. Ces deux actions

différentes ont nui au succès complet des *Horaces*. Il est vrai qu'en Espagne, en Angleterre, on joint quelquefois plusieurs actions sur le théâtre : on représente dans la même pièce la mort de César et la bataille de Philippes. *Nos musas colimus severiores.*

Remarquez que Camille a été si inutile

On pleure injustement des pertes domestiques,  
 Quand on en voit sortir des victoires publiques.  
 Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous ;  
 Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.  
 Il me faut à Sabine en porter la nouvelle ;  
 Ce coup sera sans doute assez rude pour elle,  
 Et ses trois frères morts par la main d'un époux  
 Lui donneront des pleurs bien plus justes qu'à vous ;  
 Mais j'espère aisément en dissiper l'orage,  
 Et qu'un peu de prudence, aidant son grand courage,  
 Fera bientôt régner sur un si noble cœur  
 Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.  
 Cependant étouffez cette lâche tristesse ;  
 Recevez-le, s'il vient, avec moins de faiblesse ;  
 Faites-vous voir sa sœur, et qu'en un même flanc  
 Le ciel vous a tous deux formés d'un même sang.

## SCÈNE IV.

CAMILLE.

Oui, je lui ferai voir, par d'infailibles marques,  
 Qu'un véritable amour brave la main des Parques,  
 Et ne prend point de lois de ces cruels tyrans  
 Qu'un astre injurieux nous donne pour parents.  
 Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche ;  
 Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,  
 Impitoyable père, et par un juste effort  
 Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.  
 En vit-on jamais un dont les rudes traverses  
 Prissent en moins de rien tant de faces diverses ?  
 Qui fût doux tant de fois, et tant de fois cruel,  
 Et portât tant de coups avant le coup mortel ?  
 Vit-on jamais une âme en un jour plus atteinte  
 De joie et de douleur, d'espérance et de crainte ?  
 Asservie en esclave à plus d'événements,

sur la fin de la première pièce, qu'elle n'a  
 proféré qu'un *hélas* pendant le récit de  
 la mort de Curiaçe.

Remarquez encore que le vieil Horace

n'a plus rien à dire, et qu'il perd le temps  
 à répéter à Camille qu'il va consoler Sa-  
 bine. (V.)



Va dedans les enfers plaindre ton Curiace!

HORACE.

Acte IV. Scène V.

Et le piteux jouet de plus de changements ?  
 Mais ce n'est rien encore au prix de ce qui reste :  
 On demande ma joie en un jour si funeste ;  
 Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,  
 Et baiser une main qui me perce le cœur.  
 En un sujet de pleurs si grand, si légitime,  
 Se plaindre est une honte, et soupirer un crime ;  
 Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux,  
 Et si l'on n'est barbare on n'est point généreux.  
 Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux père <sup>1</sup> ;  
 Soyons indigne sœur d'un si généreux frère.  
 C'est gloire de passer pour un cœur abattu,  
 Quand la brutalité fait la haute vertu.  
 Éclatez, mes douleurs ; à quoi bon vous contraindre ?  
 Quand on a tout perdu, que saurait-on plus craindre ?  
 Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect ;  
 Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect.

## SCÈNE V.

HORACE, CAMILLE, PROCULE.

*(Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.)*

**Horace.** Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères,  
 Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,  
 Qui nous rend mattres d'Albe ; enfin voici le bras  
 Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux États ;  
 Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,  
 Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

**Camille.** Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

**Horace.** Rome n'en veut point voir après de tels exploits,  
 Et nos deux frères morts dans le malheur des armes  
 Sont trop payés de sang pour exiger des larmes :  
 Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

**Camille.** Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu,  
 J'oublierai donc leur mort... O mon cher Curiace !

(1) Ce *dégénérons*, *mon cœur*, cette résolution de se mettre en colère, ce long discours, cette nouvelle sentence mal exprimée, que *c'est gloire de passer pour un cœur abattu*, enfin tout refroidit, tout glace le lecteur, qui ne souhaite plus rien. C'est, encore une fois, la faute du sujet.

L'aventure des Horaces, des Curiaces, et de Camille, est plus propre en effet pour l'histoire que pour le théâtre. On ne peut trop honorer Corneille, qui a senti ce défaut, et qui en parle dans son Examen avec la candeur d'un grand homme. (V.)

- Horace.** O d'une indigne sœur insupportable audace !  
 D'un ennemi public dont je reviens vainqueur  
 Le nom est dans ta bouche et l'amour dans ton cœur !  
 Tes plaintes désormais doivent être étouffées ;  
 Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées ;  
 Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.
- Camille.** Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien.  
 Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,  
 Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes,  
 Et que jusques au ciel élevant tes exploits,  
 Moi-même je le tue une seconde fois !  
 Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,  
 Que tu tombes au point de me porter envie !  
 Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté  
 Cette gloire si chère à ta brutalité !
- Horace.** O ciel ! qui vit jamais une pareille rage !  
 Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,  
 Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ?  
 Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,  
 Et préfère du moins au souvenir d'un homme  
 Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.
- Camille.** Rome, l'unique objet de mon juste courroux !

(1) Observez que la colère du vieil Horace contre son fils était très intéressante, et que celle de son fils contre sa sœur est révoltante et sans aucun intérêt. C'est que la colère du vieil Horace supposait le malheur de Rome ; au lieu que le jeune Horace ne se met en colère que contre une femme qui pleure et qui crie, et qu'il faut laisser crier et pleurer. Cela est historique, oui ; mais cela n'est nullement tragique, nullement théâtral. (V.)

(2) Le reproche est évidemment injuste. Horace lui-même devait plaindre Curiace ; c'est son beau-frère ; il n'y a plus d'ennemis, les deux peuples n'en font plus qu'un. Il a dit lui-même, au second acte, qu'il aurait voulu racheter de sa vie le sang de Curiace. (V.)

(3) L'imprécation de Camille a toujours passé pour la plus belle qu'il y ait au théâtre, et le génie de Corneille se fait sentir dans toute sa vigueur. Camille doit s'emporter contre Rome, parce que son

frère n'oppose à ses douleurs que l'intérêt de Rome, et que c'est à ce grand intérêt qu'il se vante d'immoler Curiace : l'excès de la passion, d'ailleurs, ne raisonne pas ; et, si l'emportement de Camille avait moins de violence, la férocité d'Horace serait révoltante. Il fallait amener ce trait de barbarie consacré par l'histoire, et Corneille n'avait que ce moyen de le rendre supportable. *Mourir de plaisir* n'est point une hyperbole qui aille jusqu'à la plaisanterie ; c'est un dernier coup de pinceau plein de vigueur, et qui n'a pu faire naître d'idée plaisante que dans la tête de quelques-uns de ces bouffons de société qui se plaisent, dit Gresset,

. . . . . A semer l'ignoble parodie  
 Sur les fruits des talents et les dons du génie.

Que veut dire là *mourir de plaisir*, sinon mourir de l'excès de ravissement qu'une vengeance satisfaite peut faire éprouver ? (P.)

Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon époux !  
 Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !  
 Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !  
 Puissent tous ses voisins ensemble conjurés  
 Saper ses fondements encor mal assurés !  
 Et, si ce n'est assez de toute l'Italie ,  
 Que l'orient contre elle à l'occident s'allie ;  
 Que cent peuples unis des bouts de l'univers  
 Passent pour la détruire et les monts et les mers !  
 Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,  
 Et de ses propres mains déchire ses entrailles !  
 Que le courroux du ciel allumé par mes vœux  
 Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !  
 Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,  
 Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre ;  
 Voir le dernier Romain à son dernier soupir ;  
 Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

**Horace**, *mettant l'épée à la main, et poursuivant sa sœur qui s'enfuit.*

C'est trop, ma patience à la raison fait place ;  
 Va dedans les enfers plaindre ton Curiace !

**Camille**, *blessée derrière le théâtre.*

Ah ! traître !

**Horace**, *revenant sur le théâtre.* Ainsi reçoive un châtiment soudain  
 Quiconque ose pleurer un ennemi romain !

## SCÈNE VI.

HORACE, PROCULE.

**Procule.** Que venez-vous de faire<sup>1</sup> ?

**Horace.** Un acte de justice ;  
 Un semblable forfait veut un pareil supplice.

**Procule.** Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

**Horace.** Ne me dis point qu'elle est et mon sang et ma sœur.  
 Mon père ne peut plus l'avouer pour sa fille :

(1) D'où vient ce Procule ? à quoi sert ce Procule, ce personnage subalterne qui n'a pas dit un mot jusqu'ici ? C'est encore un très grand défaut ; non pas de ces défauts de convenance, de ces fautes qui amènent des beautés, mais de celles qui amènent de nouveaux défauts.

Cette scène a toujours paru dure et révoltante. Aristote remarque que la plus froide des catastrophes est celle dans laquelle on commet de sang-froid une action atroce qu'on a voulu commettre.



Qui maudit son pays renonce à sa famille ;  
 Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis ;  
 De ses plus chers parents il fait ses ennemis ;  
 Le sang même les arme en haine de son crime.  
 La plus prompte vengeance on est plus légitime ;  
 Et ce souhait impie, encore qu'impuissant,  
 Est un monstro qu'il faut étouffer en naissant.

## SCÈNE VII.

SABINE, HORACE, PROCULE.

**Sabine.** A quoi s'arrête ici ton illustre colère <sup>1</sup> ?  
 Viens voir mourir ta sœur dans les bras de ton père ;  
 Viens repaître tes yeux d'un spectacle si doux ;  
 Ou, si tu n'es point las de ces généreux coups,  
 Immole au cher pays des vertueux Horaces  
 Ce reste malheureux du sang des Curiaces ;  
 Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur ;  
 Joins Sabine à Camille, et ta femme à ta sœur.  
 Nos crimes sont pareils, ainsi que nos misères ;  
 Je soupire comme elle et déplore mes frères :  
 Plus coupable en ce point contre tes dures lois,  
 Qu'elle n'en pleurait qu'un et que j'en pleure trois ,  
 Qu'après son châtement ma faute continue.

**Horace.** Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue.  
 Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié,  
 Et ne m'accable point d'une indigne pitié.  
 Je t'aime, et je connais la douleur qui te presse ;  
 Embrasse ma vertu pour vaincre ta faiblesse,  
 Participe à ma gloire au lieu de la souiller ;  
 Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.  
 Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie,  
 Que je te plaise mieux couvert d'une infamie ?  
 Sois plus femme que sœur, et, te réglant sur moi,

(1) Sabine, arrivant après le meurtre de Camille, seulement pour reprocher cette mort à son mari, achève de jeter de la froideur sur un événement qui, autrement préparé, devait être terrible.

*L'illustre colère et les généreux coups* sont une déclamation ironique.

Cette conversation de Sabine et d'Horace, après le meurtre de Camille, est aussi inutile que la scène de Procule ; elle ne produit aucun changement. (V.)

Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

**Sabine.** Cherche pour t'imiter des âmes plus parfaites.  
 Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites,  
 J'en ai les sentiments que je dois en avoir,  
 Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir ;  
 Mais enfin je renonce à la vertu romaine  
 Si pour la posséder je dois être inhumaine,  
 Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur  
 Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.  
 Prenons part en public aux victoires publiques,  
 Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques,  
 Et ne regardons point des biens communs à tous,  
 Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous.  
 Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte ?  
 Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte ,  
 Mêle tes pleurs aux miens. Quoi ! ces lâches discours  
 N'arment point ta vertu contre mes tristes jours ?  
 Mon crime redoublé n'émeut point ta colère ?  
 Que Camille est heureuse ! elle a pu te déplaire ;  
 Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu,  
 Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.  
 Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse,  
 Écoute la pitié, si ta colère cesse ;  
 Exerce l'une ou l'autre, après de tels malheurs,  
 A punir ma faiblesse, ou finir mes douleurs.  
 Je demande la mort pour grâce, ou pour supplice ;  
 Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice,  
 N'importe ; tous ses traits n'auront rien que de doux,  
 Si je les vois partir de la main d'un époux.

**Horace.** A quel point ma vertu devient-elle réduite !  
 Rien ne la saurait plus garantir que la fuite.  
 Adieu. Ne me suis point, ou retiens tes soupirs.

**Sabine, seule.** O colère, ô pitié, sourdes à mes désirs,  
 Vous négligez mon crime, et ma douleur vous lasse,  
 Et je n'obtiens de vous ni supplice, ni grâce !  
 Allons-y par nos pleurs faire encore un effort,  
 Et n'employons après que nous à notre mort<sup>1</sup>.

(2) Sabine parle toujours de mourir : il n'en faut pas tant parler quand on ne meurt point. (V.)

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE VIEIL HORACE, HORACE.

**Le vieil Horace.** Retirons nos regards de cet objet funeste,  
Pour admirer ici le jugement céleste :  
Quand la gloire nous enfle, il sait bien comme il faut  
Confondre notre orgueil qui s'élève trop haut :  
Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse ;  
Il mêle à nos vertus des marques de faiblesse,  
Et rarement accorde à notre ambition  
L'entier et pur honneur d'une bonne action.  
Je ne plains point Camille ; elle était criminelle ;  
Je me tiens plus à plaindre, et je te plains plus qu'elle :  
Moi d'avoir mis au jour un cœur si peu romain ;  
Toi, d'avoir par sa mort déshonoré ta main.  
Je ne la trouve point injuste ni trop prompte ;  
Mais tu pouvais, mon fils, t'en épargner la honte ;  
Son crime, quoique énorme et digne du trépas,  
Était mieux impuni que puni par ton bras.

**Horace.** Disposez de mon sang, les lois vous en font maître ;  
J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître.  
Si dans vos sentiments mon zèle est criminel,

(1) Corneille, dans son jugement sur *Horace*, s'exprime ainsi : « Tout ce cinquième acte est encore une des causes du peu de satisfaction que laisse cette tragédie ; il est tout en plaidoyers, etc. » Après un si noble aveu, il ne faut parler de la pièce que pour rendre hommage au génie d'un homme assez grand pour se condamner lui-même. Si j'ose ajouter quelque chose, c'est qu'on trouvera de beaux détails dans ces plaidoyers. Il est vrai que cette pièce n'est pas régulière, qu'il y a en effet trois tragédies absolu-

ment distinctes : la victoire d'Horace, la mort de Camille, et le procès d'Horace. C'est imiter, en quelque façon, le défaut qu'on reproche à la scène anglaise et à l'espagnole ; mais les scènes d'Horace, de Curiace, et du vieil Horace, sont d'une si grande beauté, qu'on reverra toujours ce poème avec plaisir quand il se trouvera des acteurs qui auront assez de talent pour faire sentir ce qu'il y a d'excellent, et faire pardonner ce qu'il y a de défectueux. (V.)

S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,  
 Si ma main en devient honteuse et profanée,  
 Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée.  
 Reprenez tout ce sang de qui ma lâcheté  
 A si brutalement souillé la pureté.  
 Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race;  
 Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace.  
 C'est en ces actions dont l'honneur est blessé  
 Qu'un père tel que vous se montre intéressé :  
 Son amour doit se taire où toute excuse est nulle ;  
 Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule ;  
 Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas  
 Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

**Le vieil Horace.** Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême ;  
 Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même ;  
 Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir,  
 Et ne les punit point de peur de se punir.  
 Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes ;  
 Je sais... Mais le roi vient, je vois entrer ses gardes.

## SCÈNE II.

TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE, HORACE, TROUPE DE GARDES.

**Le vieil Horace.** Ah ! sire, un tel honneur a trop d'excès pour moi ;  
 Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon roi :  
 Permettez qu'à genoux...

**Tulle.** Non, levez-vous, mon père.  
 Je fais ce qu'en ma place un bon prince doit faire.  
 Un si rare service et si fort important  
 Veut l'honneur le plus rare et le plus éclatant.

(montrant Valère.)

Vous en aviez déjà sa parole pour gage ;  
 Je ne l'ai pas voulu différer davantage.  
 J'ai su, par son rapport, et je n'en doutais pas,  
 Comme de vos deux fils vous portez le trépas,  
 Et que, déjà votre âme étant trop résolue,  
 Ma consolation vous serait superflue :  
 Mais je viens de savoir quel étrange malheur

D'un fils victorieux a suivi la valeur,  
 Et que son trop d'amour pour la cause publique,  
 Par ses mains à son père ôte une fille unique.  
 Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort ;  
 Et je doute comment vous portez cette mort.

**Le vieil Horace.** Sire, avec déplaisir, mais avec patience.

**Tulle.** C'est l'effet vertueux de votre expérience.

Beaucoup par un long âge ont appris comme vous  
 Que le malheur succède au bonheur le plus doux :  
 Peu savent comme vous s'appliquer ce remède,  
 Et dans leur intérêt toute leur vertu cède.  
 Si vous pouvez trouver dans ma compassion  
 Quelque soulagement pour votre affliction,  
 Ainsi que votre mal, sachez qu'elle est extrême,  
 Et que je vous en plains autant que je vous aime.

**Valère.** Sire, puisque le ciel entre les mains des rois  
 Dépose sa justice et la force des lois<sup>1</sup>,  
 Et que l'État demande aux princes légitimes  
 Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,  
 Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir  
 Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir.  
 Souffrez...

**Le vieil Horace.** Quoi ! qu'on envoie un vainqueur au supplice ?

**Tulle.** Permettez qu'il achève, et je ferai justice ;  
 J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu ;  
 C'est par elle qu'un roi se fait un demi-dieu ;  
 Et c'est dont je vous plains qu'après un tel service,  
 On puisse contre lui me demander justice<sup>2</sup>.

**Valère.** Souffrez donc, ô grand roi, le plus juste des rois,  
 Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix :  
 Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent ;  
 S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent ;

(1) Il faut avouer que ce *Valère* fait là un fort mauvais personnage : il n'a encore paru dans la pièce que pour faire un compliment ; on n'en a parlé que comme d'un homme sans conséquence. C'est un défaut capital que *Corneille* tâche en vain de pallier dans son *Examen*.

(2) C'est la loi de l'unité de lieu qui

force ici l'auteur à faire le procès d'*Horace* dans sa propre maison ; ce qui n'est ici ni convenable, ni vraisemblable. J'ajouterai ici une remarque purement historique, c'est que les chefs de Rome, appelés *rois*, ne rendaient point justice seuls ; il fallait le concours du sénat entier, ou des délégués. (V.)

Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer ;  
Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer.  
Mais, puisque d'un tel crime il s'est montré capable,  
Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable.  
Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,  
Si vous voulez régner, le reste des Romains ;  
Il y va de la perte ou du salut du reste.  
La guerre avait un cours si sanglant, si funeste,  
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins,  
Ont tant de fois uni des peuples si voisins,  
Qu'il est peu de Romains que le parti contraire  
N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-frère,  
Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs,  
Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs.  
Si c'est offenser Rome, et que l'heur de ses armes  
L'autorise à punir ce crime de nos larmes,  
Quel sang épargnera ce barbare vainqueur,  
Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur ?  
Faisant triompher Rome, il se l'est asservie ;  
Il a sur nous un droit et de mort et de vie ;  
Et nos jours criminels ne pourront plus durer  
Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.  
Je pourrais ajouter aux intérêts de Rome  
Combien un pareil coup est indigne d'un homme ;  
Je pourrais demander qu'on mit devant vos yeux  
Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux :  
Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage,  
D'un frère si cruel rejaillir au visage ;  
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir ;  
Son âge et sa beauté vous pourraient émouvoir ;  
Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.  
Vous avez à demain remis le sacrifice ;  
Pensez-vous que les dieux, vengeurs des innocents,  
D'une main parricide acceptent de l'encens ?  
Sur vous ce sacrilège attirerait sa peine ;  
Ne le considérez qu'en objet de leur haine :  
Et croyez avec nous qu'en tous ces trois combats  
Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,  
Puisque ces mêmes dieux, auteurs de sa victoire,

Ont permis qu'aussitôt il en souillât la gloire,  
 Et qu'un si grand courage, après ce noble effort,  
 Fût digne en même jour de triomphe et de mort.  
 Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide.  
 En ce lieu Rome a vu le premier parricide :  
 La suite en est à craindre, et la haine des cieus.  
 Sauvez-nous de sa main, et redoutez les dieux.

**Tulle.** Défendez-vous, Horace.

**Horace.** A quoi bon me défendre ?  
 Vous savez l'action, vous la venez d'entendre ;  
 Ce que vous en croyez me doit être une loi.  
 Sire, on se défend mal contre l'avis d'un roi ;  
 Et le plus innocent devient soudain coupable,  
 Quand aux yeux de son prince il paraît condamnable.  
 C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser :  
 Notre sang est son bien, il en peut disposer.  
 Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matière  
 A montrer d'un grand cœur la vertu tout entière ;  
 Suivant l'occasion elle agit plus ou moins,  
 Et paraît forte ou faible aux yeux de ses témoins.  
 Le peuple qui voit tout seulement par l'écorce,  
 S'attache à son effet pour juger de sa force ;  
 Il veut que ses dehors gardent un même cours,  
 Qu'ayant fait un miracle, elle en fasse toujours :  
 Après une action pleine, haute, éclatante,  
 Tout ce qui brille moins remplit mal son attente :  
 Il veut qu'on soit égal en tout temps, en tous lieux ;  
 Il n'examine point si lors on pouvait mieux,  
 Ni que, s'il ne voit pas sans cesse une merveille,  
 L'occasion est moindre, et la vertu pareille.  
 Son injustice accable et détruit les grands noms ;  
 L'honneur des premiers faits se perd par les seconds ;  
 Et quand la renommée a passé l'ordinaire,  
 Si l'on n'en veut déchoir, il ne faut plus rien faire.  
 Je ne vanterai point les exploits de mon bras ;  
 Votre majesté, sire, a vu mes trois combats :  
 Il est bien malaisé qu'un pareil les seconde,  
 Qu'une autre occasion à celle-ci réponde,  
 Et que tout mon courage, après de si grands coups,

Parviens à des succès qui n'aillent au-dessous ;  
 Si bien que, pour laisser une illustre mémoire,  
 La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire :  
 Encor la fallait-il sitôt que j'eus vaincu,  
 Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.  
 Un homme tel que moi voit sa gloire ternie,  
 Quand il tombe en péril de quelque ignominie ;  
 Et ma main aurait su déjà m'en garantir :  
 Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir ;  
 Comme il vous appartient, votre aveu doit se prendre ;  
 C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.  
 Rome ne manque point de généreux guerriers ;  
 Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers ;  
 Que votre majesté désormais m'en dispense <sup>1</sup> ;  
 Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense,  
 Permettez, ô grand roi, que de ce bras vainqueur  
 Je m'immole à ma gloire, et non pas à ma sœur.

## SCÈNE III.

TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE, HORACE, SABINE.

**Sabine.** Sire, écoutez Sabine, et voyez dans son âme  
 Les douleurs d'une sœur, et celles d'une femme,  
 Qui, toute désolée, à vos sacrés genoux,  
 Pleure pour sa famille, et craint pour son époux.  
 Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice  
 Dérober un coupable au bras de la justice ;  
 Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,  
 Et punissez en moi ce noble criminel ;  
 De mon sang malheureux expiez tout son crime :  
 Vous ne changerez point pour cela de victime ;  
 Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,  
 Mais en sacrifier la plus chère moitié.  
 Les nœuds de l'hyménée, et son amour extrême,  
 Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même ;  
 Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui,

(1) On ne connaissait point alors le titre de majesté ni de sire. (V.)



Il mourra plus en moi qu'il ne mourrait en lui ! ;  
 La mort que je demande, et qu'il faut que j'obtienne.  
 Augmentera sa peine, et finira la mienne.  
 Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,  
 Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.  
 Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée  
 De toute ma famille a la trame coupée !  
 Et quelle impiété de haïr un époux  
 Pour avoir bien servi les siens, l'État, et vous !  
 Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères !  
 N'aimer pas un mari qui finit nos misères !  
 Sire, délivrez-moi, par un heureux trépas,  
 Des crimes de l'aimer et de ne l'aimer pas ;  
 J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande.  
 Ma main peut me donner ce que je vous demande ;  
 Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux,  
 Si je puis de sa honte affranchir mon époux ;  
 Si je puis par mon sang apaiser la colère :  
 Des dieux qu'a pu fâcher sa vertu trop sévère,  
 Satisfaire, en mourant, aux mânes de sa sœur,  
 Et conserver à Rome un si bon défenseur.

**Le vieil Horace.** Sire, c'est donc à moi de répondre à Valère :

Mes enfants avec lui conspirent contre un père ;  
 Tous trois veulent me perdre, et s'arment sans raison  
 Contre si peu de sang qui reste en ma maison.

**A Sabine.** Toi qui, par des douleurs à ton devoir contraires,  
 Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères,  
 Va plutôt consulter leurs mânes généreux.  
 Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent heureux :  
 Puisque le ciel voulait qu'elle fût asservie,  
 Si quelque sentiment demeure après la vie,  
 Ce malheur semble moindre, et moins rudes ses coups,  
 Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous.  
 Tous trois désavoueront la douleur qui te touche,  
 Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,  
 L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.

(1) Ces subtilités de Sabine jettent beaucoup de froid sur cette scène. On est las de voir une femme qui a toujours eu une douleur étudiée, qui a proposé à Horace de la tuer afin que Curiace la vengeât, et qui maintenant veut qu'on la fasse mourir pour Horace, parce que Horace vit en elle. (V.)

Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme eux.

*Al roi.* Contre ce cher époux Valère en vain s'anime :

Un premier mouvement ne fut jamais un crime ;

Et la louange est due, au lieu du châtement,

Quand la vertu produit ce premier mouvement.

Aimer nos ennemis avec idolâtrie,

De rage en leur trépas maudire la patrie,

Souhaiter à l'État un malheur infini,

C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.

Le seul amour de Rome a sa main animée ;

Il serait innocent s'il l'avait moins aimée.

Qu'ai-je dit, sire ? il l'est, et ce bras paternel

L'aurait déjà puni s'il était criminel ;

J'aurais su mieux user de l'entière puissance

Que me donnent sur lui les droits de la naissance.

J'aime trop l'honneur, sire, et ne suis point de rang

A souffrir ni d'affront, ni de crime en mon sang.

C'est dont je ne veux point de témoin que Valère ;

Il a vu quel accueil lui gardait ma colère,

Lorsqu'ignorant encor la moitié du combat,

Je croyais que sa fuite avait trahi l'État.

Qui le fait se charger des soins de ma famille ?

Qui le fait, malgré moi, vouloir venger ma fille ?

Et par quelle raison, dans son juste trépas,

Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas ?

On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres !

Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres,

Et, de quelque façon qu'un autre puisse agir,

Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir,

*A Valère.* Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace ;

Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race :

Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront

Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.

Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,

Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,

L'abandonnez-vous à l'infâme couteau

Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau ?

Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme

Sans qui Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome,

Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom  
 D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?  
 Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,  
 Où tu penses choisir un lieu pour son supplice ?  
 Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix  
 Font résonner encor du bruit de ses exploits ?  
 Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places  
 Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,  
 Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur  
 Témoin de sa vaillance et de notre bonheur ?  
 Tu ne saurais cacher sa peine à sa victoire ;  
 Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire.  
 Sire, ne donnez rien à mes débiles ans :  
 Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants ;  
 Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle :  
 Il m'en reste encore un, conservez-le pour elle :  
 N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui ;  
 Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui.  
 Horace, ne crois pas que le peuple stupide  
 Soit le maître absolu d'un renom bien solide.  
 Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit,  
 Mais un moment l'élève, un moment le détruit ;  
 Et ce qu'il contribue à notre renommée  
 Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.  
 C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits  
 A voir la vertu pleine en ses moindres effets ;  
 C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire,  
 Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire.  
 Vis toujours en Horace ; et toujours auprès d'eux  
 Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,  
 Bien que l'occasion, moins haute ou moins brillante,  
 D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.  
 Ne hais donc plus la vie, et du moins vis pour moi,  
 Et pour servir encor ton pays et ton roi.  
 Sire, j'en ai trop dit : mais l'affaire vous touche ;  
 Et Rome tout entière a parlé par ma bouche.

**Valère.** Sire, permettez-moi...

**Tulle.** Valère, c'est assez ;  
 Vos discours par les leurs ne sont pas effacés ;

J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes,  
Et toutes vos raisons me sont encor présentes.  
Cette énorme action faite presque à nos yeux  
Outrage la nature, et blesse jusqu'aux dieux.  
Un premier mouvement qui produit un tel crime  
Ne saurait lui servir d'excuse légitime.  
Les moins sévères lois en ce point sont d'accord ;  
Et si nous les suivons, il est digne de mort.  
Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,  
Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable,  
Vient de la même épée et part du même bras  
Qui me fait aujourd'hui maître de deux États.  
Deux sceptres en ma main, Albe à Rome asservie,  
Parlent bien hautement en faveur de sa vie :  
Sans lui j'obéirais où je donne la loi,  
Et je serais sujet où je suis deux fois roi.  
Assez de bons sujets dans toutes les provinces  
Par des vœux impuissants s'acquittent vers leurs princes,  
Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas  
Par d'illustres effets assurer leurs États ;  
Et l'art et le pouvoir d'affermir des couronnes  
Sont des dons que le ciel fait à peu de personnes.  
De pareils serviteurs sont les forces des rois,  
Et de pareils aussi sont au-dessus des lois.  
Qu'elles se taisent donc ; que Rome dissimule  
Ce que dès sa naissance elle vit en Romule ;  
Elle peut bien souffrir en son libérateur  
Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur.  
Vis donc, Horace, vis, guerrier trop magnanime :  
Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime ;  
Sa chaleur généreuse a produit ton forfait ;  
D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.  
Vis pour servir l'État, vis, mais aime Valère :  
Qu'il ne reste entre vous ni haine ni colère ;  
Et soit qu'il ait suivi l'envie ou le devoir,  
Sans aucun sentiment résous-toi de le voir.  
Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse ;  
Chassez de ce grand cœur ces marques de faiblesse :  
C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez

La véritable sœur de ceux que vous pleurez.  
Mais nous devons aux dieux demain un sacrifice ;  
Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice,  
Si nos prêtres, avant que de sacrifier,  
Ne trouvaient les moyens de le purifier.  
Son père en prendra soin ; il lui sera facile  
D'apaiser tout d'un temps les mânes de Camille.  
Je la plains ; et pour rendre à son sort rigoureux  
Ce que peut souhaiter son esprit généreux,  
Puisqu'en un même jour l'ardeur d'un même zèle  
Achève le destin de Curiace et d'elle,  
Je veux qu'un même jour, témoin de leurs deux morts,  
En un même tombeau voie enfermer leurs corps.

---

# CINNA

OU

## LA CLÉMENCE D'AUGUSTE

TRAGÉDIE (1639).

---

### A MONSIEUR DE MONTORON.

MONSIEUR,

Je vous présente un tableau d'une des plus belles actions d'Auguste. Ce monarque était tout généreux, et sa générosité n'a jamais paru avec tant d'éclat que dans les effets de sa clémence et de sa libéralité. Ces deux rares vertus lui étaient si naturelles, et si inséparables en lui, qu'il semble qu'en cette histoire que j'ai mise sur notre théâtre, elles se soient tour à tour entre-produites dans son âme. Il avait été si libéral envers Cinna, que sa conjuration ayant fait voir une ingratitude extraordinaire, il eut besoin d'un extraordinaire effort de clémence pour lui pardonner; et le pardon qu'il lui donna fut la source des nouveaux bienfaits dont il lui fut prodigue, pour vaincre tout à fait cet esprit qui n'avait pu être gagné par les premiers, de sorte qu'il est vrai de dire qu'il eût été moins clément envers lui s'il eût été moins libéral, et qu'il eût été moins libéral s'il eût été moins clément. Cela étant, à qui pourrais-je plus justement donner le portrait de l'une de ces héroïques vertus, qu'à celui qui possède l'autre en un si haut degré, puisque, dans cette action, ce grand prince les a si bien attachées et comme unies l'une à l'autre, qu'elles ont été tout ensemble et la cause et l'effet l'une de l'autre? Vous avez des richesses, mais vous savez en jouir, et vous en

jouissez d'une façon si noble, si relevée et tellement illustre, que vous forcez la voix publique d'avouer que la fortune a consulté la raison quand elle a répandu ses faveurs sur vous, et qu'on a plus de sujet de vous en souhaiter le redoublement que de vous en envier l'abondance. J'ai vécu si éloigné de la flatterie, que je pense être en possession de me faire croire quand je dis du bien de quelqu'un; et lorsque je donne des louanges (ce qui m'arrive assez rarement), c'est avec tant de retenue, que je supprime toujours quantité de glorieuses vérités, pour ne me rendre pas suspect d'étaler de ces mensonges obligeants que beaucoup de nos modernes savent débiter de si bonne grâce. Aussi je ne dirai rien des avantages de votre naissance, ni de votre courage qui l'a si dignement soutenue dans la profession des armes, à qui vous avez donné vos premières années; ce sont des choses trop connues de tout le monde. Je ne dirai rien de ce prompt et puissant secours que reçoivent chaque jour de votre main tant de bonnes familles ruinées par les désordres de nos guerres; ce sont des choses que vous voulez tenir cachées. Je dirai seulement un mot de ce que vous avez particulièrement de commun avec Auguste: c'est que cette générosité qui compose la meil-

leure partie de votre âme et règne sur l'autre, et qu'à juste titre on peut nommer l'âme de votre âme, puisqu'elle en fait mouvoir toutes les puissances ; c'est, dis-je, que cette générosité, à l'exemple de ce grand empereur, prend plaisir à s'étendre sur les gens de lettres, en un temps où beaucoup pensent avoir trop récompensé leur travaux quand ils les ont honorés d'une louange stérile. Et certes, vous avez traité quelques-unes de nos muses avec tant de magnanimité, qu'en elles vous avez obligé toutes les autres, et qu'il n'en est point qui ne vous en doive un remerciement. Trouvez donc bon, monsieur, que je m'acquitte de celui

que je reconnais vous en devoir, par le présent que je vous fais de ce poème, que j'ai choisi comme le plus durable des miens, pour apprendre plus longtemps à ceux qui le liront que le généreux M. de Montoron, par une libéralité inouïe en ce siècle, s'est rendu toutes les muses redevables, et que je prends tant de part aux bienfaits dont vous avez surpris quelques-unes d'elles, que je m'en dirai toute ma vie,

Monsieur,

votre très humble, très obéissant  
et très obligé serviteur,

CORNEILLE.

---

### PERSONNAGES.

<b>OCTAVE-CÉSAR-AUGUSTE</b> , empereur de Rome.	d'Auguste, et proscrit par lui durant le triumvirat.
<b>CINNA</b> , fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguste.	<b>FULVIE</b> , confidente d'Émilie.
<b>MAXIME</b> , autre chef de la conjuration.	<b>POLYCLÈTE</b> , affranchi d'Auguste.
<b>ÉMILIE</b> , fille de C. Toranius, tuteur	<b>ÉVANDRE</b> , affranchi de Cinna.
	<b>EUPHORBE</b> , affranchi de Maxime.

La scène est à Rome.

---

# ACTE PREMIER.

## SCÈNE PREMIÈRE.

EMILIE, FULVIE.

- Emilie.** Je l'ai juré, Fulvie, et je le jure encore,  
Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore,  
S'il me veut posséder, Augusto doit périr ;  
Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir.  
Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.
- Fulvie.** Elle a, pour la blâmer, une trop juste cause ;  
Par un si grand dessein vous vous faites juger  
Digne sang de celui que vous voulez venger <sup>1</sup> ;  
Mais encore une fois souffrez que vous die  
Qu'une si juste ardeur devrait être attiédie.  
Auguste chaque jour, à force de bienfaits,  
Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits ;  
Sa faveur envers vous paraît si déclarée,  
Que vous êtes chez lui la plus considérée ;  
Et de ses courtisans souvent les plus heureux  
Vous pressent à genoux de lui parler pour eux.
- Emilie.** Toute cette faveur ne me rend pas mon père ;  
Et de quelque façon que l'on me considère,  
Abondante en richesse, ou puissante en crédit,  
Je demeure toujours la fille d'un proscrit.  
Les bienfaits ne font pas toujours ce que tu penses ;  
D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses :  
Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,  
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.  
Il m'en fait chaque jour sans changer mon courage ;  
Je suis ce que j'étais, et je puis davantage,

(1) Toranius était un plébéien inconnu, sacrifié dans les proscriptions parce qu'il  
qui n'avait joué aucun rôle, et qu'Octave était riche. (V.)



Et des mêmes présents qu'il verse dans mes mains  
 J'achète contre lui les esprits des Romains ;  
 Je recevrais de lui la place de Livie  
 Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie.  
 Pour qui venge son père il n'est point de forfaits,  
 Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits.

**Fulvie.** Quel besoin toutefois de passer pour ingrate ?  
 Ne pouvez-vous haïr sans que la haine éclate ?  
 Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubli  
 Par quelles cruautés son trône est établi ;  
 Tant de braves Romains, tant d'illustres victimes ,  
 Qu'à son ambition ont immolés ses crimes,  
 Laissent à leurs enfants d'assez vives douleurs  
 Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs.  
 Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les suivre :  
 Qui vit haï de tous ne saurait longtemps vivre :  
 Remettez à leurs bras les communs intérêts,  
 Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

**Emilie.** Quoi ! je le haïrai sans tâcher de lui nuire ?  
 J'attendrai du hasard qu'il ose le détruire ?  
 Et je satisferai des devoirs si pressants  
 Par une haine obscure et des vœux impuissants ?  
 Sa perte, que je veux, me deviendrait amère,  
 Si quelqu'un l'immolait à d'autres qu'à mon père ;  
 Et tu verrais mes pleurs couler pour son trépas,  
 Qui, le faisant périr, ne me vengerait pas.  
 C'est une lâcheté que de remettre à d'autres  
 Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.  
 Joignons à la douceur de venger nos parents  
 La gloire qu'on remporte à punir les tyrans,  
 Et faisons publier par toute l'Italie :  
 « La liberté de Rome est l'œuvre d'Æmilie ;  
 « On a touché son âme, et son cœur s'est épris ;  
 « Elle a donné son cœur et sa main à ce prix. »

**Fulvie.** Votre main à ce prix n'est qu'un présent funeste  
 Qui rendra de Cinna la perte manifeste.

**Æmilie.** Cinna n'est pas perdu pour être hasardé.  
 De quelques légions qu'Auguste soit gardé,  
 Quelque soin qu'il se donne et quelque ordre qu'il tienne,

Qui méprise la vie est maître de la sienne,  
 Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit ;  
 La vertu nous y jette, et la gloire le suit :  
 Quoi qu'il en soit, qu'Auguste ou que Cinna périsse,  
 Aux mânes paternels je dois ce sacrifice ;  
 Cinna me l'a promis en recevant ma foi :  
 Et ce coup seul aussi le rend digne de moi.  
 Il est tard, après tout, de m'en vouloir dédire.  
 Aujourd'hui l'on s'assemble, aujourd'hui l'on conspire ;  
 L'heure, le lieu, le bras se choisit aujourd'hui ;  
 Et c'est à faire enfin à mourir après lui.

## SCÈNE II.

CINNA, ÉMILIE, FULVIE.

**Émilie.** Mais le voici qui vient. Cinna, votre assemblée  
 Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée ?  
 Et reconnaissez-vous au front de vos amis  
 Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

**Cinna.** Jamais contre un tyran entreprise conçue  
 Ne permit d'espérer une si belle issue,  
 Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,  
 Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord.

**Émilie.** Je l'avais bien prévu, que, pour un tel ouvrage,  
 Cinna saurait choisir des hommes de courage,  
 Et ne remettrait pas en de mauvaises mains  
 L'intérêt d'Émilie et celui des Romains.

**Cinna.** Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle  
 Cette troupe entreprend une action si belle !  
 Au seul nom de César, d'Auguste, et d'empereur,  
 Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,  
 Et dans un même instant, par un effet contraire,  
 Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.  
 « Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux  
 « Qui doit conclure enfin nos desseins généreux.  
 « Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,  
 « Et son salut dépend de la perte d'un homme,

(1) Ce discours de Cinna est un des plus beaux morceaux d'éloquence que nous ayons dans notre langue. (V.)

- Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
- A ce tigre altéré de tout le sang romain.
- Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues!
- Combien de fois changé de partis et de ligues,
- Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
- Et jamais insolent ni cruel à demi!

Là, par un long récit de toutes les misères  
 Que durant notre enfance ont enduré nos pères,  
 Renouvelant leur haine avec leur souvenir,  
 Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.  
 Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles  
 Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,  
 Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté  
 Nos légions s'armaient contre leur liberté ;  
 Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves  
 Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves ;  
 Où pour mieux assurer la honte de leurs fers,  
 Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers ;  
 Et l'exécrable honneur de lui donner un maître  
 Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,  
 Romains contre Romains, parents contre parents,  
 Combattaient seulement pour le choix des tyrans.  
 J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable  
 De leur concorde impie, affreuse, inexorable ;  
 Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,  
 Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat ;  
 Mais je ne trouve point de couleurs assez noires  
 Pour en représenter les tragiques histoires.  
 Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants,  
 Rome entière noyée au sang de ses enfants :  
 Les uns assassinés dans les places publiques,  
 Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques ;  
 Le méchant par le prix au crime encouragé,  
 Le mari par sa femme en son lit égorgé ;  
 Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,  
 Et, sa tête à la main, demandant son salaire<sup>1</sup>,

(1) Peinture énergique des sanglantes proscriptions et des crimes du triumvirat : cet effrayant tableau met dans le parti de Cinna les spectateurs, qui ne voient dans son entreprise que le dessein toujours imposant de rendre la liberté à Rome, et de punir un tyran qui a été barbare. (LA H.)

Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits  
 Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.  
 Vous dirai-je les noms de ces grands personnages  
 Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,  
 De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,  
 Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels?  
 Mais pourrai-je vous dire à quelle impatience,  
 A quels frémissements, à quelle violence,  
 Ces indignes trépas, quoique mal figurés,  
 Ont porté les esprits de tous nos conjurés?  
 Je n'ai point perdu temps, et voyant leur colère  
 Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,  
 J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés,  
 • La perte de nos biens et de nos libertés,  
 • Le ravage des champs, le pillage des villes,  
 • Et les proscriptions, et les guerres civiles,  
 • Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix  
 • Pour monter sur le trône et nous donner des lois.  
 • Mais nous pouvons changer un destin si funeste,  
 • Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste,  
 • Et que, juste une fois, il s'est privé d'appui,  
 • Perdant, pour régner seul, deux méchants comme lui.  
 • Lui mort, nous n'avons point de vengeur ni de maître;  
 • Avec la liberté Rome s'en va renaitre;  
 • Et nous mériterons le nom de vrais Romains,  
 • Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.  
 • Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice :  
 • Demain au Capitole il fait un sacrifice ;  
 • Qu'il en soit la victime, et faisons en ces lieux  
 • Justice à tout le monde, à la face des dieux.  
 • Là presque pour sa suite il n'a que notre troupe ;  
 • C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe ;  
 • Et je veux pour signal que cette même main  
 • Lui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le sein.  
 • Ainsi d'un coup mortel la victime frappée  
 • Fera voir si je suis du sang du grand Pompée ;  
 • Faites voir, après moi, si vous vous souvenez  
 • Des illustres aïeux de qui vous êtes nés. »  
 A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle,

Par un noble serment, le vœu d'être fidèle.  
 L'occasion leur plait, mais chacun veut pour soi  
 L'honneur du premier coup que j'ai choisi pour moi.  
 La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte :  
 Maxime et la moitié s'assurent de la porte ;  
 L'autre moitié me suit, et doit l'environner,  
 Prête au premier signal que je voudrai donner.  
 Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.  
 Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes,  
 Le nom de parricide ou de libérateur,  
 César celui de prince ou d'un usurpateur.  
 Du succès qu'on obtient contre la tyrannie  
 Dépend ou notre gloire ou notre ignominie ;  
 Et le peuple, inégal à l'endroit des tyrans,  
 S'il les déteste morts, les adore vivants.  
 Pour moi, soit que le ciel me soit dur ou propice,  
 Qu'il m'élève à la gloire ou me livre au supplice,  
 Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,  
 Mourant pour vous servir, tout me semblera doux.

**Émilie.** Ne crains point de succès qui souille ta mémoire :  
 Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire ;  
 Et, dans un tel dessein, le manque de bonheur  
 Met en péril ta vie, et non pas ton honneur.  
 Regarde le malheur de Brute et de Cassie ;  
 La splendeur de leurs noms en est-elle obscurcie ?  
 Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins<sup>1</sup> ?  
 Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains ?  
 Leur mémoire dans Rome est encor précieuse,  
 Autant que de César la vie est odieuse ;  
 Mais quelle occasion mène Évandré vers nous ?

(1) Cette expression sublime, *mourir non omnis moriar* ; Racine l'a imitée dans *tout entier*, est prise du latin d'Horace, sa belle pièce d'Iphigénie.



Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris

CINNA

Acte I, Scène III

## SCÈNE III.

CINNA, ÆMILIE, ÉVANDRE, FULVIE.

**Évandre.** Seigneur, César vous mande, et Maxime avec vous<sup>1</sup>.

**Cinna.** Et Maxime avec moi ! Le sais-tu bien, Évandre ?

**Évandre.** Polyclète est encor chez vous à vous attendre,  
Et fût venu lui-même avec moi vous chercher,  
Si ma dextérité n'eût su l'en empêcher ;  
Je vous en donne avis, de peur d'une surprise.  
Il presse fort.

**Æmilie.** Mander les chefs de l'entreprise !  
Tous deux ! en même temps ! Vous êtes découverts.

**Cinna.** Espérons mieux, de grâce.

**Æmilie.** Ah ! Cinna ! je te perds !  
Et les dieux, obstinés à nous donner un maître,  
Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.  
Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris.  
Quoi ! tous deux ! et sitôt que le conseil est pris !

**Cinna.** Je ne vous puis céler que son ordre m'étonne ;  
Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne ;  
Maxime est comme moi de ses plus confidents,  
Et nous nous alarmons peut-être en imprudents.

**Æmilie.** Sois moins ingénieux à te tromper toi-même ;  
Cinna, ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême ;  
Et, puisque désormais tu ne peux me venger,  
Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger.

**Cinna.** Quoi ! sur l'illusion d'une terreur panique,  
Trahir vos intérêts et la cause publique !  
Par cette lâcheté moi-même m'accuser,  
Et tout abandonner quand il faut tout oser !  
Que feront nos amis si vous êtes déçue ?

**Æmilie.** Mais que deviendras-tu si l'entreprise est sue ?

(1) L'intrigue est nouée dès le premier acte; le plus grand intérêt et le plus grand péril s'y manifestent : c'est un coup de théâtre. Remarquez que l'on s'intéresse d'abord beaucoup au succès de la conspiration de Cinna et d'Æmilie : 1° parce que

c'est une conspiration; 2° parce que Cinna a peint Auguste avec toutes les couleurs que les proscriptions méritent, et que dans son récit il a rendu Auguste *exécrable*. (V.)

**Cinna.** S'il est pour me trahir des esprits assez bas,  
 Ma vertu pour le moins ne me trahira pas ;  
 Vous la verrez, brillante au bord des précipices,  
 Se couronner de gloire en bravant les supplices,  
 Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra,  
 Et le faire trembler alors qu'il me perdra.  
 Je deviendrais suspect à tarder davantage.  
 Adieu. Raffermissiez ce généreux courage.  
 S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux,  
 Je mourrai tout ensemble heureux et malheureux<sup>1</sup> :  
 Heureux pour vous servir de perdre ainsi la vie,  
 Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

**Emilie.** Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient ;  
 Mon trouble se dissipe, et ma raison revient.  
 Pardonne à mon ardeur cette indigne faiblesse.  
 Tu voudrais fuir en vain, Cinna, je le confesse ;  
 Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen romain,  
 Et par un beau trépas couronne un beau dessein.  
 Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne ;  
 Ta mort emportera mon âme avec la tienne.

---

## ACTE DEUXIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE CINNA, MAXIME, TROUPE DE COURTISANS.

**Auguste.** Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.  
 Vous, Cinna, demeurez, et vous, Maxime, aussi.  
 (*Tous se retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime.*)  
 Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,

(1) Boileau reprenait cet *heureux et malheureux* : il y trouvait trop de recherche et je ne sais quoi d'alambiqué. On peut dire *heureux dans mon malheur*, l'exact et l'élégant Racine l'a dit ; mais être à la fois heureux et malheureux, expliquer et retourner cette antithèse, cette éngime, cela n'est pas de la véritable éloquence. (V.)



Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,  
 Cette grandeur sans bornes et cet illustre rang,  
 Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang,  
 Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune  
 D'un courtisan flatteur la présence importune,  
 N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,  
 Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.  
 L'ambition déplaît quand elle est assouvie,  
 D'une contraire ardeur son ardeur est suivie ;  
 Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,  
 Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,  
 Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,  
 Et, monté sur le faite, il aspire à descendre<sup>1</sup>.  
 J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu ;  
 Mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu :  
 Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes  
 D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,  
 Mille ennemis secrets, la mort à tout propos,  
 Point de plaisir sans trouble et jamais de repos.  
 Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême :  
 Le grand César mon père en a joui de même ;  
 D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,  
 Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé :  
 Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,  
 Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville ;  
 L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat  
 A vu trancher ses jours par un assassinat.  
 Ces exemples récents suffiraient pour m'instruire,

(1) Quelque crainte que mon père eût de parler de vers à mon frère, quand il le vit en âge de pouvoir discerner le bon du mauvais, il lui fit apprendre par cœur des endroits de *Cinna* ; et lorsqu'il lui entendait réciter ce beau vers :

Et, monté sur le faite, il aspire à descendre,

« Remarquez bien cette expression, lui disait-il avec enthousiasme. On dit : aspirer à monter ; mais il faut connaître le cœur humain aussi bien que Corneille l'a connu, pour avoir su dire de l'ambi-

« tieux, qu'il aspire à descendre. » On ne croira point qu'il ait affecté la modestie lorsqu'il parlait ainsi en particulier à son fils : il lui disait ce qu'il pensait. (L. RACINE.)

Racine admirait surtout ce vers, et le faisait admirer par ses enfants. En effet, ce mot *aspirer*, qui d'ordinaire s'emploie avec *s'élever*, devient une beauté frappante quand on le joint à descendre : c'est cet heureux emploi des mots qui fait la belle poésie, et qui fait passer un ouvrage à la postérité. (V.)

Si par l'exemple seul on se devait conduire.  
 L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur ;  
 Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur ;  
 Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées  
 N'est pas toujours écrit dans les choses passées :  
 Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,  
 Et par où l'un périt, un autre est conservé.  
 Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.  
 Vous, qui me tenez lieu d'Agrippa et de Mécène<sup>1</sup>,  
 Pour résoudre ce point avec eux débattu,  
 Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu :  
 Ne considérez point cette grandeur suprême,  
 Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même ;  
 Traitez-moi comme ami, non comme souverain ;  
 Rome, Auguste, l'État, tout est en votre main :  
 Vous mettez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique,  
 Sous les lois d'un monarque, ou d'une république ;  
 Votre avis est ma règle, et par ce seul moyen  
 Je veux être empereur, ou simple citoyen.

**Cinna.** Malgré notre surprise, et mon insuffisance,  
 Je vous obéirai, seigneur, sans complaisance,  
 Et mets bas le respect qui pourrait m'empêcher  
 De combattre un avis où vous semblez pencher.  
 Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire,  
 Que vous allez souiller d'une tache trop noire,  
 Si vous ouvrez votre âme à ces impressions  
 Jusques à condamner toutes vos actions.  
 On ne renonce point aux grandeurs légitimes ;  
 On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes ;  
 Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,

<sup>1</sup> (1) Auguste eut en effet, à ce qu'on dit, cette conversation avec Agrippa et Mécénas : Dion Cassius les fait parler tous deux ; mais qu'il est faible et stérile en comparaison de Corneille !

Dion Cassius fait ainsi parler Mécénas : *Consultez plutôt les besoins de la patrie que la voix du peuple, qui, semblable aux enfants, ignore ce qui lui est profitable ou nuisible. La république est comme un vaisseau battu de la tempête, etc.* Com-

parez ces discours à ceux de Corneille, dans lesquels il avait la difficulté de la rime à surmonter.

Cette scène est un traité du droit des gens. La différence que Corneille établit entre l'usurpation et la tyrannie était une chose toute nouvelle ; et jamais écrivain n'avait étalé des idées politiques en prose aussi fortement que Corneille les approfondit en vers. (V.)

Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.  
 N'imprimez pas, seigneur, cette honteuse marque  
 A ces rares vertus qui vous ont fait monarque ;  
 Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat  
 Que vous avez changé la forme de l'État.  
 Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre,  
 Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre ;  
 Vos armes l'ont conquise, et tous les conquérants  
 Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans ;  
 Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces,  
 Gouvernant justement, il s'en font justes princes.  
 C'est ce que fit César ; il vous faut aujourd'hui  
 Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.  
 Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,  
 César fut un tyran, et son trépas fut juste,  
 Et vous devez aux dieux compte de tout le sang  
 Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.  
 N'en craignez point, seigneur, les tristes destinées ;  
 Un plus puissant démon veille sur vos années :  
 On a dix fois sur vous attenté sans effet,  
 Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.  
 On entreprend assez, mais aucun n'exécute ;  
 Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute.  
 Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,  
 Il est beau de mourir maître de l'univers.  
 C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire ; et j'estime  
 Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

**Maxime.** Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver  
 L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver,  
 Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête ,  
 Il a fait de l'État une juste conquête :  
 Mais que, sans se noircir, il ne puisse quitter  
 Le fardeau que sa main est lasse de porter,  
 Qu'il accuse par là César de tyrannie,  
 Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie.  
 Rome est à vous, seigneur, l'empire est votre bien ;  
 Chacun en liberté peut disposer du sien ;  
 Il le peut, à son choix, garder ou s'en défaire.  
 Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire ,

Et seriez devenu, pour avoir tout dompté,<sup>(1)</sup>  
 Esclave des grandeurs où vous êtes monté !  
 Possédez-les, seigneur, sans qu'elles vous possèdent.  
 Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent ;  
 Et faites hautement connaître enfin à tous  
 Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.  
 Votre Rome autrefois vous donna la naissance ;  
 Vous lui voulez donner votre toute-puissance ;  
 Et Cinna vous impute à crime capital  
 La libéralité vers le pays natal !  
 Il appelle remords l'amour de la patrie !  
 Par la haute vertu la gloire est donc flétrie,  
 Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,  
 Si de ses pleins effets l'infamie est le prix !  
 Je veux bien avouer qu'une action si belle  
 Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle ;  
 Mais commet-on un crime indigne de pardon,  
 Quand la reconnaissance est au-dessus du don ?  
 Suivez, suivez, seigneur, le ciel qui vous inspire :  
 Votre gloire redouble à mépriser l'empire ;  
 Et vous serez fameux chez la postérité,  
 Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté.  
 Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême.  
 Mais pour y renoncer il faut la vertu même ;  
 Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,  
 Après un sceptre acquis, la douceur de régner.  
 Considérez d'ailleurs que vous réglez dans Rome,  
 Où, de quelque façon que votre cour vous nomme,  
 On hait la monarchie ; et le nom d'empereur,  
 Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.  
 Ils passent pour tyran quiconque s'y fait maître ;  
 Qui le sert, pour esclave, et qui l'aime, pour traître ;  
 Qui le souffre a le cœur lâche, mol, abattu,  
 Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.  
 Vous en avez, seigneur, des preuves trop certaines :

(1) Cette phrase n'a pas la clarté, l'élé-  
 gance, la justesse nécessaire. La vertu  
 est donc un objet digne de nos mépris,  
 si l'infamie est le prix de ses pleins effets.

Remarquez de plus qu'*infamie* n'est pas  
 le mot propre : il n'y a point d'infamie à  
 renoncer à l'empire. (V.)

On a fait contre vous dix entreprises vaines ;  
 Peut-être que l'onzième est prête d'éclater,  
 Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter  
 N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie,  
 Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie.  
 Ne vous exposez plus à ces fameux revers,  
 Il est beau de mourir maître de l'univers.  
 Mais la plus belle mort souille notre mémoire,  
 Quand nous avons pu vivre et croître notre gloire.

**Cinna.** Si l'amour du pays doit ici prévaloir,  
 C'est son bien seulement que vous devez vouloir ;  
 Et cette liberté, qui lui semble si chère,  
 N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,  
 Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas  
 De celui qu'un bon prince apporte à ses États.  
 Avec ordre et raison les honneurs il dispense,  
 Avec discernement punit et récompense,  
 Et dispose de tout en juste possesseur,  
 Sans rien précipiter, de peur d'un successeur.  
 Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte :  
 La voix de la raison jamais ne se consulte ;  
 Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,  
 L'autorité livrée aux plus séditions.  
 Ces petits souverains qu'il fait pour une année,  
 Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,  
 Des plus heureux desseins font avorter le fruit,  
 De peur de le laisser à celui qui les suit ;  
 Comme ils ont peu de part aux biens dont ils ordonnent,  
 Dans le champ du public largement ils moissonnent,  
 Assurés que chacun leur pardonne aisément,  
 Espérant à son tour un pareil traitement.  
 Le pire des États, c'est l'État populaire <sup>1</sup>.

**Auguste.** Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.  
 Cette haine des rois que depuis cinq cents ans  
 Avec le premier lait sucent tous ses enfants,

(1) Quelle prodigieuse supériorité de la belle poésie sur la prose ! Tous les écrivains politiques ont délayé ces pensées ; aucun a-t-il approché de la force,

de la profondeur, de la netteté, de la précision de ces discours de Cinna et de Maxime ? (V.)

Pour l'arracher des cœurs, est trop enracinée.

**Maxime.** Oui, seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée ;  
 Son peuple, qui s'y platt, en fuit la guérison :  
 Sa coutume l'emporte, et non pas la raison ;  
 Et cette vieille erreur, que Cinna veut abattre,  
 Est une heureuse erreur dont il est idolâtre,  
 Par qui le monde entier, asservi sous ses lois,  
 L'a vu cent fois marcher sur la tête des rois,  
 Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces.  
 Que lui pouvaient de plus donner les meilleurs princes ?  
 J'ose dire, seigneur, que par tous les climats  
 Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'États ;  
 Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,  
 Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure.  
 Telle est la loi du ciel, dont la sage équité  
 Sème dans l'univers cette diversité.  
 Les Macédoniens aiment le monarchique,  
 Et le reste des Grecs, la liberté publique :  
 Les Parthes, les Persans veulent des souverains ;  
 Et le seul consulat est bon pour les Romains.

**Cinna.** Il est vrai que du ciel la prudence infinie  
 Départ à chaque peuple un différent génie ;  
 Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des cieux  
 Change selon les temps comme selon les lieux.  
 Rome a reçu des rois ses murs et sa naissance ;  
 Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance,  
 Et reçoit maintenant de vos rares bontés  
 Le comble souverain de ses prospérités.  
 Sous vous, l'État n'est plus en pillage aux armées ;  
 Les portes de Janus par vos mains sont fermées,  
 Ce que sous ses consuls on n'a vu qu'une fois,  
 Et qu'a fait voir comme eux le second de ses rois.

**Maxime.** Les changements d'État que fait l'ordre céleste  
 Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.

**Cinna.** C'est un ordre des dieux qui jamais ne se rompt,  
 De vous vendre un peu cher les grands biens qu'ils nous font.  
 L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres,  
 Et nos premiers consuls nous ont coûté des guerres.

**Maxime.** Donc votre aïeul Pompée au ciel a résisté

Quand il a combattu pour notre liberté ?

**Cinna.** Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue,  
Par les mains de Pompée il l'aurait défendue :  
Il a choisi sa mort pour servir dignement  
D'une marque éternelle à ce grand changement,  
Et devait cette gloire aux mânes d'un tel homme,  
D'emporter avec eux la liberté de Rome.  
Ce nom depuis longtemps ne sert qu'à l'éblouir,  
Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.  
Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,  
Depuis que la richesse entre ses murs abonde,  
Et que son sein, fécond en glorieux exploits,  
Produit des citoyens plus puissants que des rois,  
Les grands, pour s'affermir achetant des suffrages,  
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,  
Qui, par des fers dorés se laissent enchaîner,  
Reçoivent d'eux les lois qu'ils pensent leur donner.  
Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues,  
Que leur ambition tourne en sanglantes ligués.  
Ainsi de Marius Sylla devint jaloux ;  
César, de son aïeul ; Marc-Antoine, de vous :  
Ainsi la liberté ne peut plus être utile  
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,  
Lorsque, par un désordre à l'univers fatal,  
L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal.  
Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse  
En la main d'un bon chef à qui tout obéisse.  
Si vous aimez encore à la favoriser,  
Otez-lui les moyens de se plus diviser.  
Sylla, quittant la place enfin bien usurpée,  
N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée,  
Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir,  
S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.  
Qu'a fait du grand César le cruel parricide,  
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,  
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,  
Si César eût laissé l'empire entre vos mains ?  
Vous la replongerez, en quittant cet empire,  
Dans les maux dont à peine encore elle respire,

Et de ce peu, seigneur, qui lui reste de sang,  
 Une guerre nouvelle épuisera son flanc,  
 Que l'amour du pays, que l'amitié vous touche ;  
 Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.  
 Considérez le prix que vous avez coûté :  
 Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté,  
 Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée ;  
 Mais une juste peur tient son âme effrayée :  
 Si, jaloux de son heur, et las de commander,  
 Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,  
 S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,  
 Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,  
 Si ce funeste don la met au désespoir,  
 Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.  
 Conservez-vous, seigneur, en lui laissant un maître  
 Sous qui son vrai bonheur commence de naître ;  
 Et, pour mieux assurer le bien commun de tous,  
 Donnez un successeur qui soit digne de vous.

**Auguste.** N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.  
 Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte ;  
 Et, quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,  
 Je consens à me perdre afin de la sauver.  
 Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire :  
 Cinna, par vos conseils, je reprendrai l'empire ;  
 Mais je le retiendrai pour vous en faire part.  
 Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,  
 Et que chacun de vous dans l'avis qu'il me donne,  
 Regarde seulement l'État et ma personne :  
 Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,  
 Et vous allez tous deux en recevoir le prix.  
 Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile <sup>1</sup>,  
 Allez donner mes lois à ce pays fertile :  
 Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez,  
 Et que je répondrai de ce que vous ferez.  
 Pour épouse, Cinna, je vous donne Æmilie <sup>2</sup> ;

(1) Cela n'est pas dans l'histoire. En effet, c'eût été plutôt un exil qu'une récompense ; un proconsulat en Sicile est une punition pour un favori qui veut res-

ter à Rome et à la cour avec un grand crédit. (V.)

(2) Ceci est bien différent. Tout lecteur voit dans ce vers la perfection de l'art.



Vous savez qu'elle tient la place de Julio,  
 Et que si nos malheurs et la nécessité  
 M'ont fait traiter son père avec sévérité,  
 Mon épargne depuis en sa faveur ouverte  
 Doit avoir adouci l'aigreur de cette porte.  
 Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner :  
 Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner ;  
 De l'offre de vos vœux elle sera ravie<sup>1</sup>.  
 Adieu : j'en veux porter la nouvelle à Livie.

## SCÈNE II.

CINNA, MAXIME.

**Maxime.** Quel est votre dessein après ces beaux discours ?

**Cinna.** Le même que j'avais et que j'aurai toujours.

**Maxime.** Un chef de conjurés flatte la tyrannie !

**Cinna.** Un chef de conjurés la veut voir impunie !

**Maxime.** Je veux voir Rome libre.

**Cinna.** Et vous pouvez juger  
 Que je veux l'affranchir ensemble et la venger.  
 Octave aura donc vu ses fureurs assouvies,  
 Pillé jusqu'aux hôtels, sacrifié nos vies,  
 Rempli les champs d'horreurs, comblé Rome de morts,  
 Et sera quitte après pour l'effet d'un remords !  
 Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête,  
 Un lâche repentir garantira sa tête !  
 C'est trop semer d'appâts, et c'est trop inviter  
 Par son impunité quelque autre à l'imiter.  
 Vengeons nos citoyens, et que sa peine étonne

Auguste donne à Cinna sa fille adoptive, que Cinna veut obtenir par l'assassinat d'Auguste. Le mérite de ce vers ne peut échapper à personne. (V.)

(1) En général, cette scène est d'un genre dont il n'y avait aucun exemple chez les anciens ni chez les modernes : détachez-la de la pièce, c'est un chef-d'œuvre d'éloquence ; incorporée à la pièce, c'est un chef-d'œuvre encore plus grand. Il est vrai que ces beautés n'exci-

tent ni terreur ni pitié, ni grands mouvements ; mais ces mouvements, cette pitié, cette terreur ne sont pas nécessaires dans le commencement d'un second acte.

Cette scène est beaucoup plus difficile à jouer qu'aucune autre ; elle exigerait trois acteurs d'une figure imposante, et qui eussent autant de noblesse dans la voix et dans les gestes qu'il y en a dans les vers ; c'est ce qui ne s'est jamais rencontré. (V.)

Quiconque après sa mort aspire à la couronne.  
Que le peuple aux tyrans ne soit plus exposé :  
S'il eût puni Sylla, César eût moins osé.

**Maxime.** Mais la mort de César, que vous trouvez si juste,  
A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste.  
Voulant nous affranchir, Brute s'est abusé ;  
S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.

**Cinna.** La faute de Cassie, et ses terreurs paniques,  
On fait rentrer l'État sous des lois tyranniques ;  
Mais nous ne verrons point de pareils accidents,  
Lorsque Rome suivra des chefs moins imprudents.

**Maxime.** Nous sommes encor loin de mettre en évidence  
Si nous nous conduirons avec plus de prudence ;  
Cependant c'en est peu que de n'accepter pas  
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

**Cinna.** C'en est encor bien moins, alors qu'on s'imagine  
Guérir un mal si grand sans couper la racine ;  
Employer la douceur à cette guérison,  
C'est, en fermant la plaie, y verser du poison.

**Maxime.** Vous la voulez sanglante, et la rendez douteuse.

**Cinna.** Vous la voulez sans peine, et la rendez honteuse.

**Maxime.** Pour sortir de ses fers jamais on ne rougit.

**Cinna.** On en sort lâchement, si la vertu n'agit.

**Maxime.** Jamais la liberté ne cesse d'être aimable ;  
Et c'est toujours pour Rome un bien inestimable.

**Cinna.** Ce ne peut être un bien qu'elle daigne estimer,  
Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer :  
Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joie  
Le rebut du tyran dont elle fut la proie ;  
Et tout ce que la gloire a de vrais partisans  
Le hait trop puissamment pour aimer ses présents.

**Maxime.** Donc pour vous Émilie est un objet de haine.

**Cinna.** La recevoir de lui me serait une gêne :  
Mais quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts,  
Je saurai le braver jusque dans les enfers.  
Oui, quand par son trépas je l'aurai méritée,  
Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée,  
L'épouser sur sa cendre, et qu'après notre effort  
Les présents du tyran soient le prix de sa mort.

**Maxime.** Mais l'apparence, ami, que vous puissiez lui plaire  
Teint du sang de celui qu'elle aime comme un père ?  
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

**Cinna.** Ami, dans ce palais on peut nous écouter,  
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence  
Dans un lieu si mal propre à notre confiance.

---

## ACTE TROISIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

CINNA, MAXIME.

**Maxime.** Vous me semblez pensif.

**Cinna.** Ce n'est pas sans sujet.

**Maxime.** Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est l'objet ?

**Cinna.** Émilie et César, l'un et l'autre me gêne ;  
L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.  
Plût aux dieux que César employât mieux ses soins,  
Et s'en fît mieux aimer, ou m'aimât un peu moins.  
Cette faveur si pleine, et si mal reconnue,  
Par un mortel reproche à tous moments me tue.  
Il me semble surtout incessamment le voir  
Déposer en nos mains son absolu pouvoir,  
Écouter nos avis, m'applaudir et me dire :  
« Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire,  
« Mais je le retiendrai pour vous en faire part. »  
Et je puis dans son sein enfoncer un poignard !  
Je deviens sacrilège, ou je suis parricide,  
Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

**Maxime.** Vous n'aviez point tantôt ces agitations :  
Vous paraissiez plus ferme en vos intentions ;  
Vous ne sentiez au cœur ni remords ni reproche.

**Cinna.** On ne les sent aussi que quand le coup approche,  
Et l'on ne reconnaît de semblables forfaits  
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.

L'âme, de son dessein jusque là possédée,  
 S'attache aveuglément à sa première idée ;  
 Mais alors quel esprit n'en devient point troublé ?  
 Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé ?  
 Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise,  
 Voulut plus d'une fois rompre son entreprise,  
 Qu'avant que de frapper elle lui fit sentir  
 Plus d'un remords en l'âme, et plus d'un repentir.

**Maxime.** Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude ;  
 Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude,  
 Et fut contre un tyran d'autant plus animé  
 Qu'il en reçut de biens et qu'il s'en vit aimé.  
 Comme vous l'imitiez, faites la même chose,  
 Et formez vos remords d'une plus juste cause,  
 De vos lâches conseils, qui seuls ont arrêté  
 Le bonheur renaissant de notre liberté :  
 C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée ;  
 De la main de César Brute l'eût acceptée,  
 Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger  
 De vengeance ou d'amour l'eût remise en danger.  
 N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,  
 Et veut vous faire part de son bonheur suprême ;  
 Mais entendez crier Rome à votre côté :  
 « Rends-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu m'as ôté ;  
 « Et, si tu m'as tantôt préféré ta maîtresse,  
 « Ne me préfère pas le tyran qui m'opprime. »

**Cinna.** Ami, n'accable plus un esprit malheureux  
 Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux.  
 Envers nos citoyens je sais qu'elle est ma faute,  
 Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte ;  
 Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié  
 Qui ne peut expirer sans me faire pitié,  
 Et laisse-moi, de grâce, attendant Æmilie,  
 Donner un libre cours à ma mélancolie.  
 Mon chagrin t'importune, et le trouble où je suis  
 Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis.

## SCÈNE II.

CINNA.

Donne un plus digne nom au glorieux empire <sup>1</sup>  
 Du noble sentiment que la vertu m'inspire,  
 Et que l'honneur oppose au coup précipité  
 De mon ingratitude et de ma lâcheté.  
 En ces extrémités quel conseil dois-je prendre ?  
 De quel côté pencher ? à quel parti me rendre ?  
 Qu'une âme généreuse a de peine à faillir !  
 Quelque fruit que par là j'espère de cueillir,  
 Les douceurs de l'hymen, celles de la vengeance,  
 La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance,  
 N'ont point assez d'appâts pour flatter ma raison,  
 S'il les faut acquérir par une trahison ;  
 S'il faut percer le flanc d'un prince magnanime  
 Qui du peu que je suis fait une telle estime,  
 Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens,  
 Qui ne prend pour régner de conseils que les miens.  
 O coup ! ô trahison trop indigne d'un homme !  
 Dure, dure à jamais l'esclavage de Rome !  
 Périssent mon hymen, périssent mon espoir,  
 Plutôt que de ma main parte un crime si noir !  
 Quoi ! ne m'offre-t-il pas tout ce que je souhaite,  
 Et qu'au prix de son sang mon injustice achète ?  
 Pour jouir de ses dons faut-il l'assassiner ?  
 Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner ?  
 Mais je dépends de vous, ô serment téméraire !  
 O haine d'Æmilie, ô souvenir d'un père !  
 Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé,  
 Et je ne puis plus rien que par votre congé :  
 C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse ;  
 C'est à vous, Æmilie, à lui donner sa grâce ;

(1) Voici le cas où un monologue est convenable : un homme dans une situation violente peut examiner avec lui-même le danger de son entreprise, l'horreur du crime qu'il va commettre, écouter ou combattre ses remords; mais il fallait que ce monologue fût placé après qu'Auguste l'a comblé d'amitié et de bienfaits, et non pas après une scène froide avec Maxime. (V.)

Vos seules volontés président à son sort,  
Et tiennent en mes mains et sa vie et sa mort.  
Mais voici de retour cette femme inhumaine.

## SCÈNE III.

EMILIE, CINNA, FULVIE.

**Emilie.** Grâce aux dieux, Cinna, ma frayeur était vaine ;  
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi,  
Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.  
Octave en ma présence a tout dit à Livie,  
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

**Cinna.** Le désavouerez-vous ? et du don qu'il me fait  
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet ?

**Emilie.** L'effet est en ta main.

**Cinna.** Mais plutôt en la vôtre.

**Emilie.** Je suis toujours moi-même, et mon cœur n'est point autre ;  
Me donner à Cinna, c'est ne lui donner rien,  
C'est seulement lui faire un présent de son bien.

**Cinna.** Vous pouvez toutefois... ô ciel ! l'osé-je dire ?

**Emilie.** Que puis-je ? et que crains-tu ?

**Cinna.** Je tremble, je soupire,  
Et vois que si nos cœurs avaient mêmes désirs,  
Je n'aurais pas besoin d'expliquer mes soupirs.  
Ainsi je suis trop sûr que je vais vous déplaire ;  
Mais je n'ose parler, et je ne puis me taire.

**Emilie.** C'est trop me gêner, parle.

**Cinna.** Il faut vous obéir.  
Je vais donc vous déplaire, et vous m'allez haïr.  
Voyez-vous à quel prix vous me donnez votre âme ;  
En me rendant heureux vous rendez infâme ;  
Cette bonté d'Auguste...

**Emilie.** Il suffit, je t'entends,  
Je vois ton repentir et tes vœux inconstants.  
Les faveurs du tyran emportent tes promesses ;  
Tes feux et tes serments cèdent à ses caresses ;  
Et ton esprit crédule ose s'imaginer  
Qu'Auguste pouvant tout peut aussi me donner.  
Tu me veux de sa main plutôt que de la mienne ;

Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'appartiennne.  
 Il peut faire trembler la terre sous ses pas,  
 Mettre un roi hors du trône, et donner ses États,  
 De ses proscriptions rongir la terre et l'onde,  
 Et changer à son gré l'ordre de tout le monde ;  
 Mais le cœur d'Æmilie est hors de son pouvoir.

**Cinna.** Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir.  
 J'ai pu, vous le savez, sans parjure et sans crime,  
 Vous laisser échapper cette illustre victime.  
 César se dépouillant du pouvoir souverain  
 Nous ôtait tout prétexte à lui percer le sein ;  
 La conjuration s'en allait dissipée,  
 Vos desseins avortés, votre haine trompée ;  
 Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné,  
 Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

**Æmilie.** Pour me l'immoler, traître ! et tu veux que moi-même  
 Je retienne ta main ! qu'il vive, et que je l'aime !  
 Que je sois le butin de qui l'ose épargner,  
 Et le prix du conseil qui le force à régner !

**Cinna.** Avec les premiers vœux de mon obéissance  
 Souffrez ce faible effort de ma reconnaissance,  
 Que je tâche de vaincre un indigne courroux,  
 Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.  
 Une âme généreuse, et que la vertu guide,  
 Fuit la honte des noms d'ingrate et de perfide ;  
 Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,  
 Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

**Æmilie.** Je fais gloire, pour moi, de cette ignominie :  
 La perfidie est noble envers la tyrannie ;  
 Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux,  
 Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux.

**Cinna.** Vous faites des vertus au gré de votre haine.

**Æmilie.** Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.

**Cinna.** Un cœur vraiment romain...

**Æmilie.** Ose tout pour ravir  
 Une odieuse vie à qui le fait servir ;  
 Il fuit plus que la mort la honte d'être esclave.

**Cinna.** C'est l'être avec honneur que de l'être d'Octave ;  
 Et nous voyons souvent des rois à nos genoux

Demander pour appui tels esclaves que nous.  
 Il abaisse à nos pieds l'orgueil des diadèmes,  
 Il nous fait souverains sur leurs grandeurs suprêmes ;  
 Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,  
 Et leur impose un joug dont il nous affranchit.

**Emilie.** L'indigne ambition que ton cœur se propose !  
 Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose !  
 Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain  
 Qu'il prétende égaler un citoyen romain ?  
 Antoine sur sa tête attira notre haine  
 En se déshonorant par l'amour d'une reine ;  
 Attale, ce grand roi, dans la pourpre blanchi,  
 Qui du peuple romain se nommait l'affranchi,  
 Quand de toute l'Asie il se fût vu l'arbitre,  
 Eut encor moins prisé son trône que ce titre.  
 Souviens-toi de ton nom, soutiens sa dignité ;  
 Et prenant d'un Romain la générosité,  
 Sache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître  
 Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître.

**Cinna.** Le ciel a trop fait voir en de tels attentats  
 Qu'il hait les assassins et punit les ingrats ;  
 Et quoi qu'on entreprenne, et quoi qu'on exécute,  
 Quand il élève un trône, il en venge la chute ;  
 Il se met du parti de ceux qu'il fait régner ;  
 Le coup dont on les tue est longtemps à saigner ;  
 Et quand à les punir il a pu se résoudre,  
 De pareils châtimens n'appartiennent qu'au foudre.

**Emilie.** Dis que de leur parti toi-même tu te rends,  
 De te remettre au foudre à punir les tyrans.  
 Je ne t'en parle plus, va, sers la tyrannie ;  
 Abandonne ton âme à son lâche génie ;  
 Et pour rendre le calme à ton esprit flottant,  
 Oublie et ta naissance et le prix qui t'attend.  
 Sans emprunter ta main pour servir ma colère,  
 Je saurai bien venger mon pays et mon père.  
 Et te dire en mourant d'un esprit satisfait :  
 « N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait ;  
 « Je descends dans la tombe où tu m'as condamnée ;  
 « Où la gloire me suit qui t'était destinée :



« Je meurs en détruisant un pouvoir absolu ;

« Mais je vivrais à toi si tu l'avais voulu. »

**Cinna.** Eh bien ! vous le voulez, il faut vous satisfaire,  
Il faut affranchir Rome, il faut venger un père,  
Il faut sur un tyran porter de justes coups ;  
Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous.

---

## ACTE QUATRIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLÈTE, GARDES.

**Auguste.** Tout ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable.

**Euphorbe.** Seigneur, le récit même en paraît effroyable :

On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,  
Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.

**Auguste.** Quoi ! mes plus chers amis ! quoi ! Cinna ! quoi ! Maxime !

Les deux que j'honorais d'une si haute estime,  
A qui j'ouvrais mon cœur, et dont j'avais fait choix  
Pour les plus importants et plus nobles emplois !  
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire,  
Pour m'arracher le jour l'un et l'autre conspire !  
Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir,  
Et montre un cœur touché d'un juste repentir ;  
Mais Cinna !

**Euphorbe.** Cinna seul dans sa rage s'obstine,  
Et contre vos bontés d'autant plus se mutine ;  
Lui seul combat encor les vertueux efforts  
Que sur les conjurés fait ce juste remords,  
Et, malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,  
Il tâche à raffermir leurs âmes ébranlées.

**Auguste.** Lui seul les encourage, et lui seul les séduit !

O le plus déloyal que la terre ait produit !  
O trahison conçue au sein d'une furie !

O trop sensible coup d'une main si chérie !

Cinna, tu me trahis ! Polyclète, écoutez.

(Il lui parle à l'oreille.)

**Polyclète.** Tous vos ordres, seigneur, seront exécutés.

**Auguste.** Qu'Éraste en même temps aille dire à Maximo

Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.

(Polyclète rentre.)

**Euphorbe.** Il l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir.

A peine du palais il a pu revenir,

Que, les yeux égarés, et le regard farouche,

Le cœur gros de soupirs, les sanglots à la bouche,

Il déteste sa vie et ce complot maudit,

M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit ;

Et, m'ayant commandé que je vous avertisse,

Il ajoute : « Dis-lui que je me fais justice,

« Que je n'ignore point ce que j'ai mérité. »

Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité ;

Et l'eau grosse et rapide, et la nuit assez noire,

M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

**Auguste.** Sous ce pressant remords il a trop succombé,

Il s'est à mes bontés lui-même dérobé ;

Il n'est crime envers moi qu'un repentir n'efface ;

Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grâce,

Allez pourvoir au reste, et faites qu'on ait soin

De tenir en lieu sûr ce fidèle témoin.

## SCÈNE II.

AUGUSTE.

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie<sup>1</sup>

Les secrets de mon âme et le soin de ma vie ?

Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,

Si donnant des sujets il ôte les amis,

Si tel est le destin des grandeurs souveraines

(1) Voilà encore une occasion où un monologue est bien placé ; la situation d'Auguste est une excuse légitime : d'ailleurs il est bien écrit, les vers en sont beaux, les réflexions sont justes, intéressantes ; ce morceau est digne du grand Corneille. (V.)

Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,  
Et si votre rigueur les condamne à chérir  
Ceux que vous animez à les faire périr.  
Pour elles rien n'est sûr ; qui peut tout doit tout craindre.  
Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.  
Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !  
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,  
De combien ont rougi les champs de Macédoine,  
Combien en a versé la défaite d'Antoine,  
Combien celle de Sexte, et revois tout d'un temps  
Pérouse au sien noyée, et tous ses habitants.  
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,  
De tes proscriptions les sanglantes images,  
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,  
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau,  
Et puis ose accuser le destin d'injustice  
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,  
Et que, par ton exemple, à ta perte guidés,  
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés !  
Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise :  
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise ;  
Rends un sang infidèle à l'infidélité,  
Et souffre des ingrats après l'avoir été.  
Mais que mon jugement au besoin m'abandonne !  
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne ?  
Toi, dont la trahison me force à retenir  
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,  
Me traite en criminel, et fait seule mon crime,  
Relève pour l'abattre, un crime illégitime,  
Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,  
S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'État ?  
Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre !  
Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre !  
Non, non, je me trahis moi-même d'y penser :  
Qui pardonne aisément invite à l'offenser ;  
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.  
Mais quoi ! toujours du sang et toujours des supplices !  
Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter ;  
Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter.

Rome a pour ma ruine une hydro trop fertile ;  
 Une tête coupée en fait renaitre mille ;  
 Et le sang répandu de mille conjurés  
 Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.  
 Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute ;  
 Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute ;  
 Meurs ; tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,  
 Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,  
 Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse  
 Pour te faire périr tour à tour s'intéresse :  
 Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ;  
 Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre, ou mourir.  
 La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste  
 Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste ;  
 Meurs, mais quitte du moins la vie avec éclat,  
 Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat,  
 A toi-même en mourant immole ce perfide ;  
 Contentant ses désirs, punis son parricide ;  
 Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,  
 En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas :  
 Mais jouissons plutôt nous-même de sa peine ;  
 Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.  
 O Romains ! ô vengeance ! ô pouvoir absolu !  
 O rigoureux combat d'un cœur irrésolu  
 Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose !  
 D'un prince malheureux ordonnez quelque chose.

SCÈNE III<sup>1</sup>.

ÆMILIE, FULVIE.

**Æmilie.** D'où me vient cette joie, et que mal à propos  
 Mon esprit malgré moi goûte un entier repos !  
 César mande Cinna sans me donner d'alarmes !  
 Mon cœur est sans soupirs, mes yeux n'ont point de larmes :

(1) La scène reste vide ; c'est un grand défaut aujourd'hui, et dans lequel même les plus médiocres auteurs ne tombent pas. Mais Corneille est le premier qui ait pratiqué cette règle si belle et si nécessaire de lier les scènes, et de ne faire paraître sur le théâtre aucun personnage sans une raison évidente. Si le législateur manque ici à la loi qu'il a introduite, il est assurément bien excusable. (V.)

Comme si j'apprenais d'un secret mouvement  
Que tout doit succéder à mon contentement !  
Ai-je bien entendu ? me l'as-tu dit Fulvie ?

**Fulvie.** J'avais gagné sur lui qu'il aimerait la vie,  
Et je vous l'amenais, plus traitable et plus doux,  
Faire un second effort contre votre courroux ;  
Je m'en applaudissais, quand soudain Polyclète,  
Des volontés d'Auguste ordinaire interprète,  
Est venu l'aborder et sans suite et sans bruit,  
Et de sa part sur l'heure au palais l'a conduit.  
Auguste est fort troublé, l'on ignore la cause ;  
Chacun diversement soupçonne quelque chose ;  
Tous présumant qu'il aie un grand sujet d'ennui,  
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.  
Mais ce qui m'embarrasse, et que je viens d'apprendre,  
C'est que deux inconnus se sont saisis d'Évandre,  
Qu'Euphorbe est arrêté sans qu'on sache pourquoi,  
Que même de son maître on dit je ne sais quoi :  
On lui veut imputer un désespoir funeste ;  
On parle d'eaux, de Tibre, et l'on se tait du reste.

**Emilie.** Que de sujets de craindre et de désespérer,  
Sans que mon triste cœur en daigne murmurer !  
A chaque occasion le ciel y fait descendre  
Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre :  
Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler ;  
Et je suis insensible alors qu'il faut trembler.  
Je vous entends, grands dieux ! vos bontés que j'adore  
Ne peuvent consentir que je me déshonore ;  
Et ne me permettant soupirs, sanglots, ni pleurs,  
Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.  
Vous voulez que je meure avec ce grand courage  
Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage ;  
Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,  
Et dans la même assiette où vous me retenez.  
O liberté de Rome ! ô mânes de mon père !  
J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire :  
Contre votre tyran j'ai ligué ses amis  
Et plus osé pour vous qu'il ne m'était permis.  
Si l'effet a manqué, ma gloire n'est pas moindre ;

N'ayant pu vous venger, je vous irai rejoindre,  
 Mais si fumante encor d'un généreux courroux  
 Par un trépas si noble et si digne de vous,  
 Qu'il vous fera sur l'heure aisément reconnaître  
 Le sang des grands héros dont vous m'avez fait naître.

## SCÈNE IV.

MAXIME, EMILIE, FULVIE.

**Emilie.** Mais je vous vois, Maxime, et l'on vous faisait mort !

**Maxime.** Euphorbe trompe Auguste avec ce faux rapport ;  
 Se voyant arrêté, la trame découverte,  
 Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

**Emilie.** Que dit-on de Cinna ?

**Maxime.** Que son plus grand regret  
 C'est de voir que César sait tout votre secret ;  
 En vain il le dénie et le veut méconnaître.  
 Évandre à tout conté pour excuser son maître,  
 Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arrêter.

**Emilie.** Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter ;  
 Je suis prête à le suivre et lasse de l'attendre.

**Maxime.** Il vous attend, chez moi.

**Emilie.** Chez vous !

**Maxime.** C'est vous surprendre ;  
 Mais apprenez le soin que le ciel a de vous ;  
 C'est un des conjurés qui va fuir avec nous.  
 Prenons notre avantage avant qu'on nous poursuive ;  
 Nous avons pour partir un vaisseau sur la rive.

**Emilie.** Me connais-tu, Maxime, et sais-tu qui je suis ?

**Maxime.** En faveur de Cinna je fais ce que je puis <sup>2</sup>,

(1) Ne dissimulons rien, cette résurrection de Maxime n'est pas une invention heureuse. Qu'un héros qu'on croyait mort dans un combat reparaisse, c'est un moment intéressant ; mais le public ne peut souffrir un lâche que son valet avait supposé s'être jeté dans la rivière. Corneille n'a pas prétendu faire un coup de théâtre ; mais il pouvait éviter cette apparition inattendue d'un homme qu'on

croit mort, et dont on ne désire point du tout la vie ; il était fort inutile à la pièce que son esclave Euphorbe eût feint que son maître s'était noyé. (V.)

(2) Maxime joue le rôle d'un misérable ; pourquoi l'auteur, pouvant l'ennoblir, l'a-t-il rendu si bas ? Apparemment il cherchait un contraste ; mais de tels contrastes ne peuvent guère réussir que dans la comédie. (V.)

Et tâche à garantir de ce malheur extrême  
La plus belle moitié qui reste de lui-même.  
Sauvons-nous, Æmilie, et conservons le jour,  
Afin de le venger par un heureux retour.

**Æmilie.** Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre,  
Qu'il ne faut pas venger, de peur de leur survivre.  
Quiconque après sa perte aspire à se sauver  
Est indigne du jour qu'il tâche à conserver.

**Maxime.** Quel désespoir aveugle à ces fureurs vous porte ?  
O dieux ! que de faiblesse en une âme si forte !  
Ce cœur si généreux rend si peu de combat,  
Et du premier revers la fortune l'abat !  
Votre juste douleur est trop impétueuse.

**Æmilie.** La tienne en ta faveur est trop ingénieuse.  
Ma vertu tout entière agit sans s'émouvoir,  
Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

**Maxime.** Quoi ! vous suis-je suspect de quelque perfidie ?

**Æmilie.** Oui, tu l'es, puisque enfin tu veux que je le die ;  
L'ordre de notre fuite est trop bien concerté  
Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté.  
Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures ;  
Mais n'espère non plus m'éblouir de parjures.  
Si c'est te faire tort que de m'en défier,  
Viens mourir avec moi pour te justifier.

---

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, CINNA.

**Auguste.** Prends un siège, Cinna, prends, et sur toute chose  
Observe exactement la loi que je t'impose :  
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours ;  
D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours ;  
Tiens ta langue captive ; et si ce grand silence  
A ton émotion fait quelque violence,  
Tu pourras me répondre après tout à loisir :  
Sur ce point seulement contente mon désir.

**Cinna.** Je vous obéirai, seigneur.

**Auguste.** Qu'il te souvienne  
De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.  
Tu vois le jour, Cinna ; mais ceux dont tu le tiens  
Furent les ennemis de mon père, et les miens.  
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance ;  
Et lorsque après leur mort tu vins en ma puissance,  
Leur haine enracinée au milieu de ton sein  
T'avait mis contre moi les armes à la main.  
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,  
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître,  
Et l'inclination jamais n'a démenti  
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti.  
Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivie ;  
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie ;

(1) « Sedo, inquit, Cinna; hoc primum a te peto ne loquentem interpelles. » Toute cette scène est de Sénèque le philosophe. Par quel prodige de l'art Corneille a-t-il surpassé Sénèque, comme dans *les Horaces* il a été plus nerveux que Tite-Live ?

C'est là le privilège de la belle poésie, et un de ces exemples qui condamnent bien fortement ces deux auteurs, d'Aubignac et La Motte, qui ont voulu faire des tragédies en prose. (V.)





Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner

CINNA

Acte V, Scène I.

Je te fis prisonnier pour te combler de biens ;  
 Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens ;  
 Je te restituai d'abord ton patrimoine ;  
 Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine,  
 Et tu sais que depuis, à chaque occasion,  
 Je suis tombé pour toi dans la profusion.  
 Toutes les dignités que tu m'as demandées,  
 Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées ;  
 Je t'ai préféré même à ceux dont les parents  
 Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,  
 A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,  
 Et qui m'ont conservé le jour que je respire.  
 De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,  
 Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.  
 Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,  
 Après tant de faveur montrer un peu de haine,  
 Je te donnai sa place en ce triste accident,  
 Et te fis, après lui, mon plus cher confident,  
 Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue  
 Me pressant de quitter ma puissance absolue,  
 De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,  
 Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis.  
 Bien plus, ce même jour je te donne Æmilie,  
 Le digne objet des vœux de toute l'Italie,  
 Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,  
 Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.  
 Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire  
 Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire ;  
 Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,  
 Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

**Cinna.** Moi, seigneur ! moi, que j'eusse une âme si traîtresse !  
 Qu'un si lâche dessein...

**Auguste.** Tu tiens mal ta promesse :  
 Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux ;  
 Tu te justifieras après, si tu le peux.  
 Écoute cependant, et tiens mieux ta parole.  
 Tu veux m'assassiner demain, au Capitole,  
 Pendant le sacrifice, et ta main pour signal

Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal ;  
 La moitié de tes gens doit occuper la porte ,  
 L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.  
 Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons ?  
 De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?  
 Procule, Glabrion, Virginian, Rutilé,  
 Marcel, Plauté, Lénas, Pompone, Albin, Icile,  
 Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé :  
 Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé ;  
 Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,  
 Que pressent de mes lois les ordres légitimes,  
 Et qui, désespérant de les plus éviter,  
 Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.  
 Tu te tais maintenant, et gardes le silence,  
 Plus par confusion que par obéissance.  
 Quel était ton dessein, et que prétendais-tu  
 Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?  
 Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique !  
 Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,  
 Son salut désormais dépend d'un souverain,  
 Qui pour tout conserver tienne tout en sa main ;  
 Et si sa liberté te faisait entreprendre,  
 Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre ;  
 Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État,  
 Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.  
 Quel était donc ton but ? d'y régner en ma place ?  
 D'un étrange malheur son destin le menace,  
 Si pour monter au trône et lui donner la loi  
 Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi,  
 Si jusques à ce point son sort est déplorable,  
 Que tu sois après moi le plus considérable,  
 Et que ce grand fardeau de l'empire romain  
 Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.  
 Apprends à te connaître, et descends en toi-même :  
 On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,  
 Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,  
 Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux :  
 Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,

Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.  
 Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux,  
 Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,  
 Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,  
 Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.  
 Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient ;  
 Elle seule t'élève, et seule te soutient ;  
 C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne ;  
 Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne ;  
 Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui  
 Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.  
 J'aime mieux toutefois céder à ton envie ;  
 Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie ;  
 Mais oses-tu penser que les Serviliens,  
 Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,  
 Et tant d'autres enfin de qui les grands courages  
 Des héros de leur sang sont les vives images,  
 Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux  
 Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règues sur eux ?  
 Parle, parle, il est temps.

**Cinna.** Je demeure stupide ;  
 Non que votre colère ou la mort m'intimide :  
 Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver,  
 Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.  
 Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée :  
 Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée.  
 Le père et les deux fils, lâchement égorgés,  
 Par la mort de César étaient trop peu vengés.  
 C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause :  
 Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,  
 N'attendez point de moi d'infâmes repentirs,  
 D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs ;  
 Le sort veus est propice autant qu'il m'est contraire ;  
 Je sais ce que j'ai fait, et ce qu'il vous faut faire.  
 Vous devez un exemple à la postérité,  
 Et mon trépas importe à votre sûreté.

**Auguste.** Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,  
 Et, loin de t'excuser, tu couronnes ton crime.

Voyons si ta constance ira jusques au bout.  
 Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout ;  
 Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

## SCÈNE II.

AUGUSTE, CINNA, ÆMILIE, FULVIE.

**Æmilie.** Vous ne connaissez pas encor tous les complices ;  
 Votre Æmilie en est, seigneur, et la voici.

**Cinna.** C'est elle-même, ô dieux !

**Auguste.** Et toi, ma fille, aussi !

**Æmilie.** Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire,  
 Et j'en étais, seigneur, la cause et le salaire.  
 Je le lui fis jurer ; il chercha des amis :  
 Le ciel rompt le succès que je m'étais promis,  
 Et je vous viens, seigneur, offrir une victime ;  
 Non pour sauver sa vie en me chargeant du crime,  
 Son trépas est trop juste après son attentat,  
 Et toute excuse est vaine en un crime d'État :  
 Mourir en sa présence, et rejoindre mon père,  
 C'est tout ce qui m'amène, et tout ce que j'espère.

**Auguste.** O ma fille ! est-ce là le prix de mes bienfaits ?

**Æmilie.** Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

**Auguste.** Songe avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

**Æmilie.** Il éleva la vôtre avec même tendresse ;  
 Il fut votre tuteur, et vous son assassin ;  
 Et vous m'avez au crime enseigné le chemin.  
 Le mien d'avec le vôtre en ce point seul diffère,  
 Que votre ambition s'est immolé mon père,  
 Et qu'un juste courroux dont je me sens brûler  
 A son sang innocent voulait vous immoler.

**Cinna.** Elle n'a conspiré que par mon artifice ;  
 J'en suis le seul auteur, elle n'est que complice.

**Æmilie.** Cinna, qu'oses-tu dire ? est-ce là me chérir,  
 Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir ?

**Cinna.** Mourez, mais en mourant ne souillez point ma gloire.

**Æmilie.** La mienne se flétrit, si César te veut croire.

**Cinna.** Et la mioune se perd, si vous tirez à vous  
Toute celle qui suit de si généreux coups.

**Emilie.** Nos deux âmes, seigneur, sont deux âmes romaines ;  
Unissant nos désirs, nous unimes nos haines ;  
De nos parents perdus le vif ressentiment  
Nous apprit nos devoirs en un même moment ;  
En ce noble dessein nos cœurs se rencontrèrent ;  
Nos esprits généreux ensemble le formèrent ;  
Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas :  
Vous vouliez nous unir, ne nous séparez pas.

**Auguste.** Oui, je vous unirai, couple ingrat et perfide,  
Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide :  
Oui, je vous unirai, puisque vous le voulez :  
Il faut bien satisfaire aux vœux que vous formez,  
Et que tout l'univers, sachant ce qui m'anime,  
S'étonne du supplice aussi bien que du crime.

## SCÈNE III.

AUGUSTE, CINNA, MAXIME, EMILIE, FULVIE.

**Auguste.** Mais enfin le ciel m'aime, et ses bienfaits nouveaux  
Ont arraché Maxime à la fureur des eaux.  
Approche, seul ami que j'éprouve fidèle.

**Maxime.** Honorez moins, seigneur, une âme criminelle.

**Auguste.** Ne parlons plus de crime après ton repentir,  
Après que du péril tu m'as su garantir ;  
C'est à toi que je dois et le jour et l'empire.

**Maxime.** De tous vos ennemis connaissez mieux le pire :  
Si vous réglez encor, seigneur, si vous vivez,  
C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.  
Un vertueux remords n'a point touché mon âme ;  
Pour perdre mon rival j'ai découvert sa trame ;  
Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé,  
De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé.

**Auguste.** En est-ce assez, ô ciel ! et le sort, pour me nuire,  
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire ?  
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers ;

Je suis maître de moi comme de l'univers ;  
 Je le suis, je veux l'être. O siècles ! ô mémoire !  
 Conservez à jamais ma dernière victoire ;  
 Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux  
 De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.  
 Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie<sup>1</sup> :  
 Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ;  
 Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,  
 Je te la donne encor comme à mon assassin.  
 Commençons un combat qui montre par l'issue  
 Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.  
 Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler ;  
 Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler :  
 Avec cette beauté que je t'avais donnée,  
 Reçois le consulat pour la prochaine année.  
 Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang ;  
 Préfère-s-en la pourpre à celle de mon sang ;  
 Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère :  
 Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

**Emilie.** Et je me rends, seigneur, à ces hautes bontés ;  
 Je recouvre la vue auprès de leurs clartés.  
 Je connais mon forfait qui me semblait justice ;  
 Et (ce que n'avait pu la terreur du supplice)  
 Je sens naître en mon âme un repentir puissant,  
 Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.  
 Le ciel a résolu votre grandeur suprême ;  
 Et pour preuve, seigneur, je n'en veux que moi-même.  
 J'ose avec vanité me donner cet éclat,  
 Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'État.  
 Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle ;  
 Elle est morte, et ce cœur devient sujet fidèle ;  
 Et, prenant désormais cette haine en horreur,  
 L'ardeur de vous servir succède à sa fureur.

(1) C'est ce que dit Auguste qui est admirable ; c'est là ce qui fit verser des larmes au grand Condé, larmes qui n'appartiennent qu'à de belles âmes.

De toutes les tragédies de Corneille, celle-ci fit le plus grand effet à la cour, et

on peut lui appliquer ces vers du vieil Horace :

C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits...

C'est d'eux seuls qu'on attend la véritable gloire.

(V.)

**Cinna.** Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenses  
 Au lieu de châtimens trouvent des récompenses ?  
 O vertu sans exemple ! ô clémence, qui rend  
 Votre pouvoir plus juste, et mon crime plus grand !

**Auguste.** Cesse d'en retarder un oubli magnanime ;  
 Et tous deux avec moi faites grâce à Maxime :  
 Il nous a trahis tous ; mais ce qu'il a commis  
 Vous conserve innocents, et me rend mes amis.

**A Maxime.** Reprends auprès de moi ta place accoutumée ;  
 Rentre dans ton crédit et dans ta renommée ;  
 Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grâce à son tour ;  
 Et que demain l'hymen couronne ce grand jour.  
 Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice.

**Maxime.** Je n'en murmure point, il a trop de justice ;  
 Et je suis plus confus, seigneur, de vos bontés  
 Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

**Cinna.** Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappelée  
 Vous consacre une foi lâchement violée,  
 Mais si ferme à présent, si loin de chanceler,  
 Que la chute du ciel ne pourrait l'ébranler.  
 Puisse le grand moteur des belles destinées,  
 Pour prolonger vos jours, retrancher nos années ;  
 Et moi, par un bonheur dont chacun soit jaloux,  
 Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous !

**Auguste.** Qu'on redouble demain les heureux sacrifices  
 Que nous devons offrir sous de meilleurs auspices,  
 Et que vos conjurés entendent publier  
 Qu'Auguste a tout appris, et veut tout oublier <sup>1</sup>.

---

(1) Ce n'est pas ici une pièce telle que les *Horaces*. On voit bien le même pinceau, mais l'ordonnance du tableau est très supérieure. Il n'y a point de double action : ce ne sont point des intérêts indépendants les uns des autres, des actes ajoutés à des actes ; c'est toujours la même intrigue. Les trois unités sont aussi parfaitement observées qu'elles puissent l'être, sans que l'action soit gênée, sans que l'auteur paraisse faire le moindre effort. Il y a toujours de l'art ; et l'art s'y montre rarement à découvert. (V.) — Le pardon généreux d'Auguste, les vers qu'il prononce, qui sont le sublime de la grandeur d'âme. Ces vers que l'admiration



a gravés dans la mémoire de tous ceux qui les ont entendus, et cet avantage attaché à la beauté du dénouement, de laisser au spectateur une dernière impression qui est la plus heureuse et la plus vive de toutes celles qu'il a reçues, ont fait regarder assez généralement cette tragédie comme le chef-d'œuvre de Corneille; et si l'on ajoute à ce grand mérite du cinquième acte le discours éloquent de Cinna dans la scène où il fait le tableau des proscriptions d'Octave; cette autre scène si théâtrale où Auguste délibère avec ceux qui ont résolu de l'assassiner; les idées profonde et l'énergie de style qu'on remarque dans ce dialogue aussi frappant à la lecture qu'au théâtre; le monologue d'Auguste au quatrième acte; la fierté du caractère d'Émilie, et les traits heureux dont il est semé; cette

préférence paraîtra suffisamment justifiée. N'oublions pas surtout de remarquer combien l'auteur de *Cinna* a embelli les détails qu'il a puisés dans Sénèque. Tel est l'avantage inappréciable des beaux vers, telle est la supériorité qu'ils ont sur la meilleure prose, que la mesure et l'harmonie ont gravé dans tous les esprits et mis dans toutes les bouches ce qui demeurait comme enseveli dans les écrits d'un philosophe, et n'existait que pour un petit nombre de lecteurs. Cette précision, commandée par le rythme poétique, a tellement consacré les paroles que Corneille prête à Auguste, qu'on croirait qu'il n'a pu s'exprimer autrement; et la conversation d'Auguste et de Cinna ne sera jamais autre chose que les vers qu'on a retenus de Corneille. (LA H.)

# POLYEUCTE<sup>1</sup>

## MARTYR

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE (1640).

---

### A LA REINE RÉGENTE.

MADAME,

Quelque connaissance que j'aie de ma faiblesse, quelque profond respect qu'imprime Votre Majesté dans les âmes de ceux qui l'approchent, j'avoue que je me jette à ses pieds, sans timidité, sans défiance, et que je me tiens assuré de lui plaire, parce que je suis assuré de lui parler de ce qu'elle aime le mieux. Ce n'est qu'une pièce de théâtre que je lui présente, mais qui l'entretiendra de Dieu : la dignité de la matière est si haute, que l'impuissance de l'artisan ne la peut ravalier ; et votre âme royale se plaît trop à cette sorte d'entretien pour s'offenser des défauts d'un ouvrage où elle rencontrera les délices de son cœur. C'est par là, Madame, que j'espère obtenir de Votre Majesté le pardon du long temps que j'ai attendu à lui rendre cette sorte d'hommage. Toutes les fois que j'ai mis sur notre

scène des vertus morales ou politiques, j'en ai toujours cru les tableaux trop peu dignes de paraître devant elle, quand j'ai considéré qu'avec quelque soin que je les pusse choisir dans l'histoire, et quelques ornements dont l'artifice les pût enrichir, elle envoyait de plus grands exemples dans elle-même. Pour rendre les choses proportionnées, il fallait aller à la plus haute espèce, et n'entreprendre pas de rien offrir de cette nature à une reine très chrétienne, et qui l'est beaucoup plus encore par ses actions que par son titre, à moins que de lui offrir un portrait des vertus chrétiennes dont l'amour et la gloire de Dieu formassent les plus beaux traits, et qui rendit les plaisirs qu'elle y pourra prendre aussi propres à exercer sa piété qu'à délasser son esprit. C'est à cette extraordinaire et ad-

(1) Quand on passe de *Cinna* à *Polyeucte*, on se trouve dans un monde tout différent : mais les grands poètes, ainsi que les grands peintres, savent traiter tous les sujets. C'est une chose assez connue que, Corneille ayant lu sa tragédie de *Polyeucte* chez madame de Rambouillet, où se rassemblaient alors les esprits les plus cultivés, cette pièce y fut condamnée d'une voix unanime, malgré l'intérêt qu'on prenait à l'auteur dans cette maison : Voiture fut député de toute l'assemblée pour engager Corneille à ne pas faire représenter cet ouvrage. Il est difficile de démêler ce qui put porter les hommes du royaume qui avaient le plus de goût et de lumières à juger si singulièrement : furent-ils persuadés qu'un martyr ne pouvait jamais réussir sur le théâtre ? c'était ne pas connaître le peuple ; croyaient-ils

que les défauts que leur sagacité leur faisait remarquer révolteraient le public ? c'était tomber dans la même erreur qui avait trompé les censeurs du *Cid* : ils examinaient le *Cid* par l'exacte raison, et ils ne voyaient pas qu'au spectacle on juge par sentiment. Pouvaient-ils ne pas sentir les beautés singulières des rôles de Sévère et de Pauline ? Ce qui est étonnant, c'est que tous ces chefs-d'œuvre se suivaient d'année en année. *Cinna* fut joué au commencement de 1639, et *Polyeucte* en 1640. Il est vrai que Lope de Vega, Garnier, Calderon, composaient encore plus vite, *stantos pede in uno* ; mais quand on ne s'asservit à aucune règle, qu'on n'est gêné ni par la rime, ni par la conduite, ni par aucune bienséance, il est plus aisé de faire dix tragédies que de faire *Cinna* et *Polyeucte*.

mirable piété, Madame, que la France est redevable des bénédictions qu'elle voit tomber sur les premières armes de son roi ; les heureux succès qu'elles ont obtenus en sont les rétributions éclatantes, et des coups du ciel, qui répand abondamment sur tout le royaume les récompenses et les grâces que Votre Majesté a méritées. Notre perte semblait infaillible après celle de notre grand monarque ; toute l'Europe avait déjà pitié de nous, et s'imaginait que nous nous allions précipiter dans un extrême désordre, parce qu'elle nous voyait dans une extrême désolation : cependant la prudence et les soins de Votre Majesté, les bons conseils qu'elle a pris, les grands courages qu'elle a choisis pour les exécuter, ont agi si puissamment dans tous les besoins de l'État, que cette première année de sa régence a non seulement égalé les plus glorieuses de l'autre règne, mais a même effacé, par la prise de Thionville, le souvenir du malheur qui, devant ses murs, avait interrompu une si longue suite de victoires. Permettez que je me laisse emporter au ravissement que me donne cette pensée, et que je m'écrie dans ce transport :

Que vos soins, grande reine, enfantent des miracles !

Bruxelles et Madrid en sont tout interdits ;  
Et si notre Apollon me les avait prédits,  
J'aurais moi-même osé douter de ses oracles.

Sous vos commandemens on force tous obstacles ;  
On porte l'épouvante aux cœurs les plus hardis,  
Et par les coups d'essai vos États agrandis  
Des drapeaux ennemis font d'illustres spectacles

La victoire elle-même accourant à mon roi,  
Et mettant à ses pieds Thionville et Rocroi,  
Fait retentir ces vers sur les bords de la Seine :

France, attends tout d'un règne ouvert en triomphant,

Puisque tu vois déjà les ordres de ta reine  
Faire un foudre en tes mains des armes d'un enfant.

Il ne faut point douter que des commencements si merveilleux ne soient soutenus par des progrès encore plus étonnants. Dieu ne laisse point ses ouvrages imparfaits : il les achèvera, Madame, et rendra non seulement la régence de Votre Majesté, mais encore toute sa vie, un enchaînement continu de prospérités. Ce sont les vœux de toute la France, et ce sont ceux que fait avec plus de zèle,

Madame,

de Votre Majesté,  
le très humble, très obéissant  
très fidèle serviteur et sujet,  
CORNEILLE.

## ABRÉGÉ

DU

## MARTYRE DE SAINT POLYEUCTE,

Écrit par Siméon Métaphraste, et rapporté par Surius.

L'ingénieuse teneur des fictions avec la vérité, où consiste le plus beau secret de la poésie, produit d'ordinaire deux sortes d'effets, selon la diversité des esprits qui la voient. Les uns se laissent si bien persuader à cet enchaînement, qu'aussitôt qu'ils ont remarqué quelques événements véritables, ils s'imaginent la même chose des motifs qui les font naître et des circonstances qui les accom-

pagnent ; les autres, mieux avertis de notre artifice, soupçonnent de fausseté tout ce qui n'est pas de leur connaissance, si bien que, quand nous traitons quelque histoire écartée dont ils ne trouvent rien dans leur souvenir, ils l'attribuent tout entière à l'effort de notre imagination, et la prennent pour une aventure de roman.

L'un et l'autre de ces effets serait

dangereux en cette rencontre, il y va de la gloire de Dieu, qui se plaît dans celle de ses saints, dont la mort si précieuse devant ses yeux ne doit pas passer pour fabuleuse devant ceux des hommes. Au lieu de sanctifier notre théâtre par sa représentation, nous y profanerions la sainteté de leurs souffrances, si nous permettions que la crédulité des uns et la défiance des autres, également abusées par ce mélange, se méprissent également en la vénération qui leur est due, et que les premiers la rendissent mal à propos à ceux qui ne la méritent pas, pendant que les autres la dénieront à ceux à qui elle appartient.

Saint Polyeucte est un martyr dont, s'il m'est permis de parler ainsi, beaucoup ont plutôt appris le nom à la comédie qu'à l'église. Le *Martyrologe romain* en fait mention sur le 13 de février, mais en deux mots, suivant sa coutume; Baronius, dans ses *Annales*, n'en dit qu'une ligne; le seul Surius, ou plutôt Mosander, qui l'a augmenté dans les dernières impressions, en rapporte la mort assez au long sur le neuvième de janvier: et j'ai cru qu'il était de mon devoir d'en mettre ici l'abrégé. Comme il a été à propos d'en rendre la représentation agréable, afin que le plaisir pût insinuer plus doucement l'utilité, et lui servir comme de véhicule pour la porter dans l'âme du peuple, il est juste aussi de lui donner cette lumière pour démêler la vérité d'avec ses ornements, et lui faire reconnaître ce qui lui doit imprimer du respect comme saint, et ce qui le doit seulement divertir comme industrieux. Voici donc ce que ce dernier nous apprend :

Polyeucte et Néarque étaient deux cavaliers étroitement liés ensemble d'amitié; ils vivaient en l'an 250, sous l'empire de Décius; leur demeure était dans Mélitène, capitale d'Arménie; leur religion différente, Néarque étant chrétien, et Polyeucte suivant encore la secte des gentils, mais ayant

toutes les qualités dignes d'un chrétien, et une grande inclination à le devenir. L'empereur ayant fait publier un édit très rigoureux contre les chrétiens, cette publication donna un grand trouble à Néarque, non pour la crainte des supplices dont il était menacé, mais pour l'appréhension qu'il eut que leur amitié ne souffrit quelque séparation ou refroidissement par cet édit, vu les peines qui y étaient proposées à ceux de sa religion, et les honneurs promis à ceux du parti contraire; il en conçut un si profond déplaisir, que son ami s'en aperçut; et l'ayant obligé de lui en dire la cause, il prit de là occasion de lui ouvrir son cœur: Ne craignez point, lui dit-il, que l'édit de l'empereur nous désunisse: j'ai vu cette nuit le Christ que vous adorez; il m'a dépouillé d'une robe sale pour me revêtir d'une autre toute lumineuse, et m'a fait monter sur un cheval ailé pour le suivre: cette vision m'a résolu entièrement à faire ce qu'il y a longtemps que je médite; le seul nom chrétien me manque; et vous-même, toutes les fois que vous m'avez parlé de votre grand Messie, vous avez pu remarquer que je vous ai toujours écouté avec respect; et quand vous m'avez lu sa vie et ses enseignements, j'ai toujours admiré la sainteté de ses actions et de ses discours. O Néarque! si je ne me croyais pas indigne d'aller à lui sans être initié de ses mystères et avoir reçu la grâce de ses sacrements, que vous verriez éclater l'ardeur que j'ai de mourir pour sa gloire et le soutien de ses éternelles vérités. Néarque l'ayant éclairci sur l'illusion du scrupule où il était par l'exemple du bon larron, qui en un moment mérita le ciel, bien qu'il n'eût reçu le baptême; aussitôt notre martyr, plein d'une sainte ferveur, prend l'édit de l'empereur, crache dessus, et le déchire en morceaux qu'il jette au vent; et, voyant des idoles que le peuple portait sur les autels pour les adorer, il

les arrache à ceux qui les portaient, les brise contre terre, et les foule aux pieds, étonnant tout le monde et son ami même par la chaleur de ce zèle, qu'il n'avait pas espéré.

Son beau-père Félix, qui avait la commission de l'empereur pour persécuter les chrétiens, ayant vu lui-même ce qu'avait fait son gendre, saisi de douleur de voir l'espoir et l'appui de sa famille perdus, tâche d'ébranler sa constance, premièrement par de belles paroles, ensuite par des menaces, enfin par des coups qu'il lui fait donner par ses bourreaux sur tout le visage : mais, n'en ayant pu venir à bout, pour dernier effort il lui envoie sa fille Pauline, afin de voir si ses larmes n'auraient point plus de pouvoir sur l'esprit d'un mari que n'avaient eu ses artifices et ses rigueurs. Il n'avance rien davantage par-là ; au contraire, voyant que sa fermeté convertissait beaucoup de païens, il le condamne à perdre la tête. Cet arrêt fut exécuté sur l'heure : et le saint martyr, sans autre hap-

tème que de son sang, s'en alla prendre possession de la gloire que Dieu a promise à ceux qui renonceraient à eux-mêmes pour l'amour de lui.

Voilà en peu de mots ce qu'en dit Surius : le songe de Pauline, le rôle de Sévère, le baptême effectif de Polyeucte, le sacrifice pour la victoire de l'empereur, la dignité de Félix que je fais gouverneur d'Arménie, la mort de Néarque, la conversion de Félix et de Pauline, sont des inventions et des embellissements de théâtre. La seule victoire de l'empereur contre les Perses a quelque fondement dans l'histoire ; et sans chercher d'autres auteurs, elle est rapporté par M. Coeffeteau dans son *Histoire romaine* ; mais il ne dit pas, ni qu'il leur imposa tribut, ni qu'il envoya faire des sacrifices de remerciement en Arménie.

Si j'ai ajouté ces incidents et ces particularités selon l'art, ou non, les savants en jugeront ; mon but ici n'est pas de les justifier, mais seulement d'avertir le lecteur de ce qu'il en peut croire.

---

## PERSONNAGES.

FÉLIX, sénateur romain, gouverneur d'Arménie.

POLYEUCTE, seigneur arménien, gendre de Félix.

SÉVÈRE, chevalier romain, favori de l'empereur Décie.

NÉARQUE, seigneur arménien, ami de Polyeucte.

PAULINE, fille de Félix et femme de Polyeucte.

STRATONICE, confidente de Pauline.

ALBIN, confident de Félix.

FABIAN, domestique de Sévère.

CLÉON, domestique de Félix.

TROIS GARDES.

La scène est à Mélitène, capitale d'Arménie, dans le palais de Félix.

---

# ACTE PREMIER.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

**Néarque.** Quoi ! vous vous arrêtez aux songes d'une femme !  
De si faibles sujets troublent cette grande âme !  
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé  
S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé !

**Polyeucte.** Je sais ce qu'est un songe, et le peu de croyance  
Qu'un homme doit donner à son extravagance,  
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit  
Forme de vains objets que le réveil détruit ;  
Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme ;  
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'âme :  
Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais,  
Et tâche à m'empêcher de sortir du palais.  
Je méprise sa crainte, et je cède à ses larmes ;  
Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes ;  
Et mon cœur attendri, sans être intimidé,  
N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé.

**Néarque.** Avez-vous cependant une pleine assurance  
D'avoir assez de vie ou de persévérance ?  
Et Dieu, qui tient votre âme et vos jours dans sa main,  
Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain ?  
Il est toujours tout juste et tout bon ; mais sa grâce  
Ne descend pas toujours avec même efficace ;  
Après certains moments que perdent nos longueurs,  
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs ;  
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare :  
Le bras qui la versait en devient plus avare,  
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien  
Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.  
Celle qui vous pressait de courir au baptême,

Languissante déjà, cesse d'être la même,  
Et, pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouïr,  
Sa flamme se dissipe, et va s'évanouir.

**Polyeucte.** Vous me connaissez mal : la même ardeur me brûle,  
Et le désir s'accroît quand l'effet se recule.  
Ces pleurs, que je regarde avec un œil d'époux,  
Me laissent dans le cœur aussi chrétien que vous ;  
Mais, pour en recevoir le sacré caractère  
Qui lave nos forfaits dans une eau salutaire,  
Et qui, purgeant notre âme et dessillant nos yeux,  
Nous rend le premier droit que nous avons aux cieux,  
Bien que je le préfère aux grandeurs d'un empire,  
Comme le bien suprême est le seul où j'aspire,  
Je crois, pour satisfaire un juste et saint amour,  
Pouvoir un peu remettre, et différer d'un jour.

**Néarque.** Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse :  
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse.  
Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler,  
Quand il ne les peut rompre, il pousse à reculer ;  
D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre,  
Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelque autre ;  
Et ce songe rempli de noires visions  
N'est que le coup d'essai de ses illusions.  
Il met tout en usage, et prière, et menace ;  
Il attaque toujours, et jamais ne se lasse ;  
Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu,  
Et que ce qu'on diffère est à demi rompu.  
Rompez ces premiers coups ; laissez pleurer Pauline.  
Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine,  
Qui regarde en arrière, et, douteux en son choix,  
Lorsque sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

**Polyeucte.** Pour se donner à lui, faut-il n'aimer personne ?

**Néarque.** Nous pouvons tout aimer, il le souffre, il l'ordonne ;  
Mais, à vous dire tout, ce Seigneur des seigneurs  
Veut le premier amour et les premiers honneurs.  
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,  
Il ne faut rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,  
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens et rang,  
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.

Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite  
 Qui vous est nécessaire, et que je vous souhaite !  
 Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.  
 Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,  
 Qu'on croit servir l'État quand on nous persécute,  
 Qu'aux plus âpres tourments un chrétien est en butte,  
 Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,  
 Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs ?

**Polyeucte.** Vous ne m'étonnez point ; la pitié qui me blesse  
 Sied bien aux plus grands cœurs et n'a point de faiblesse.  
 Sur mes pareils, Néarque, un regard est bien fort :  
 Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort ;  
 Et s'il faut affronter les plus cruels supplices,  
 Y trouver des appas, en faire mes délices,  
 Votre Dieu, que je n'ose encor nommer le mien,  
 M'en donnera la force en me faisant chrétien.

**Néarque.** Hâtez-vous donc de l'être.

**Polyeucte.** Oui, j'y cours, cher Néarque ;  
 Je brûle d'en porter la glorieuse marque.  
 Mais Pauline s'afflige, et ne peut consentir,  
 Tant ce songe la trouble, à me laisser sortir.

**Néarque.** Votre retour pour elle en aura plus de charmes ;  
 Dans une heure au plus tard vous essuierez ses larmes ;  
 Et l'heur de vous revoir lui semblera plus doux,  
 Plus elle aura pleuré pour un si cher époux.  
 Allons, on nous attend.

**Polyeucte.** Apaisez donc sa crainte,  
 Et calmez la douleur dont son âme est atteinte.  
 Elle revient.

**Néarque.** Fuyez.

**Polyeucte.** Je ne puis.

**Néarque.** Il le faut ;  
 Fuyez un ennemi qui sait votre défaut,  
 Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue,  
 Et dont le coup mortel vous plait quand il vous tue.



## SCÈNE II.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

*(à Néarque.)**(à Pauline.)*

**Polyeucte.** Fuyons, puisqu'il le faut. Adieu, Pauline, adieu.  
 Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

**Pauline.** Quel sujet si pressant à sortir vous convie?  
 Y va-t-il de l'honneur? y va-t-il de la vie?

**Polyeucte.** Il y va de bien plus.

**Pauline.** Quel est donc ce secret?

**Polyeucte.** Vous le saurez un jour : je vous quitte à regret ;  
 Mais enfin il le faut<sup>1</sup>.

**Pauline.** Vous m'aimez?

**Polyeucte.** Je vous aime,  
 Le ciel m'en soit témoin, cent fois plus que moi-même ;  
 Mais...

**Pauline.** Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir !  
 Vous avez des secrets que je ne puis savoir !  
 Quelle preuve d'amour ! Au nom de l'hyménée,  
 Donnez à mes soupirs cette seule journée.

**Polyeucte.** Un songe vous fait peur ?

**Pauline.** Ses présages sont vains,  
 Je le sais ; mais enfin je vous aime, et je crains.

**Polyeucte.** Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence.  
 Adieu : vos pleurs sur moi prennent trop de puissance :  
 Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter,  
 Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.

## SCÈNE III.

PAULINE, STRATONICE.

**Pauline.** Va, néglige mes pleurs, cours, et te précipite  
 Au-devant de la mort que les dieux m'ont prédite ;  
 Suis cet agent fatal de tes mauvais destins,  
 Qui peut-être te livre aux mains des assassins.

(1) Voilà trois fois de suite *il le faut*. Cette inadvertance n'ôte rien à l'intérêt qui commence à naître dès la première scène ; et quoique le style soit souvent incorrect et négligé, il est toujours au-dessus de son siècle. (V)

**Stratonice.** S'il ne vous traite ici d'entière confiance,  
 S'il part malgré vos pleurs, c'est un trait de prudence ;  
 Sans vous en affliger, présumez avec moi  
 Qu'il est plus à propos qu'il vous cèle pourquoi ;  
 Assurez-vous sur lui qu'il en a juste cause.  
 Il est bon qu'un mari nous cache quelque chose,  
 Qu'il soit quelquefois libre, et ne s'abaisse pas  
 A nous rendre toujours compte de tous ses pas.  
 On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mêmes traverses ;  
 Mais ce cœur a pourtant des fonctions diverses,  
 Et la loi de l'hymen qui vous tient rassemblés  
 N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.  
 Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine ;  
 Il est Arménien, et vous êtes Romaine,  
 Et vous pouvez savoir que nos deux nations  
 N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions.  
 Un songe en notre esprit passe pour ridicule,  
 Il ne nous laisse espoir, ni crainte, ni scrupule ;  
 Mais il passe dans Rome avec autorité  
 Pour fidèle miroir de la fatalité.

**Pauline.** Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne,  
 Je crois que ta frayeur égalerait la mienne,  
 Si de telles horreurs t'avaient frappé l'esprit,  
 Si je t'en avais fait seulement le récit.

**Stratonice.** A raconter ses maux souvent on les soulage.

**Pauline.** Écoute ; mais il faut te dire davantage,  
 Et que, pour mieux comprendre un si triste discours,  
 Tu saches ma faiblesse en de plus anciens jours.  
 Dans Rome, où je naquis, ce malheureux visage  
 D'un chevalier romain captiva le courage ;  
 Il s'appelait Sévère : excuse les soupirs  
 Qu'arrache encore un nom trop cher à mes désirs.

**Stratonice.** Est-ce lui qui naguère aux dépens de sa vie  
 Sauva des ennemis votre empereur Décie,  
 Qui leur tira mourant la victoire des mains,  
 Et fit tourner le sort des Perses aux Romains ?  
 Lui, qu'entre tant de morts immolés à son maître,  
 On ne put rencontrer, ou du moins reconnaître ;  
 A qui Décie, enfin, pour des exploits si beaux,

Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux !

**Pauline.** Hélas ! c'était lui-même, et jamais notre Rome  
N'a produit plus grand cœur, ni vu plus honnête homme.  
Puisque tu le connais, je ne t'en dirai rien.  
Je l'aimai, Stratonice ; il le méritait bien.  
Parmi ce vif penchant que j'avais pour Sévère,  
J'attendais un époux de la main de mon père,  
Toujours prête à le prendre ; et jamais ma raison  
N'avoua de mon cœur l'aimable trahison :  
Mais, malgré des désirs si doux, si favorables,  
Mon père et mon devoir étaient inexorables.  
Enfin je quittai Rome en ce triste moment,  
Pour suivre ici mon père en son gouvernement ;  
Et lui, désespéré, s'en alla dans l'armée  
Chercher d'un beau trépas l'illustre renommée.  
Le reste, tu le sais. Mon abord en ces lieux  
Me fit voir Polyeucte, et je plus à ses yeux ;  
Mon père fut ravi, conclut cet hyménée :  
Et moi, comme à son choix je me vis accordée,  
Je donnai par devoir à son affection  
Tout ce que l'autre avait par inclination <sup>1</sup>.  
Si tu peux en douter, juge-le par la crainte  
Dont en ce triste jour tu me vois l'âme atteinte.

**Stratonice.** Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez.

Mais quel songe, après tout, tient vos sens alarmés !

**Pauline.** Je l'ai vu cette nuit ce malheureux Sévère,  
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère :  
Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux  
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux ;  
Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire  
Qui, retranchant sa vie, assurent sa mémoire ;  
Il semblait triomphant, et tel que sur son char  
Victorieux dans Rome entre notre César.  
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue,

(1) Rien ne paraît plus neuf, plus singulier, et d'une nuance plus délicate. Quoi qu'on en dise, ce sentiment peut être très naturel dans une femme sensible et honnête. Ceux qui ont dit qu'ils ne voudraient pas de Pauline pour femme

ont dit un bon mot qui ne dérobe rien à la beauté extraordinaire du caractère de Pauline. Il serait à souhaiter que ces vers fussent aussi délicats par l'expression que par le sentiment. (V.)

« Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due,  
 « Ingrate, m'a-t-il dit; et, ce jour expiré,  
 « Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »  
 A ces mots j'ai frémi, mon âme s'est troublée :  
 Ensuite des chrétiens une impie assemblée,  
 Pour avancer l'effet de ce discours fatal,  
 A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.  
 Soudain à son secours j'ai réclamé mon père ;  
 Hélas ! c'est de tout point ce qui me désespère !  
 J'ai vu mon père même, un poignard à la main,  
 Entrer le bras levé pour lui percer le sein :  
 Là, ma douleur trop forte a brouillé ces images ;  
 Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages.  
 Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué,  
 Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué.  
 Voilà quel est mon songe.

**Stratonice.** Il est vrai qu'il est triste ;  
 Mais il faut que votre âme à ces frayeurs résiste :  
 La vision, de soi, peut faire quelque horreur,  
 Mais non pas vous donner une juste terreur.  
 Pouvez-vous craindre un mort, pouvez-vous craindre un père  
 Qui chérit votre époux, que votre époux révère,  
 Et dont le juste choix vous a donnée à lui  
 Pour s'en faire en ces lieux un ferme et sûr appui ?

**Pauline.** Il m'en a dit autant, et rit de mes alarmes ;  
 Mais je crains des chrétiens les complots et les charmes,  
 Et que sur mon époux leur troupeau ramassé  
 Ne venge tant de sang que mon père a versé.

**Stratonice.** Leur secte est insensée, impie et sacrilège,  
 Et dans son sacrifice use de sortilège ;  
 Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels ;  
 Elle n'en veut qu'aux dieux, et non pas aux mortels.  
 Quelque sévérité que sur eux on déploie,  
 Ils souffrent sans murmure, et meurent avec joie ;  
 Et, depuis qu'on les traite en criminels d'État,  
 On ne peut les charger d'aucun assassinat.

**Pauline.** Tais-toi, mon père vient.

## SCÈNE IV.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

**Félix.** Ma fille, que ton songe  
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge !  
Que j'en crains les effets, qui semblent s'approcher !

**Pauline.** Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher ?

**Félix.** Sévère n'est point mort.

**Pauline.** Quel mal nous fait sa vie ?

**Félix.** Il est le favori de l'empereur Décie.

**Pauline.** Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,  
L'espoir d'un si haut rang lui devenait permis ;  
Le destin, aux grands cœurs si souvent mal propice,  
Se résout quelquefois à leur faire justice.

**Félix.** Il vient ici lui-même.

**Pauline.** Il vient !

**Félix.** Tu le vas voir.

**Pauline.** C'en est trop ; mais comment le pouvez-vous savoir ?

**Félix.** Albin l'a rencontré dans la proche campagne ;  
Un gros de courtisans en foule l'accompagne,  
Et montre assez quel est son rang et son crédit :  
Mais, Albin, redis-lui ce que ses gens t'ont dit.

**Albin.** Vous savez quelle fut cette grande journée  
Que sa perte pour nous rendit si fortunée,  
Où l'empereur captif, par sa main dégagé,  
Rassura son parti déjà découragé,  
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre.  
Vous savez les honneurs qu'on fit faire à son ombre,  
Après qu'entre les morts on ne put le trouver :  
Le roi de Perse aussi l'avait fait enlever.  
Témoin de ses hauts faits et de son grand courage,  
Ce monarque en voulut connaître le visage ;  
On le mit dans sa tente, où, tout percé de coups,  
Tout mort qu'il paraissait, il fit mille jaloux.  
Là, bientôt il montra quelque signe de vie :  
Ce prince généreux en eut l'âme ravie,  
Et sa joie, en dépit de son dernier malheur.

Du bras qui le causait honora la valeur.  
 Il en fit prendre soin, la cure en fut secrète;  
 Et comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite,  
 Il offrit dignités, alliance, et secours,  
 Et pour gagner Sévère il fit cent vains efforts.  
 Après avoir comblé ses refus de louange,  
 Il envoie à Décie en proposer l'échange;  
 Et soudain l'empereur, transporté de plaisir,  
 Offre au Perse son frère, et cent chefs à choisir.  
 Ainsi revint au camp le valeureux Sévère  
 De sa haute vertu recevoir le salaire;  
 La faveur de Décie en fut le digne prix.  
 De nouveau l'on combat, et nous sommes surpris.  
 Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire :  
 Lui seul rétablit l'ordre, et gagne la victoire,  
 Mais si belle, et si pleine, et par tant de beaux faits,  
 Qu'on nous offre tribut, et nous faisons la paix.  
 L'empereur, qui lui montre une amour infinie,  
 Après ce grand succès l'envoie en Arménie ;  
 Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux,  
 Et par un sacrifice en rendre hommage aux dieux.

**Félix.** O ciel ! en quel état ma fortune est réduite ?

**Albin.** Voilà ce que j'ai su d'un homme de sa suite,  
 Et j'ai couru, seigneur, pour vous y disposer.

**Félix.** Ah ! sans doute, ma fille, il vient pour t'épouser ;  
 L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose,  
 C'est un prétexte faux dont ses vœux sont la cause.

**Pauline.** Cela pourrait bien être ; il m'aimait chèrement.

**Félix.** Que ne permettra-t-il à son ressentiment ?  
 Et jusques à quel point ne porte sa vengeance  
 Une juste colère avec tant de puissance ?  
 Il nous perdra, ma fille.

**Pauline.** Il est trop généreux.

**Félix.** Tu veux flatter en vain un père malheureux ;  
 Il nous perdra, ma fille. Ah ! regret qui me tue  
 De n'avoir pas aimé la vertu toute nue !  
 Ah ! Pauline ! en effet, tu m'as trop obéi ;  
 Ton courage était bon, ton devoir l'a trahi :  
 Que ta rébellion m'eût été favorable !

Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable !  
 Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'hui  
 Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnait sur lui ;  
 Ménage en ma faveur l'ardeur qui le possède,  
 Et d'où provient mon mal fais sortir le remède.

**Pauline.** Moi ! moi ! que je revoie un si puissant vainqueur,  
 Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur !  
 Je ne le verrai point.

**Félix.** Il faut le voir, ma fille,  
 Ou tu trahis ton père et toute ta famille.

**Pauline.** C'est à moi d'obéir, puisque vous commandez ;  
 Mais voyez les périls où vous me hasardez.

**Félix.** Ta vertu m'est connue.

**Pauline.** Elle vaincra sans doute ;  
 Ce n'est pas le succès que mon âme redoute :  
 Mais qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

**Félix.** Jusqu'au-devant des murs je vais le recevoir ;  
 Rappelle cependant tes forces étonnées,  
 Et songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées.

**Pauline.** Oui, je vais de nouveau dompter mes sentiments,  
 Pour servir de victime à vos commandements.

---

## ACTE DEUXIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

SÉVÈRE, FABIAN.

**Sévère.** Cependant que Félix donne ordre au sacrifice,  
 Pourrai-je prendre un temps à mes vœux si propice ?  
 Pourrai-je voir Pauline, et donner à ses yeux  
 L'hommage souverain que l'on va rendre aux dieux ?

**Fabian.** Vous la verrez, seigneur.

**Sévère.** Que lui fait ma venue ?  
 Puis-je tout espérer de cette heureuse vue ?

Car je voudrais mourir plutôt que d'abuser  
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser ;  
Elles sont pour Félix, non pour triompher d'elle :  
Jamais à ses désirs mon cœur ne fut rebelle ;  
Et, si mon mauvais sort avait changé le sien,  
Je me vaincrais moi-même, et ne prétendrais rien.

**Fabian.** Vous la verrez, c'est tout ce que je puis vous dire.

**Sévère.** D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire ?  
Ne m'aime-t-elle plus ? éclaircis-moi ce point.

**Fabian.** M'en croirez-vous, seigneur ? ne la revoyez point :  
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses :  
Vous trouverez à Rome assez d'autres princesses ;  
Et, dans ce haut degré de puissance et d'honneur,  
Les plus grands y tiendront votre hymen à bonheur.

**Sévère.** Qu'à des pensers si bas mon âme se ravale !  
Que je tienne Pauline à mon sort inégale !  
Elle en a mieux usé, je la dois imiter ;  
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.  
Voyons-la, Fabian, ton discours m'importune ;  
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune.

**Fabian.** Non, non, encore un coup ne la revoyez point.

**Sévère.** Ah ! c'en est trop, enfin éclaircis-moi ce point ;  
As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée ?

**Fabian.** Je tremble à vous le dire ; elle est...

**Sévère.** Quoi ?

**Fabian.** Mariée.

**Sévère.** Soutiens-moi, Fabian ; ce coup de foudre est grand,  
Et frappe d'autant plus, que plus il me surprend.

**Fabian.** Seigneur, qu'est devenu ce généreux courage ?

**Sévère.** La constance est ici d'un difficile usage ;  
De pareils déplaisirs accablent un grand cœur ;  
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur ;  
Et, quand d'un doux espoir les âmes sont éprises,  
La mort les trouble moins que de telles surprises.  
Je ne suis plus à moi quand j'entends ce discours.  
Pauline est mariée !

**Fabian.** Oui, depuis quinze jours.  
Polyeucte, un seigneur des premiers d'Arménie,  
Goûte de son hymen la douceur infinie.



**Sévère.** Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix ;  
 Polyeucte a du nom, et sort du sang des rois.  
 Faibles soulagements d'un malheur sans remède !  
 Pauline, je verrai qu'un autre vous possède !  
 Voyons-la toutefois, et dans ce triste lieu  
 Achevons de mourir en lui disant adieu.  
 Que mon cœur, chez les morts emportant son image,  
 De son dernier soupir puisse lui faire hommage.

**Fabian.** Seigneur, considérez...

**Sévère.** Tout est considéré.  
 Quel désordre peut craindre un cœur désespéré ?  
 N'y consent-elle pas ?

**Fabian.** Oui, seigneur, mais...

**Sévère.** N'importe.

**Fabian.** Cette vive douleur en deviendra plus forte.

**Sévère.** Et ce n'est pas un mal que je veuille guérir ;  
 Laisse-la-moi donc voir, soupirer et mourir.

**Fabian.** Oui, je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême  
 Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.

**Sévère.** Fabian, je la vois.

**Fabian.** Seigneur, souvenez-vous...

**Sévère.** Hélas ! elle aime un autre, un autre est son époux.

## SCÈNE II.

SÉVÈRE, PAULINE, STRATONICE, FABIAN.

**Pauline.** Oui, je l'aime, Sévère, et n'en fais point d'excuse ;  
 Que tout autre que moi vous flatte et vous abuse,  
 Pauline a l'âme noble, et parle à cœur ouvert.  
 Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd ;  
 Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée,  
 A vos seules vertus je me serais donnée,  
 Et toute la rigueur de votre premier sort  
 Contre votre mérite eût fait un vain effort ;  
 Je découvrais en vous d'assez illustres marques  
 Pour vous préférer même aux plus heureux monarques ;  
 Mais puisque mon devoir m'imposait d'autres lois,  
 De quelque époux pour moi que mon père eût fait choix,

Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne  
 Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,  
 Quand je vous aurais vu, quand je l'aurais hai,  
 J'en aurais soupiré, mais j'aurais obéi.

**Sévère.** Ainsi, de vos désirs toujours reine absolue,  
 Les plus grands changements vous trouvent résolué ;  
 De la plus forte ardeur vous portez vos esprits  
 Jusqu'à l'indifférence, et peut-être au mépris.

**Pauline.** Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporto ;  
 Votre mérite est grand, si ma raison est forte :  
 Je le vois, encor tel qu'il parut à mes yeux,  
 D'autant plus puissamment solliciter mes vœux  
 Qu'il est environné de puissance et de gloire,  
 Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,  
 Que j'en sais mieux le prix, et qu'il n'a point déçu  
 Le généreux espoir que j'en avais conçu.  
 C'est cette vertu même, à nos désirs cruelle,  
 Que vous louiez alors en blasphémant contre elle :  
 Plaignez-vous-en encor ; mais louez sa rigueur  
 Qui triomphe à la fois de vous et de mon cœur,  
 Et voyez qu'un devoir moins ferme et moins sincère  
 N'aurait pas mérité l'estime de Sévère.

**Sévère.** Ah ! madame, excusez une aveugle douleur  
 Qui ne connaît plus rien que l'excès du malheur.  
 Je nommais inconstance, et prenais pour un crime,  
 De ce juste devoir l'effort le plus sublime.  
 De grâce, montrez moins à mes sens désolés  
 La grandeur de ma perte et ce que vous valez ;  
 Et cachez par pitié cette vertu si rare,  
 Qui double mes regrets lorsqu'elle nous sépare.

**Pauline.** Mais si vous estimez ce vertueux devoir,  
 Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir.

**Sévère.** Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste !

**Pauline.** Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

**Sévère.** Quel prix de mon espoir ! quel fruit de mes travaux !

**Pauline.** C'est le remède seul qui peut guérir nos maux.

**Sévère.** Je veux mourir des miens ; aimez-en la mémoire.

**Pauline.** Je veux guérir des miens ; ils souilleraient ma gloire.

**Sévère.** Ah ! puisque votre gloire en prononce l'arrêt,

Il faut que ma douleur cède à son intérêt.  
 Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne ?  
 Elle me rend les soins que je dois à la mienne.  
 Adieu : je vais chercher au milieu des combats  
 Cette immortalité que donne un beau trépas,  
 Et remplir dignement, par une mort pompeuse,  
 De mes premiers exploits l'attente avantageuse,  
 Si toutefois, après ce coup mortel du sort,  
 J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

**Pauline.** Et moi, dont votre vue augmente le supplice,  
 Je l'éviterai même en votre sacrifice ;  
 Et, seule dans ma chambre enfermant mes regrets,  
 Je vais pour vous aux dieux faire des vœux secrets.

**Sévère.** Puisse le juste ciel, content de ma ruine,  
 Combler d'heur et de jours Polyeucte et Pauline !

**Pauline.** Puisse trouver Sévère, après tant de malheur,  
 Une félicité digne de sa valeur !

### SCÈNE III.

PAULINE, STRATONICE.

**Stratonice.** Je vous ai plaints tous deux, j'en verse encor des larmes ;  
 Mais du moins votre esprit est hors de ses alarmes :  
 Vous voyez clairement que votre songe est vain ;  
 Sévère ne vient pas la vengeance à la main.

**Pauline.** Laisse-moi respirer du moins, si tu m'as plainte.  
 Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte ;  
 Souffre un peu de relâche à mes esprits troublés,  
 Et ne m'accable point par des maux redoublés.

**Stratonice.** Quoi ! vous craignez encor ?

**Pauline.** Je tremble, Stratonice ;  
 Et, bien que je m'effraie avec peu de justice,  
 Cette injuste frayeur sans cesse reproduit  
 L'image des malheurs que j'ai vus cette nuit.

**Stratonice.** Sévère est généreux.

**Pauline.** Malgré sa retenue,  
 Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue.

**Stratonice.** Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui.

**Pauline.** Je crois même au besoin qu'il serait son appui :  
 Mais, soit cette croyance ou fausse ou véritable,  
 Son séjour en ces lieux m'est toujours redoutable.  
 A quoi que sa vertu puisse le disposer,  
 Il est puissant, vainqueur, et vient pour m'épouser.

## SCÈNE IV.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

**Polyeucte.** C'est trop verser de pleurs, il est temps qu'ils tarissent :  
 Que votre douleur cesse, et vos craintes finissent ;  
 Malgré les faux avis par vos dieux envoyés,  
 Je suis vivant, madame, et vous me revoyez.

**Pauline.** Le jour est encor long, et, ce qui plus m'effraie,  
 La moitié de l'avis se trouve déjà vraie ;  
 J'ai cru Sévère mort, et je le vois ici.

**Polyeucte.** Je le sais, mais enfin j'en prends peu de souci.  
 Je suis dans Mélitène, et, quel que soit Sévère,  
 Votre père y commande, et l'on m'y considère ;  
 Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison  
 D'un cœur tel que le sien craindre une trahison.  
 On m'avait assuré qu'il vous faisait visite,  
 Et je venais lui rendre un honneur qu'il mérite.

**Pauline.** Il vient de me quitter assez triste et confus ;  
 Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me verra plus.

**Polyeucte.** Quoi ! vous me soupçonnez déjà de quelque ombrage ?

**Pauline.** Je ferais à tous trois un trop sensible outrage.  
 J'assure mon repos que troublent ses regards :  
 La vertu la plus ferme évite les hasards.

**Polyeucte.** Plus je vois mes défauts et plus je vous contemple,  
 Plus j'admire...

## SCÈNE V.

POLYEUCTE, PAULINE, NÉARQUE, STRATONICE, CLÉON.

**Cléon.** Seigneur, Félix vous mande au temple ;  
 La victime est choisie, et le peuple à genoux ;  
 Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

**Polyeucte.** Va, nous allons te suivre. Y venez-vous, madame ?

**Pauline.** Sévère craint ma vue, elle irrite son âme ;  
Je lui tiendrai parole, et ne veux plus le voir.  
Adieu : vous l'y verrez ; pensez à son pouvoir,  
Et ressouvenez-vous que sa valeur est grande.

**Polyeucte.** Allez, tout son crédit n'a rien que j'appréhende ;  
Et comme je connais sa générosité,  
Nous ne nous combattons que de civilité.

## SCÈNE VI.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

**Néarque.** Où pensez-vous aller ?

**Polyeucte.** Au temple où l'on m'appelle.

**Néarque.** Quoi ! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle !  
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien ?

**Polyeucte.** Vous par qui je le suis, vous en souvient-il bien ?

**Néarque.** J'abhorre les faux dieux.

**Polyeucte.** Et moi, je les déteste.

**Néarque.** Je tiens leur culte impie.

**Polyeucte.** Et je le tiens funeste.

**Néarque.** Fuyez donc leurs autels.

**Polyeucte.** Je les veux renverser<sup>1</sup>,  
Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser.

(1) C'est une tradition que tout l'hôtel de Rambouillet, et particulièrement l'évêque de Vence, Godeau, condamnèrent cette entreprise de Polyeucte : on disait que c'est un zèle imprudent ; que plusieurs évêques et plusieurs synodes avaient expressément défendu ces attentats contre l'ordre et contre les lois ; qu'on refusait même la communion aux chrétiens qui, par des témérités pareilles, avaient exposé l'Église entière aux persécutions : on ajoutait que Polyeucte et même Pauline auraient intéressé bien davantage si Polyeucte avait simplement refusé d'assister à un sacrifice idolâtre fait en l'honneur de la victoire de Sévère. Ces réflexions me paraissent judicieuses ; mais il me paraît aussi que le spectateur pardonne à Polyeucte son imprudence,

comme celle d'un jeune homme pénétré d'un zèle ardent que le baptême fortifie en lui : il n'examine pas si ce zèle est selon la science. Au théâtre, on se prête toujours aux sentiments naturels des personnages ; on devient enthousiaste avec Polyeucte, inflexible avec Horace ; le dialogue est vif, et il entraîne. Il est vrai que les esprits philosophes, dont le nombre est fort augmenté, méprisent beaucoup l'action de Polyeucte et de Néarque ; ils ne regardent ce Néarque que comme un convulsionnaire qui a ensorcelé un jeune imprudent. Mais le parterre entier ne sera jamais philosophe ; les idées populaires seront toujours admises au théâtre. (V.) — Le profond mépris que Voltaire témoigne pour les idées religieuses de Polyeucte, tout en convenant qu'au

Allons, mon cher Néarque, allons, aux yeux des hommes,  
 Braver l'idolâtrie et montrer qui nous sommes :  
 C'est l'attente du ciel, il nous faut la remplir ;  
 Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir.  
 Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connaître  
 De cette occasion qu'il a sitôt fait naître,  
 Où déjà sa bonté, prête à me couronner,  
 Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

**Néarque.** Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

**Polyeucte.** On n'en peut trop avoir pour le Dieu qu'on révère.

**Néarque.** Vous trouverez la mort.

**Polyeucte.** Je la cherche pour lui.

**Néarque.** Et si ce cœur s'ébranle ?

**Polyeucte.** Il sera mon appui.

**Néarque.** Il ne commande point que l'on s'y précipite.

**Polyeucte.** Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.

**Néarque.** Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

**Polyeucte.** On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.

**Néarque.** Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

**Polyeucte.** Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

**Néarque.** Par une sainte vie il faut la mériter.

**Polyeucte.** Mes crimes, en vivant, me la pourraient ôter.

Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure ?

Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure ?

Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout à fait ;

La foi que j'ai reçue aspire à son effet.

Qui fuit croit lâchement, et n'a qu'une foi morte.

**Néarque.** Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe ;

Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

**Polyeucte.** L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

**Néarque.** Vous voulez donc mourir ?

**Polyeucte.** Vous aimez donc à vivre ?

**Néarque.** Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre.

Sous l'horreur des tourments je crains de succomber.

**Polyeucte.** Qui marche assurément n'a point peur de tomber :

Dieu fait part, au besoin, de sa force infinie.

théâtre on doit toujours se prêter aux sentiments naturels des personnages, prouve qu'il était trop prévenu contre le sujet pour juger sainement la pièce. (P.)

Qui craint de le nier, dans son âme le nie;  
Il croit le pouvoir faire, et doute de sa foi.

**Néarque.** Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

**Polyeucte.** J'attends tout de sa grâce et rien de ma faiblesse.  
Mais, loin de me presser, il faut que je vous presse!  
D'où vient cette froideur?

**Néarque.** Dieu même a craint la mort.

**Polyeucte.** Il s'est offert pourtant; suivons ce saint effort;  
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.  
Il faut (je me souviens encor de vos paroles)  
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang;  
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.  
Hélas! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite  
Que vous me souhaitiez, et que je vous souhaite?  
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux  
Qu'à grand'peine chrétien j'en montre plus que vous?

**Néarque.** Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime,  
C'est sa grâce qu'en vous n'affaiblit aucun crime;  
Comme encor tout entière, elle agit pleinement,  
Et tout semble possible à son feu véhément;  
Mais cette même grâce en moi diminuée,  
Et par mille péchés sans cesse exténuée,  
Agit aux grands effets avec tant de langueur,  
Que tout semble impossible à son peu de vigueur.  
Cette indigne mollesse et ces lâches défenses  
Sont des punitions qu'attirent mes offenses;  
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,  
Me donne votre exemple à me fortifier.  
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes  
Braver l'idolâtrie et montrer qui nous sommes.  
Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,  
Comme vous me donnez celui de vous offrir.

**Polyeucte.** A cet heureux transport que le ciel vous envoie,  
Je reconnais Néarque, et j'en pleure de joie.  
Ne perdons plus de temps; le sacrifice est prêt;  
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt;  
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule  
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule;  
Allons en éclairer l'aveuglement fatal;

Allons briser ces dieux de pierre et de métal :  
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste ;  
Faisons triompher Dieu : qu'il dispose du reste.  
**Néarque.** Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,  
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous.

---

## ACTE TROISIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE.

Que de soucis flottants, que de confus nuages  
Présentent à mes yeux d'inconstantes images !  
Douce tranquillité, que je n'ose espérer,  
Que ton divin rayon tarde à les éclairer !  
Mille agitations, que mes troubles produisent,  
Dans mon cœur ébranlé tour à tour se détruisent ;  
Aucun espoir n'y coule où j'ose persister ;  
Aucun effroi n'y règne où j'ose m'arrêter.  
Mon esprit, embrassant tout ce qu'il s'imagine,  
Voit tantôt mon bonheur, et tantôt ma ruine,  
Et suit leur vaine idée avec si peu d'effet,  
Qu'il ne peut espérer ni craindre tout à fait.  
Mais que je me figure une étrange chimère !  
Et que je traite mal Polyeucte et Sévère !  
Ils se verront au temple en hommes généreux.  
Mais las ! ils se verront, et c'est beaucoup pour eux.  
Que sert à mon époux d'être dans Mélitène,  
Si contre lui Sévère arme l'aigle romaine,  
Si mon père y commande, et craint ce favori,  
Et se repent déjà du choix de mon mari ?  
Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte ;  
En naissant il avorte, et fait place à la crainte ;  
Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper.  
Dieux ! faites que ma peur puisse enfin se tromper !  
Mais sachons-en l'issue.



## SCÈNE II.

PAULINE, STRATONICE.

**Pauline.** Eh bien ! ma Stratonice,  
Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice ?  
Ces rivaux généreux au temple se sont vus ?

**Stratonice.** Ah ! Pauline !

**Pauline.** Mes vœux ont-ils été déçus ?  
J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.  
Se sont-ils querellés ?

**Stratonice.** Polyeucte, Néraque,  
Les chrétiens...

**Pauline.** Parle donc : les chrétiens ?...

**Stratonice.** Je ne puis.

**Pauline.** Tu prépares mon âme à d'étranges ennuis.

**Stratonice.** Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.

**Pauline.** L'ont-ils assassiné ?

**Stratonice.** Ce serait peu de chose.

Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus..

**Pauline.** Il est mort !

**Stratonice.** Non, il vit ; mais, ô pleurs superflus !

Ce courage si grand, cette âme si divine,  
N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline.  
Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux ;  
C'est l'ennemi commun de l'État et des dieux,  
Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide,  
Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,  
Une peste exécration à tous les gens de bien,  
Un sacrilège impie, en un mot, un chrétien.

**Pauline.** Ce mot aurait suffi sans ce torrent d'injures.

**Stratonice.** Ces titres aux chrétiens sont-ce des impostures ?

**Pauline.** Il est ce que tu dis, s'il embrasse leur foi ;

Mais il est mon époux, et tu parles à moi.

**Stratonice.** Ne considérez plus que ce Dieu qu'il adore.

**Pauline.** Je l'aimai par devoir ; ce devoir dure encore.

**Stratonice.** Il vous donne à présent sujet de le haïr :

Qui trahit tous nos dieux aurait pu vous trahir.

**Pauline.** Je l'aimerais encor, quand il m'aurait trahie :  
 Et si de tant d'amour tu peux être ébahie ,  
 Apprends que mon devoir ne dépend point du sien :  
 Qu'il y manque, s'il veut ; je dois faire le mien.  
 Mais quel ressentiment en témoigne mon père ?

**Stratonice.** Une secrète rage, un excès de colère,  
 Malgré que toutefois un reste d'amitié  
 Montre pour Polyeucte encor quelque pitié.  
 Il ne veut point sur lui faire agir sa justice,  
 Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.

**Pauline.** Quoi ! Néarque en est donc !

**Stratonice.** Néarque l'a séduit ;  
 De leur vieille amitié c'est là l'indigne fruit.  
 Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même,  
 L'arrachant de vos bras, le trainait au baptême.  
 Voilà ce grand secret et si mystérieux  
 Que n'en pouvait tirer votre amour curieux.

**Pauline.** Tu me blâmais alors d'être trop importune.

**Stratonice.** Je ne prévoyais pas une telle infortune.

**Pauline.** Avant qu'abandonner mon âme à mes douleurs,  
 Il me faut essayer la force de mes pleurs ,  
 En qualité de femme ou de fille, j'espère  
 Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un père.  
 Que si sur l'un et l'autre ils manquent de pouvoir,  
 Je ne prendrai conseil que de mon désespoir.  
 Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

**Stratonice.** C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple.  
 Je ne puis y penser sans frémir à l'instant,  
 Et crains de faire un crime en vous la racontant.  
 Apprenez en deux mots leur brutale insolence.  
 Le prêtre avait à peine obtenu du silence,  
 Et devers l'orient assuré son aspect,  
 Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect.  
 A chaque occasion de la cérémonie,  
 A l'envi l'un et l'autre étalait sa manie,  
 Des mystères sacrés hautement se moquait,  
 Et traitait de mépris les dieux qu'on invoquait.  
 Tout le peuple en murmure, et Félix s'en offense ;  
 Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence :

« Quoi ! lui dit Polyeucte en élevant sa voix,  
 « Adorez-vous des dieux ou de pierre ou de bois ?  
 « Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque  
 « De la terre et du ciel est l'absolu monarque,  
 « Seul être indépendant, seul maître du destin,  
 « Seul principe éternel, et souveraine fin.  
 « C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie  
 « Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie.  
 « Lui seul tient en sa main le succès des combats ;  
 « Il le veut élever, il le peut mettre à bas ;  
 « Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense ;  
 « C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense :  
 « Vous adorez en vain des monstres impuissants. »

Se jetant à ces mots sur le vin et l'encens,  
 Après en avoir mis les saints vases par terre,  
 Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,  
 D'une fureur pareille ils courent à l'autel.  
 Cieux ! a-t-on vu jamais, a-t-on rien vu de tel !  
 Du plus puissant des dieux nous voyons la statue  
 Par une main impie à leurs pieds abattue,  
 Les mystères troublés, le temple profané,  
 La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné  
 Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste.  
 Félix... Mais le voici qui vous dira le reste.

**Pauline.** Que son visage est sombre et plein d'émotion !  
 Qu'il montre de tristesse et d'indignation !

### SCÈNE III.

FÉLIX, PAULINE, STRATONICE.

**Félix.** Une telle insolence avoir osé paraître !  
 En public ! à ma vue ! Il en mourra, le traître.

**Pauline.** Souffrez que votre fille embrasse vos genoux.

**Félix.** Je parle de Néarque, et non de votre époux.  
 Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de gendre,  
 Mon âme lui conserve un sentiment plus tendre ;  
 La grandeur de son crime et de mon déplaisir  
 N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.

**Pauline.** Je n'attendais pas moins de la bonté d'un père.

**Félix.** Je pouvais l'immoler à ma juste colère :

Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur

De son audace impie a monté la fureur ;

Vous l'avez pu savoir du moins de Stratonice.

**Pauline.** Je sais que de Néarque il doit voir le supplice.

**Félix.** Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit,

Quand il verra punir celui qui l'a séduit.

Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre,

La crainte de mourir et le désir de vivre

Ressaisissent une âme avec tant de pouvoir,

Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.

L'exemple touche plus que ne fait la menace :

Cette indiscrete ardeur tourne bientôt en glace,

Et nous verrons bientôt son cœur inquiété

Me demander pardon de tant d'impiété.

**Pauline.** Vous pouvez espérer qu'il change de courage ?

**Félix.** Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage.

**Pauline.** Il le doit ; mais, hélas ! où me renvoyez-vous ?

Et quels tristes hasards ne court point mon époux,

Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espère

Le bien que j'espérais de la bonté d'un père ?

**Félix.** Je vous en fais trop voir, Pauline, à consentir

Qu'il évite la mort par un prompt repentir.

Je devais même peine à des crimes semblables ;

Et, mettant différence entre ces deux coupables,

J'ai trahi la justice à l'amour paternel ;

Je me suis fait pour lui moi-même criminel ;

Et j'attendais de vous, au milieu de vos craintes,

Plus de remerciements que je n'entends de plaintes.

**Pauline.** De quoi remercier qui ne me donne rien ?

Je sais quelle est l'humeur et l'esprit d'un chrétien.

Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure :

Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.

**Félix.** Sa grâce est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

**Pauline.** Faites-la tout entière.

**Félix.** Il la peut achever.

**Pauline.** Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

**Félix.** Je l'abandonne aux lois, qu'il faut que je respecte.

**Pauline.** Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui.

**Félix.** Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

**Pauline.** Mais il est aveuglé.

**Félix.** Mais il se plait à l'être.

Qui chérit son erreur ne la veut pas connaître.

**Pauline.** Mon père, au nom des dieux...

**Félix.** Ne les réclamez pas,

Ces dieux dont l'intérêt demande son trépas.

**Pauline.** Ils écoutent nos vœux.

**Félix.** Eh bien ! qu'il leur en fasse<sup>1</sup>.

**Pauline.** Au nom de l'empereur, dont vous tenez la place...

**Félix.** J'ai son pouvoir en main ; mais, s'il me l'a commis,  
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

**Pauline.** Polyeucte l'est-il ?

**Félix.** Tous chrétiens sont rebelles.

**Pauline.** N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles ;  
En épousant Pauline il s'est fait votre sang.

**Félix.** Je regarde sa faute, et ne vois plus son rang.  
Quand le crime d'État se mêle au sacrilège,  
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilège.

**Pauline.** Quel excès de rigueur !

**Félix.** Moindre que son forfait.

**Pauline.** O de mon songe affreux trop véritable effet !  
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille ?

**Félix.** Les dieux et l'empereur sont plus que ma famille.

**Pauline.** La perte de tous deux ne vous peut arrêter !

**Félix.** J'ai les dieux et Décie ensemble à redouter.

Mais nous n'avons encore à craindre rien de triste :  
Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste ?  
S'il nous semblait tantôt courir à son malheur,  
C'est d'un nouveau chrétien la première chaleur.

**Pauline.** Si vous l'aimez encor, quittez cette espérance  
Que deux fois en un jour il change de croyance.  
Outre que les chrétiens ont plus de dureté,  
Vous attendez de lui trop de légèreté.  
Ce n'est point une erreur avec le lait sucée,  
Que sans l'examiner son âme ait embrassée :

(1) Le lecteur voit sans doute combien intéressant ; c'est un chef-d'œuvre. (V.)  
tout ce dialogue est vif, pressé, naturel,

Polyeucte est chrétien parce qu'il l'a voulu,  
 Et vous portait au temple un esprit résolu.  
 Vous devez présumer de lui comme du reste :  
 Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste ;  
 Ils cherchent de la gloire à mépriser nos dieux ;  
 Aveugles pour la terre, ils aspirent aux cieux ;  
 Et, croyant que la mort leur en ouvre la porte,  
 Tourmentés, déchirés, assassinés, n'importe,  
 Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs,  
 Et les mènent au but où tendent leurs désirs ;  
 La mort la plus infâme ils l'appellent martyre.  
**Félix.** Eh bien donc ! Polyeucte aura ce qu'il désire :  
 N'en parlons plus.

**Pauline.** Mon père...

SCÈNE IV.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

**Félix.** Albin, en est-ce fait ?

**Albin.** Oui, seigneur ; et Néarque a payé son forfait.

**Félix.** Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie ?

**Albin.** Il l'a vu, mais, hélas ! avec un œil d'envie.

Il brûle de le suivre, au lieu de reculer ;

Et son cœur s'affermit, au lieu de s'ébranler.

**Pauline.** Je vous le disais bien. Encore un coup, mon père,

Si jamais mon respect a pu vous satisfaire,

Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri...

**Félix.** Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

**Pauline.** Je l'ai de votre main : mon amour est sans crime ;

Il est de votre choix la glorieuse estime.

Ne m'ôtez pas vos dons ; ils sont chers à mes yeux,

Et m'ont assez coûté pour m'être précieux.

**Félix.** Vous m'importunez trop : bien que j'aie un cœur tendre,

Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre :

Employez mieux l'effort de vos justes douleurs ;

Malgré moi m'en toucher, c'est perdre et temps et pleurs ;

J'en veux être le maître, et je veux bien qu'on sache

Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache.

Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien,  
 Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien.  
 Allez ; n'irritez plus un père qui vous aime,  
 Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même.  
 Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir :  
 Cependant quittez-nous, je veux l'entretenir.

**Pauline.** De grâce, permettez...

**Félix.** Laissez-nous seuls, vous dis-je ;  
 Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige.  
 A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins ;  
 Vous avancerez plus en m'importunant moins.

## SCÈNE V.

FÉLIX, ALBIN.

**Félix.** Albin, comme est-il mort ?

**Albin.** En brutal, en impie,  
 En bravant les tourments, en dédaignant la vie,  
 Sans regret, sans murmure, et sans étonnement,  
 Dans l'obstination et l'endurcissement,  
 Comme un chrétien enfin, le blasphème à la bouche.

**Félix.** Et l'autre ?

**Albin.** Je l'ai dit déjà, rien ne le touche ;  
 Loin d'en être abattu, son cœur en est plus haut ;  
 On l'a violenté pour quitter l'échafaud :  
 Il est dans la prison où je l'ai vu conduire ;  
 Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

**Félix.** Que je suis malheureux !

**Albin.** Tout le monde vous plaint.

**Félix.** On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint ;  
 De pensers sur pensers mon âme est agitée,  
 De soucis sur soucis elle est inquiétée ;  
 Je sens l'amour, la haine, et la crainte et l'espoir,  
 La joie et la douleur tour à tour l'émouvoir ;  
 J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables ;  
 J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables ;  
 J'en ai de généreux qui n'oseraient agir :  
 J'en ai même de bas, et qui me font rougir.

J'aime ce malheureux que j'ai choisi pour gendre,  
 Je hais l'aveugle erreur qui le vient de surprendre ;  
 Je déplore sa perte, et, le voulant sauver,  
 J'ai la gloire des dieux ensemble à conserver ;  
 Je redoute leur foudre, et celui de Décie ;  
 Il y va de ma charge, il y va de ma vie.  
 Ainsi tantôt pour lui je m'expose au trépas,  
 Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

**Albin.** Décie excusera l'amitié d'un beau-père ;  
 Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révère.

**Félix.** A punir les chrétiens son ordre est rigoureux ;  
 Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux.  
 On ne distingue point quand l'offense est publique ;  
 Et lorsqu'on dissimule un crime domestique,  
 Par quelle autorité peut-on, par quelle loi,  
 Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi ?

**Albin.** Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,  
 Écrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

**Félix.** Sévère me perdrait, si j'en usais ainsi :  
 Sa haine et son pouvoir font mon plus grand souci.  
 Si j'avais différé de punir un tel crime,  
 Quoiqu'il soit généreux, quoiqu'il soit magnanime,  
 Il est homme, et sensible, et je l'ai dédaigné ;  
 Et de tant de mépris son esprit indigné,  
 Que met au désespoir cet hymen de Pauline,  
 Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine.  
 Pour venger un affront tout semble être permis,  
 Et les occasions tentent les plus remis.  
 Peut-être ( et ce soupçon n'est pas sans apparence )  
 Il rallume en son cœur déjà quelque espérance ;  
 Et, croyant bientôt voir Polyeucte puni,  
 Il rappelle un désir à grand'peine banni.  
 Juge si sa colère, en ce cas implacable,  
 Me ferait innocent de sauver un coupable,  
 Et s'il m'épargnerait, voyant par mes bontés  
 Une seconde fois ses desseins avortés.  
 Te dirai-je un penser indigne, bas, et lâche ?  
 Je l'étouffe, il renaît ; il me flatte, et me fâche :  
 L'ambition toujours me le vient présenter ;



Et tout ce que je puis, c'est de le détester.  
 Polyucte est ici l'appui de ma famille :  
 Mais si, par son trépas, l'autre épousait ma fille,  
 J'acquerrais bien par là de plus puissants appuis  
 Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.  
 Mon cœur en prend par force une maligne joie :  
 Mais que plutôt le ciel à tes yeux me foudroie,  
 Qu'à des pensers si bas je puisse consentir,  
 Que jusque-là ma gloire ose se démentir !

**Albin.** Votre cœur est trop bon, et votre âme trop haute.  
 Mais vous résolvez-vous à punir cette faute ?

**Félix.** Je vais dans la prison faire tout mon effort  
 A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort ;  
 Et nous verrons après ce que pourra Pauline.

**Albin.** Que ferez-vous enfin si toujours il s'obstine ?

**Félix.** Ne me presse point tant ; dans un tel déplaisir,  
 Je ne puis que résoudre, et ne sais que choisir.

**Albin.** Je dois vous avertir, en serviteur fidèle,  
 Qu'en sa faveur déjà la foule se rebelle,  
 Et ne peut voir passer par la rigueur des lois  
 Sa dernière espérance et le sang de ses rois.  
 Je tiens sa prison même assez mal assurée ;  
 J'ai laissé tout autour une troupe éplorée ;  
 Je crains qu'on ne la force.

**Félix.** Il faut donc l'en tirer,  
 Et l'amener ici pour nous en assurer.

**Albin.** Tirez-l'en donc vous-même, et d'un espoir de grâce  
 Apaisez la fureur de cette populace.

**Félix.** Allons, et s'il persiste à demeurer chrétien,  
 Nous en disposerons sans qu'elle en sache rien.

---

# ACTE QUATRIÈME.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

POLYEUCTE, CLÉON ; TROIS AUTRES GARDES.

**Polyeucte.** Gardes, que me veut-on ?

**Cléon.** Pauline vous demande.

**Polyeucte.** O présence, ô combat que surtout j'appréhende !

Félix, dans la prison j'ai triomphé de toi,

J'ai ri de ta menace, et t'ai vu sans effroi :

Tu prends pour t'en venger de plus puissantes armes ;

Je craignais beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes.

Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,

En ce pressant besoin redouble ton secours ;

Et toi qui, tout sortant encor de la victoire,

Regardes mes travaux du séjour de la gloire,

Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi,

Prête du haut du ciel la main à ton ami.

Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office ?

Non pour me dérober aux rigueurs du supplice,

Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader ;

Mais comme il suffira de trois à me garder,

L'autre m'obligerait d'aller querir Sévère.

Je crois que sans péril on peut me satisfaire :

Si j'avais pu lui dire un secret important,

Il vivrait plus heureux, et je mourrais content.

**Cléon.** Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.

**Polyeucte.** Sévère à mon défaut fera ta récompense.

Va, ne perds point de temps, et reviens promptement.

**Cléon.** Je serai de retour, seigneur, dans un moment.

## SCÈNE II.

POLYEUCTE.

*(Les gardes se retirent aux coins du théâtre.)*

Source délicieuse, en misères féconde,  
 Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés ?  
 Heureux attachements de la chair et du monde,  
 Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés ?  
 Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :  
 Toute votre félicité,  
 Sujette à l'instabilité,  
 En moins de rien tombe par terre ;  
 Et comme elle a l'éclat du verre,  
 Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire.  
 Vous étalez en vain vos charmes impuissants ;  
 Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire  
 Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.  
 Il étale à son tour des revers équitables  
 Par qui les grands sont confondus ;  
 Et les glaives qu'il tient pendus  
 Sur les plus fortunés coupables  
 Sont d'autant plus inévitables,  
 Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,  
 Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens :  
 De ton heureux destin vois la suite effroyable ;  
 Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens.  
 Encore un peu plus outre, et ton heure est venue ;  
 Rien ne t'en saurait garantir ;  
 Et la foudre qui va partir,  
 Toute prête à crever la nue,  
 Ne peut plus être retenue  
 Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colère ;

Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux ;  
 Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père,  
 Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux ;  
 Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.

Monde, pour moi tu n'as plus rien :  
 Je porte en un cœur tout chrétien  
 Une flamme toute divine,  
 Et je ne regarde Pauline  
 Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,  
 Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir :  
 De vos sacrés attraits les âmes possédées  
 Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.  
 Vous promettez beaucoup, et donnez davantage :  
 Vos biens ne sont point inconstants ;  
 Et l'heureux trépas que j'attends  
 Ne vous sert que d'un doux passage  
 Pour nous introduire au partage  
 Qui nous rend à jamais contents.

C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,  
 Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.  
 Je la vois : mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,  
 N'en goûte plus l'appas dont il était charmé ;  
 Et mes yeux, éclairés des célestes lumières,  
 Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières.

### SCÈNE III.

POLYEUCTE, PAULINE, GARDES.

**Polyeucte.** Madame, quel dessein vous fait me demander ?  
 Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder ?  
 Cet effort généreux de votre amour parfaite  
 Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite ?  
 Apportez-vous ici la haine ou l'amitié,  
 Comme mon ennemie ou ma chère moitié ?

**Pauline.** Vous n'avez point ici d'ennemis que vous-même ;  
 Seul vous vous haïssez, lorsque chacun vous aime ;

Soul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé :  
 Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé.  
 A quelque extrémité que votre crime passe,  
 Vous êtes innocent si vous vous faites grâce.  
 Daignez considérer le sang dont vous sortez,  
 Vos grandes actions, vos rares qualités ;  
 Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince,  
 Gendre du gouverneur de toute la province,  
 Je ne vous compte à rien le nom de mon époux ;  
 C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour vous :  
 Mais après vos exploits, après votre naissance,  
 Après votre pouvoir, voyez notre espérance ;  
 Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau  
 Ce qu'à nos tristes vœux promet un sort si beau.

**Polyeucte.** Je considère plus ; je sais mes avantages,  
 Et l'espoir que sur eux forment les grands courages :  
 Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers,  
 Que troublent les soucis, que suivent les dangers.  
 La mort nous les ravit, la fortune s'en joue ;  
 Aujourd'hui dans le trône, et demain dans la boue ;  
 Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents  
 Que peu de vos Césars en ont joui longtemps.  
 J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle :  
 Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,  
 Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,  
 Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.  
 Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie  
 Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie ;  
 Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,  
 Et ne peut m'assurer de celui qui le suit ?

**Pauline.** Voilà de vos chrétiens les ridicules songes ;  
 Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges ;  
 Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux !  
 Mais, pour en disposer, ce sang est-il à vous ?  
 Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage ;  
 Le jour qui vous la donne en même temps l'engage :  
 Vous la devez au prince, au public, à l'État.

**Polyeucte.** Je la voudrais pour eux perdre dans un combat ;  
 Je sais quel en est l'heur, et quelle en est la gloire.

Des aïeux de Décie on vante la mémoire ;  
 Et ce nom, précieux encore à vos Romains,  
 Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains.  
 Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne ;  
 Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne.  
 Si mourir pour son prince est un illustre sort,  
 Quand on meurt pour son Dieu quelle sera la mort !

**Pauline.** Quel Dieu !

**Polyeucte.** Tout beau, Pauline : il entend vos paroles ;  
 Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,  
 Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,  
 De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez :  
 C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre ;  
 Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.

**Pauline.** Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

**Polyeucte.** Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien !

**Pauline.** Ne feignez qu'un moment ; laissez partir Sévère,  
 Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

**Polyeucte.** Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir :  
 Il m'ôte des périls que j'aurais pu courir,  
 Et, sans me laisser lieu de tourner en arrière,  
 Sa faveur me couronne entrant dans la carrière ;  
 Du premier coup de vent il me conduit au port,  
 Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort.  
 Si vous pouviez comprendre, et le peu qu'est la vie,  
 Et de quelles douceurs cette mort est suivie !...  
 Mais que sert de parler de ces trésors cachés  
 A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés ?

**Pauline.** Cruel ! (car il est temps que ma douleur éclate,  
 Et qu'un juste reproche accablé une âme ingrate)  
 Est-ce là ce beau feu ? sont-ce là tes serments ?  
 Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments ?  
 Je ne te parlais point de l'état déplorable  
 Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ;  
 Je croyais que ton cœur t'en parlerait assez,  
 Et je ne voulais pas de sentiments forcés.  
 Mais cette affection justement méritée  
 Que tu m'avais promise, et que j'ai portée,  
 Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,

Te peut-elle arracher une larme, un soupir ?  
 Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie ;  
 Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie ;  
 Et ton cœur, insensible à ces tristes appas,  
 Se figure un bonheur où je ne serai pas !  
 C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée ?  
 Je te suis odieuse après m'être donnée !

**Polyeucte.** Hélas !

**Pauline.** Que cet hélas a de peine à sortir !  
 Encor s'il commençait un heureux repentir,  
 Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes !  
 Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

**Polyeucte.** J'en verse, et plutôt à Dieu qu'à force d'en verser  
 Ce cœur trop endurci se pût enfin percer !  
 Le déplorable état où je vous abandonne  
 Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne ;  
 Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,  
 J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs :  
 Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,  
 Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière ;  
 S'il y daigne écouter un conjugal amour,  
 Sur votre aveuglement il répandra le jour.  
 Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne ;  
 Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne :  
 Avec trop de mérite il vous plut la former,  
 Pour ne pas vous connaître et ne pas vous aimer,  
 Pour vivre des enfers esclave infortunée,  
 Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

**Pauline.** Que dis-tu, malheureux ? qu'oses-tu souhaiter ?

**Polyeucte.** Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

**Pauline.** Que plutôt !...

**Polyeucte.** C'est en vain qu'on se met en défense :  
 Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.  
 Ce bienheureux moment n'est pas encor venu ;  
 Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

**Pauline.** Quittez cette chimère, et m'aimez.

**Polyeucte.** Je vous aime,  
 Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

**Pauline.** Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

**Polyeucte.** Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

**Pauline.** C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire ?

**Polyeucte.** C'est peu d'aller au ciel, je veux vous y conduire.

**Pauline.** Imaginations !

**Polyeucte.** Célestes vérités !

**Pauline.** Étrange aveuglement !

**Polyeucte.** Éternelles clartés !

**Pauline.** Tu préfères la mort à l'amour de Pauline !

**Polyeucte.** Vous préférez le monde à la bonté divine !

**Pauline.** Va, cruel, va mourir ; tu ne m'aimas jamais.

**Polyeucte.** Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.

**Pauline.** Oui, je t'y vais laisser ; ne t'en mets plus en peine ;  
Je vais...

### SCÈNE IV.

POLYEUCTE, PAULINE, SÉVÈRE, FABIAN, GARDES.

**Pauline.** Mais quel dessein en ce lieu vous amène,  
Sévère ? aurait-on cru qu'un cœur si généreux  
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux ?

**Polyeucte.** Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite ;  
A ma seule prière il rend cette visite.  
Je vous ai fait, seigneur, une incivilité,  
Que vous pardonnerez à ma captivité.  
Possesseur d'un trésor dont je n'étais pas digne,  
Souffrez avant ma mort que je vous le résigne,  
Et laissez la vertu la plus rare à nos yeux  
Qu'une femme jamais put recevoir des cieux  
Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme  
Qu'ait adoré la terre et qu'ait vu naître Rome.  
Rendez-lui votre cœur, et recevez sa foi :  
Vivez heureux ensemble, et mourez comme moi ;  
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte désire.  
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.  
Allons, gardes, c'est fait.



## SCÈNE V.

SÉVÈRE, PAULINE, FABIAN.

**Sévère.** Dans mon étonnement,  
 Je suis confus pour lui de son aveuglement.  
 Sa résolution a si peu de pareilles,  
 Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles.  
 Un cœur qui vous chérit, (mais quel cœur assez bas  
 Aurait pu vous connaître et ne vous chérir pas ?)  
 Un homme aimé de vous, sitôt qu'il vous possède,  
 Sans regret il vous quitte : il fait plus, il vous cède ;  
 Comme si votre cœur était un don fatal,  
 Il en fait de lui-même un présent sans égal.  
 Certes, ou les chrétiens ont d'étranges manies,  
 Ou leurs félicités doivent être infinies,  
 Puisque, pour y prétendre, ils osent rejeter  
 Ce que de tout l'empire il faudrait acheter.  
 On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en cendre,  
 Avant que...

**Pauline.** Brisons là ; je crains de trop entendre,  
 Et que cette chaleur, qui sent vos premiers vœux,  
 Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.  
 Sévère, connaissez Pauline tout entière.  
 Mon Polyeucte touche à son heure dernière ;  
 Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment ;  
 Vous en êtes la cause encor qu'innocemment.  
 Je ne sais si votre âme, à vos désirs ouverte,  
 Aurait osé former quelque espoir sur sa perte ;  
 Mais sachez qu'il n'est point de si cruels trépas  
 Où d'un front assuré je ne porte mes pas,  
 Qu'il n'est point aux enfers d'horreur que je n'endure,  
 Plutôt que de souiller une gloire si pure,  
 Que d'épouser un homme, après son triste sort,  
 Qui de quelque façon soit cause de sa mort :  
 Et, si vous me croyiez d'une âme si peu saine,  
 Mon estime pour vous tournerait tout en haine.  
 Vous êtes généreux ; soyez-le jusqu'au bout.

Mon père est en état de vous accorder tout,  
 Il vous craint ; et j'avance encor cette parole,  
 Que, s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'immole.  
 Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui ;  
 Faites-vous un effort pour lui servir d'appui.  
 Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévère.  
 Adieu. Résolvez seul ce que vous voulez faire ;  
 Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer,  
 Pour vous priser encor je le veux ignorer.

## SCÈNE VI.

SÉVÈRE, FABIAN.

**Sévère.** Qu'est-ce ci, Fabian ? quel nouveau coup de foudre  
 Tombe sur mon bonheur, et le réduit en poudre !  
 Plus je l'estime près, plus il est éloigné ;  
 Je trouve tout perdu quand je crois tout gagné ;  
 Et toujours la fortune, à me nuire obstinée,  
 Tranche mon espérance aussitôt qu'elle est née ;  
 Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus :  
 Toujours triste, toujours et honteux et confus  
 De voir que lâchement elle ait osé renaître,  
 Qu'encor plus lâchement elle ait osé paraître ;  
 Et qu'une femme enfin dans la calamité  
 Me fasse des leçons de générosité.

**Fabian.** Laissez à son destin cette ingrate famille ;  
 Qu'il accorde, s'il veut, le père avec la fille ;  
 Polyeucte et Félix, l'épouse avec l'époux :  
 D'un si cruel effort quel prix espérez-vous ?

**Sévère.** La gloire de montrer à cette âme si belle  
 Que Sévère l'égale, et qu'il est digne d'elle ;  
 Qu'elle m'était bien due, et que l'ordre des cieux  
 En me la refusant m'est trop injurieux.

**Fabian.** Sans accuser le sort ni le ciel d'injustice,  
 Prenez garde au péril qui suit un tel service ;  
 Vous hasardez beaucoup, seigneur, pensez-y bien.  
 Quoi ! vous entreprenez de sauver un chrétien !  
 Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie

Quelle est et fut toujours la haine de Décie ?  
 C'est un crime vers lui si grand, si capital,  
 Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

**Sévère.** Cet avis serait bon pour quelque âme commune.  
 S'il tient entre ses mains ma vie et ma fortune,  
 Je suis encor Sévère ; et tout ce grand pouvoir  
 Ne peut rien sur ma gloire, et rien sur mon devoir.  
 Ici l'honneur m'oblige, et j'y veux satisfaire ;  
 Qu'après le sort se montre ou propice ou contraire ;  
 Comme son naturel est toujours inconstant,  
 Périssant glorieux, je périrai content.  
 Je te dirai bien plus, mais avec confiance :  
 La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense<sup>1</sup>.  
 On les hait ; la raison, je ne la connais point ;  
 Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.  
 Par curiosité j'ai voulu les connaître :  
 On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître ;  
 Et sur cette croyance on punit du trépas  
 Des mystères secrets que nous n'entendons pas.  
 Mais Cérès Éleusine, et la bonne déesse,  
 Ont leurs secrets comme eux à Rome et dans la Grèce ;  
 Encore impunément nous souffrons en tous lieux,  
 Leur Dieu seul excepté, toute sorte de dieux.  
 Tous les monstres d'Égypte ont leurs temples dans Rome ;  
 Nos aïeux à leur gré faisaient un dieu d'un homme ;  
 Et, leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,  
 Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs.  
 Mais, à parler sans fard de tant d'apothéoses,  
 L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.  
 Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,  
 De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout :  
 Mais, si j'ose entre nous dire ce qu'il me semble,  
 Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble ;  
 Et, me dût leur colère écraser à tes yeux,  
 Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.  
 Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,  
 Les vices détestés, les vertus florissantes ;

(1) On sait assez que c'est là un des condamnations de tous les persécuteurs.  
 plus beaux endroits de la pièce ; c'est là (V.)

Ils font des vœux pour nous qui les persécutons ;  
 Et depuis tant de temps que nous les tourmentons,  
 Les a-t-on vus mutins ? les a-t-on vus rebelles ?  
 Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ?  
 Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux ;  
 Et, lions au combat, ils meurent en agneaux.  
 J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.  
 Allons trouver Félix ; commençons par son gendre ;  
 Et contentons ainsi, d'une seule action,  
 Et Pauline, et ma gloire, et ma compassion.

---

## ACTE CINQUIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

FÉLIX, ALBIN, CLÉON.

**FÉLIX.** Albin, as-tu bien vu la fourbe de Sévère ?

As-tu bien vu sa haine ? et vois-tu ma misère ?

**ALBIN.** Je n'ai vu rien en lui qu'un homme généreux,  
 Et ne vois rien en vous qu'un père rigoureux.

**FÉLIX.** Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine !  
 Dans l'âme il hait Félix et dédaigne Pauline ;  
 Et, s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui  
 Les restes d'un rival trop indignes de lui.  
 Il parle en sa faveur, il me prie, il menace,  
 Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grâce.  
 Tranchant du généreux, il croit m'épouvanter :  
 L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer.  
 Je sais des gens de cour quelle est la politique,  
 J'en connais mieux que lui la plus fine pratique.  
 C'est en vain qu'il tempête et feint d'être en fureur,  
 Je vois ce qu'il prétend auprès de l'empereur.  
 Mais un vieux courtisan est un peu moins crédule ;  
 Il voit quand on le joue, et quand on dissimule ;

Et moi j'en ai tant vu de toutes les façons,  
Qu'à lui-même au besoin j'en ferais des leçons.

**Albin.** Dieux ! que vous vous gênez par cette défiance !

**Félix.** Pour subsister en cour c'est la haute science.  
Quand une fois un homme a droit de nous haïr,  
Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir,  
Toute son amitié nous doit être suspecte.  
Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte,  
Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit,  
Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

**Albin.** Grâce, grâce, seigneur ! que Pauline l'obtienne !

**Félix.** Celle de l'empereur ne suivrait pas la mienne ;  
Et, loin de le tirer de ce pas dangereux,  
Ma bonté ne ferait que nous perdre tous deux.

**Albin.** Mais Sévère promet...

**Félix.** Albin, je m'en défie,  
Et connais mieux que lui la haine de Décie ;  
En faveur des chrétiens s'il choquait son courroux,  
Lui-même assurément se perdrait avec nous.  
Je veux tenter pourtant encore une autre voie.  
Amenez Polyeucte ; et si je le renvoie,  
S'il demeure insensible dernier à ce effrot,  
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

**Albin.** Votre ordre est rigoureux.

**Félix.** Il faut que je le suive,  
Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.  
Je vois le peuple ému pour prendre son parti ;  
Et toi-même tantôt tu m'en as averti :  
Dans ce zèle pour lui qu'il fait déjà paraître,  
Je ne sais si longtemps j'en pourrais être maître.  
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir,  
J'en verrais des effets que je ne veux pas voir ;  
Et Sévère aussitôt, courant à sa vengeance,  
M'irait calomnier de quelque intelligence.  
Il faut rompre ce coup, qui me serait fatal.

**Albin.** Que tant de prévoyance est un étrange mal !  
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage :  
Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage ;  
Que c'est mal le guérir que le désespérer.

**Félix.** En vain après sa mort il voudra murmurer ;  
Et, s'il ose venir à quelque violence,  
C'est à faire à céder deux jours à l'insolence :  
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver.  
Mais Polyeucte vient, tâchons à le sauver.  
Soldats, retirez-vous, et gardez bien la porte.

## SCÈNE II.

FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

**Félix.** As-tu donc pour la vie une haine si forte,  
Malheureux Polyeucte ? et la loi des chrétiens  
T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens ?

**Polyeucte.** Je ne hais point la vie, et j'en aime l'usage,  
Mais sans attachement qui sente l'esclavage.  
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens ;  
La raison me l'ordonne, et la loi des chrétiens ;  
Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,  
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

**Félix.** Te suivre dans l'abîme où tu te veux jeter ?

**Polyeucte.** Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter.

**Félix.** Donne-moi pour le moins le temps de la connaître ;  
Pour me faire chrétien, sers-moi de guide à l'être ;  
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi,  
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

**Polyeucte.** N'en riez point, Félix, il sera votre juge ;  
Vous ne trouverez point devant lui de refuge ;  
Les rois et les bergers y sont d'un même rang :  
De tous les siens sur vous il vengera le sang.

**Félix.** Je n'en répandrai plus, et, quoi qu'il en arrive,  
Dans la foi des chrétiens je souffrirai qu'on vive ;  
J'en serai protecteur.

**Polyeucte.** Non, non, persécutez,  
Et soyez l'instrument de nos félicités.  
Celle d'un vrai chrétien n'est que dans les souffrances ;  
Les plus cruels tourments lui sont des récompenses.  
Dieu, qui rend le centuple aux bonnes actions,  
Pour comble donne encor les persécutions :  
Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à comprendre ;

Ce n'est qu'à ses élus que Dieu les fait entendre.

**Félix.** Je te parle sans fard, et veux être chrétien.

**Polyeucte.** Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien ?

**Félix.** La présence importune...

**Polyeucte.** Et de qui ? de Sévère ?

**Félix.** Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colère :

Dissimule un moment jusques à son départ.

**Polyeucte.** Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard ?

Portez à vos païens, portez à vos idoles,

Le sucré empoisonné que sèment vos paroles.

Un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien ;

Aux yeux de tout le monde il est toujours chrétien.

**Félix.** Ce zèle de ta foi ne sert qu'à te séduire,

Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.

**Polyeucte.** Je vous en parlerais ici hors de saison ;

Elle est un don du ciel, et non de la raison ;

Et c'est là que bientôt, voyant Dieu face à face,

Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grâce.

**Félix.** Ta perte cependant me va désespérer.

**Polyeucte.** Vous avez en vos mains de quoi la réparer ;

En vous ôtant un gendre, on vous en donne un autre

Dont la condition répond mieux à la vôtre ;

Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

**Félix.** Cesse de me tenir ce discours outrageux.

Je t'ai considéré plus que tu ne mérites ;

Mais, malgré ma bonté, qui croît plus tu l'irrites,

Cette insolence enfin te rendrait odieux,

Et je me vengerais aussi bien que nos dieux.

**Polyeucte.** Quoi ! vous changez bientôt d'humeur et de langage !

Le zèle de vos dieux rentre en votre courage !

Celui d'être chrétien s'échappe ! et par hasard

Je vous viens d'obliger à me parler sans fard !

**Félix.** Va, ne présume pas que, quoi que je te jure,

De tes nouveaux docteurs je suive l'imposture.

Je flattais ta manie, afin de t'arracher

Du honteux précipice où tu vas trébucher ;

Je voulais gagner temps pour ménager ta vie

Après l'éloignement d'un flatteur de Décie :

Mais j'ai trop fait d'injure à nos dieux tout puissants ;

Choisis de leur donner ton sang, ou de l'encens.

**Polyeucte.** Mon choix n'est point douteux. Mais j'aperçois Pauline :  
O ciel!

SCÈNE III.

FÉLIX, POLYEUCTE, PAULINE, ALBIN.

**Pauline.** Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine?  
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour?  
Ne pourrai-je fléchir la nature ou l'amour?  
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux ni d'un père?

**Félix.** Parlez à votre époux.

**Polyeucte.** Vivez avec Sévère.

**Pauline.** Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager.

**Polyeucte.** Mon amour, par pitié, cherche à vous soulager;  
Vous estimez Sévère, et sa gloire augmentée...

**Pauline.** Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,  
Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,  
Des regrets si puissants que j'ai vaincus pour toi?  
Vois, pour te faire vaincre un si fort adversaire,  
Quels efforts à moi-même il a fallu me faire;  
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur  
Si justement acquis à son premier vainqueur;  
Et si l'ingratitude en ton cœur ne domine,  
Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline :  
Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment;  
Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement;  
Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,  
Pour vivre sous tes lois à jamais asservie.  
Si tu peux rejeter de si justes désirs,  
Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs;  
Ne désespère pas une âme qui t'implore.

**Polyeucte.** Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore,  
Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.  
Je ne méprise point vos pleurs, ni votre foi;  
Mais, de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,  
Je ne vous connais plus, si vous n'êtes chrétienne.  
C'en est assez, Félix, reprenez ce courroux,



Et sur cet insolent vengez vos dieux, et vous.

**Pauline.** Ah! mon père! son crime à peine est pardonnable;  
 Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable :  
 La nature est trop forte, et ses aimables traits  
 Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais.  
 Un père est toujours père, et sur cette assurance  
 J'ose appuyer encore un reste d'espérance.  
 Jetez sur votre fille un regard paternel :  
 Ma mort suivra la mort de ce cher criminel ;  
 Et les dieux trouveront sa peine illégitime,  
 Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime,  
 Et qu'elle changera, par ce redoublement,  
 En injuste rigueur un juste châtiment.  
 Nos destins, par vos mains rendus inséparables,  
 Nous doivent rendre heureux ensemble, ou misérables ;  
 Et vous seriez cruel jusques au dernier point,  
 Si vous désunissiez ce que vous avez joint.  
 Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire ;  
 Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.  
 Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,  
 Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

**Félix.** Oui, ma fille, il est vrai qu'un père est toujours père ;  
 Rien n'en peut effacer le sacré caractère ;  
 Je porte un cœur sensible, et vous l'avez percé.  
 Je me joins avec vous contre cet insensé.  
 Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensible ?  
 Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible ?  
 Pour reprendre les noms et de gendre et d'époux,  
 Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux ?

**Polyeucte.** Que tout cet artifice est de mauvaise grâce !  
 Après avoir deux fois essayé la menace,  
 Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,  
 Après avoir tenté l'amour et son effort,  
 Après m'avoir montré cette soif du baptême,  
 Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même,  
 Vous vous joignez ensemble ! Ah ! rusés de l'enfer !  
 Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher !  
 Vos résolutions usent trop de remise ;  
 Prenez la vôtre enfin, puisque la mienne est prise.

Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,  
 Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers;  
 Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,  
 Voulut mourir pour nous avec ignominie,  
 Et qui, par un effort de cet excès d'amour,  
 Veut pour nous en victime être offert chaque jour.  
 Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.  
 Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :  
 Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux ;  
 Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux ;  
 La fornication, la fraude, le parjure,  
 Le vol, l'assassinat, l'horreur de la nature,  
 C'est exemple qu'à suivre offrent vos immortels.  
 J'ai profané leur temple et brisé leurs autels ;  
 Je le ferais encor si j'avais à le faire,  
 Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,  
 Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

**Félix.** Enfin ma bonté cède à ma juste fureur :  
 Adore-les, ou meurs !

**Polyeucte.** Je suis chrétien.

**Félix.** Impie !

Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie !

**Polyeucte.** Je suis chrétien.

**Félix.** Tu l'es ? O cœur trop obstiné !

Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

**Pauline.** Où le conduisez-vous ?

**Félix.** A la mort.

**Polyeucte.** A la gloire.

Chère Pauline, adieu ; conservez ma mémoire.

**Pauline.** Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs.

**Polyeucte.** Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

**Félix.** Qu'on l'ôte de mes yeux, et que l'on m'obéisse.

Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

## SCÈNE IV.

FÉLIX, ALBIN.

- Félix.** Je me fais violence, Albin, mais je l'ai dû ;  
 Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu.  
 Que la rage du peuple à présent se déploie,  
 Que Sévère en fureur tonne, éclate, foudroie ;  
 M'étant fait cet effort, j'ai fait ma sûreté.  
 Mais n'es-tu point surpris de cette dureté ?  
 Vois-tu comme le sien des cœurs impénétrables,  
 Ou des impiétés à ce point exécrables ?  
 Du moins j'ai satisfait mon esprit affligé :  
 Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé ;  
 J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes :  
 Et certes, sans l'horreur de ses derniers blasphèmes,  
 Qui m'ont rempli soudain de colère et d'effroi,  
 J'aurais eu de la peine à triompher de moi.
- Albin.** Vous maudirez peut-être un jour cette victoire,  
 Qui tient je ne sais quoi d'une action trop noire,  
 Indigne de Félix, indigne d'un Romain,  
 Répandant votre sang par votre propre main.
- Félix.** Ainsi l'ont autrefois versé Brute et Manlie ;  
 Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affaiblie ;  
 Et quand nos vieux héros avaient de mauvais sang,  
 Ils eussent, pour le perdre, ouvert leur propre flanc.
- Albin.** Votre ardeur vous séduit ; mais, quoi qu'elle vous die,  
 Quand vous la sentirez une fois refroidie,  
 Quand vous verrez Pauline, et que son désespoir  
 Par ses pleurs et ses cris saura vous émouvoir...
- Félix.** Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître,  
 Et que ce désespoir qu'elle fera paraître  
 De mes commandements pourra troubler l'effet :  
 Va donc y donner ordre, et voir ce qu'elle fait ;  
 Romps ce que ses douleurs y donneraient d'obstacle ;  
 Tire-la, si tu peux, de ce triste spectacle ;

Tâche à la consoler. Va donc ; qui te retient ?  
**Albin.** Il n'en est pas besoin, seigneur, elle revient.

## SCÈNE V.

FÉLIX, PAULINE, ALBIN.

**Pauline.** Père barbare, achève, achève ton ouvrage ;  
Cette seconde hostie est digne de ta rage :  
Joins ta fille à ton gendre ! ose : que tardes-tu ?  
Tu vois le même crime, ou la même vertu :  
Ta barbarie en elle a les mêmes matières,  
Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières ;  
Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir,  
M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir.  
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée :  
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée ;  
Je suis chrétienne enfin, n'es-ce point assez dit ?  
Conserve en me perdant ton rang et ton crédit ;  
Redoute l'empereur, appréhende Sévère :  
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire.  
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas ;  
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.  
Mène, mène-moi voir tes dieux que je déteste ;  
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste.  
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,  
Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez,  
Et, saintement rebelle aux lois de la naissance,  
Une fois envers toi manquer d'obéissance.  
Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir ;  
C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.  
Le faut-il dire encor, Félix, je suis chrétienne ;  
Affermis par ma mort ta fortune et la mienne ;  
Le coup à l'un et l'autre en sera précieux,  
Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux cieux.

## SCÈNE VI.

FÉLIX, SÈVÈRE, PAULINE, ALBIN, FABIEN.

**Sévère.** Père dénaturé, malheureux politique,  
 Esclave ambitieux d'une peur chimérique ;  
 Polyeucte est donc mort ! et par vos cruautés  
 Vous pensez conserver vos tristes dignités !  
 La faveur que pour lui je vous avais offerte,  
 Au lieu de le sauver, précipitez sa perte !  
 J'ai prié, menacé, mais sans vous émouvoir.  
 Et vous m'avez cru fourbe, ou de peu de pouvoir !  
 Eh bien ! à vos dépens vous verrez que Sévère  
 Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire ;  
 Et par votre ruine il vous fera juger  
 Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.  
 Continuez aux dieux ce service fidèle ;  
 Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle.  
 Adieu ; mais quand l'orage éclatera sur vous,  
 Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

**Félix.** Arrêtez-vous, seigneur, et d'une âme apaisée  
 Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.  
 Ne me reprochez plus que par mes cruautés  
 Je tâche à conserver mes tristes dignités ;  
 Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre :  
 Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre ;  
 Je m'y trouve forcé par un secret appas ;  
 Je cède à des transports que je ne connais pas ;  
 Et, par un mouvement que je ne puis entendre,  
 De ma fureur je passe au zèle de mon gendre.  
 C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent  
 Pour son persécuteur prie un Dieu tout puissant ;  
 Son amour épandu sur toute la famille  
 Tire après lui le père aussi bien que la fille.  
 J'en ai fait un martyr, sa mort me fait chrétien :  
 J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien.  
 C'est ainsi qu'un chrétien se venge et se courrouce :

Heureuse cruauté dont la suite est si douce !  
 Donne la main, Pauline. Apportez des liens ;  
 Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens.  
 Je le suis, elle l'est, suivez votre colère.

**Pauline.** Qu'heureusement enfin je retrouve mon père !  
 Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

**Félix.** Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

**Sévère.** Qui ne serait touché d'un si tendre spectacle !  
 De pareils changements ne vont point sans miracle :  
 Sans doute vos chrétiens qu'on persécute en vain  
 Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain ;  
 Ils mènent une vie avec tant d'innocence,  
 Que le ciel leur en doit quelque reconnaissance :  
 Se relever plus forts, plus ils sont abattus,  
 N'est pas aussi l'effet des communes vertus.  
 Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pu dire ;  
 Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en soupire ;  
 Et peut-être qu'un jour je les connaîtrai mieux.  
 J'approuve cependant que chacun ait ses dieux,  
 Qu'il les serve à sa mode, et sans peur de la peine.  
 Si vous êtes chrétien, ne craignez plus ma haine ;  
 Je les aime, Félix, et de leur protecteur  
 Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur.  
 Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque ;  
 Servez bien votre Dieu, servez notre monarque.  
 Je perdrai mon crédit envers sa majesté,  
 Ou vous verrez finir cette sévérité :  
 Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

**Félix.** Daigne le ciel en vous achever son ouvrage,  
 Et, pour vous rendre un jour ce que vous méritez,  
 Vous inspirer bientôt toutes ses vérités !  
 Nous autres, bénissons notre heureuse aventure <sup>1</sup> :

(1) L'extrême beauté du rôle de Sévère, la situation piquante de Pauline, sa scène admirable avec Sévère au quatrième acte, assurent à cette pièce un succès éternel ; non-seulement elle enseigne la vertu la plus pure, mais la dévotion et la perfection du christianisme. *Polyeucte* et *Athalie* sont la condamnation éternelle de ceux qui, par une jalousie secrète, voudraient proscrire un art sublime dont les beautés n'effacent que trop leurs ouvrages ; ils sentent combien cet art est au dessus du leur ; ne pouvant y atteindre, ils le veulent proscrire, et, par une injustice aussi absurde que barbare, ils confondent Tabarin et Guillot Gorju avec

Allons à nos martyrs donner la sépulture,  
 Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu,  
 Et faire retentir partout le nom de Dieu.

saint Polyeucte et le grand prêtre Joad\*. Dacier, dans ses remarques sur la poétique d'Aristote, prétend que Polyeucte n'est pas propre au théâtre, parce que ce

\* Cette exagération est beaucoup trop forte. Personne ne confond Polyeucte et Joad avec Tabarin et Guillot Gorju. Les plus ardents ennemis des spectacles n'ont jamais été absurdes à ce point-là. (P.)

personnage n'excite ni la pitié ni la crainte; il attribue tout le succès à Sévère et à Pauline. Cette opinion est assez générale; mais il faut avouer aussi qu'il y a de très beaux traits dans le rôle de Polyeucte, et qu'il a fallu un très grand génie pour manier un sujet si difficile.

(V.)

# POMPÉE'

TRAGÉDIE (1644).

## A MONSIEUR L'ÉMINENTISSIME CARDINAL MAZARIN.

MONSIEUR,

Je présente le grand Pompée à Votre Éminence, c'est à dire le plus grand personnage de l'ancienne Rome au plus illustre de la nouvelle; je mets sous la protection du premier ministre de notre jeune roi un héros qui, dans sa bonne fortune, fut le protecteur de beaucoup de rois, et qui, dans sa mauvaise, eut encore des rois pour ses ministres. Il espère de la générosité de Votre Éminence qu'elle ne dédaignera pas de lui conserver cette seconde vie que j'ai tâché de lui redonner, et que, lui rendant cette justice qu'elle fait rendre par tout le royaume, elle le vengera pleinement de la mauvaise politique de la cour d'Égypte. Il l'espère, et avec raison, puisque, dans le peu de séjour qu'il a fait en France, il a déjà su de la voix publique que les maximes dont vous vous servez pour la conduite de cet État ne sont point fondées sur d'autres principes que ceux de la vertu. Il a su d'elle les obligations que vous a la France de l'avoir choisie pour votre seconde mère, qui vous est d'autant plus redevable, que les grands services que vous lui rendez sont de purs effets de votre inclination et de votre zèle, et non pas des devoirs de votre naissance. Il a su d'elle que Rome s'est acquittée envers notre jeune monarque de ce qu'elle devait à ses prédécesseurs,

par le présent qu'elle lui a fait de votre personne. Il a su d'elle enfin que la solidité de votre prudence et la netteté de vos lumières enfantent des conseils si avantageux pour le gouvernement, qu'il semble que ce soit vous à qui, par un esprit de prophétie, notre Virgile ait adressé ce vers il y a plus de seize siècles :

*Tu regere imperio populos, Romane, memento.*

Voilà, Monsieur, ce que ce grand homme a appris en apprenant à parler français :

*Pauca, sed a pleno venientia pectore veri.*

Et comme la gloire de Votre Éminence est assurée sur la fidélité de cette voix publique, je n'y mêlerai point la faiblesse de mes pensées, ni la rudesse de mes expressions, qui pourraient diminuer quelque chose de son éclat; et je n'ajouterai rien aux célèbres témoignages qu'elle vous rend, qu'une profonde vénération pour les hautes qualités qui vous les ont acquis, avec une protestation très sincère et très inviolable d'être toute ma vie,

Monseigneur,

de Votre Éminence,

le très humble, très obéissant,  
et très fidèle serviteur,

CORNEILLE.

(1) Dans la première édition, cette tragédie avait pour titre : *La Mort de Pompée*; et c'est

ainsi qu'aujourd'hui encore on la désigne ordinairement.



## AU LECTEUR.

Si je voulais faire ici ce que j'ai fait en mes deux derniers ouvrages, et te donner le texte ou l'abrégé des auteurs dont cette histoire est tirée, afin que tu pusses remarquer en quoi je m'en serais écarté pour l'accommoder au théâtre, je ferais un avant-propos dix fois plus long que mon poëme, et j'aurais à rapporter des livres entiers de presque tous ceux qui ont écrit l'histoire romaine. Je me contenterai de t'avertir que celui dont je me suis le plus servi a été le poëte Lucain, dont la lecture m'a rendu si amoureux de la force de ses pensées et de la majesté de son raisonnement, qu'afin d'en enrichir notre langue j'ai fait cet effort pour réduire en poëme dramatique ce qu'il a traité en épique. Tu trouveras ici cent ou deux cents vers traduits ou imités de lui. J'ai tâché de suivre ce grand homme dans le reste, et de prendre son caractère quand son exemple m'a manqué : si je suis demeuré bien loin derrière, tu en jugeras.

---

## PERSONNAGES.

**JULES-CÉSAR.**

**MARC-ANTOINE.**

**LÉPIDE.**

**CORNÉLIE, femme de Pompée.**

**PTOLOMÉE<sup>1</sup>, roi d'Égypte.**

**CLÉOPATRE, sœur de Ptolomée.**

**ACHILLAS, lieutenant-général des armées du roi d'Égypte.**

**PHOTIN, chef du conseil d'Égypte.**

**SEPTIME, tribun romain, à la solde du roi d'Égypte.**

**CHARMION, dame d'honneur de Cléopâtre.**

**ACHORÉE, écuyer de Cléopâtre.**

**PHILIPPE, affranchi de Pompée.**

**TROUPE DE ROMAINS.**

**TROUPE D'ÉGYPITIENS.**

La scène est en Alexandrie, dans le palais de Ptolomée.

---

(1) *Ptolémée* eût été plus conforme à l'étymologie. Voltaire a écrit l'un et l'autre.

# ACTE PREMIER.

## SCÈNE PREMIÈRE.

PTOLOMÉE, PHOTIN, ACHILLAS, SEPTIME.

**Ptolomée.** Le destin se déclare, et nous venons d'entendre  
Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre.  
Quand les dieux étonnés semblaient se partager,  
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.  
Ses fleuves teints de sang, et rendus plus rapides  
Par le débordement de tant de parricides,  
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,  
Sur ses champs empestés confusément épars,  
Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,  
Que la nature force à se venger eux-mêmes,  
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents  
De quoi faire la guerre au reste des vivants,  
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée,  
Justifiant César, a condamné Pompée.  
Ce déplorable chef du parti le meilleur,  
Que sa fortune lasse abandonne au malheur,  
Devient un grand exemple, et laisse à la mémoire  
Des changements du sort une éclatante histoire.  
Il fuit, lui qui, toujours triomphant et vainqueur,  
Vit ses prospérités égaler son grand cœur ;  
Il fuit, et dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes ;  
Et, contre son beau-père ayant besoin d'asiles,  
Sa déroute orgueilleuse en cherche aux mêmes lieux  
Où contre les Titans en trouvèrent les dieux.  
Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,  
Ayant sauvé le ciel, sauvera bien la terre,  
Et, dans son désespoir à la fin se mêlant,  
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.  
Oui, Pompée avec lui porte le sort du monde,

Et veut que notre Égypte, en miracles féconde,  
 Serve à sa liberté de sépulcre ou d'appui,  
 Et relève sa chute, ou trébuche sous lui.  
 C'est de quoi, mes amis, nous avons à résoudre ;  
 Il apporte en ces lieux les palmes ou la foudre :  
 S'il couronna le père, il hasarde le fils ;  
 Et, nous l'ayant donnée, il expose Memphis.  
 Il faut le recevoir, ou hâter son supplice,  
 Le suivre, ou le pousser dedans le précipice.  
 L'un me semble peu sûr, l'autre peu généreux ;  
 Et je crains d'être injuste, ou d'être malheureux.  
 Quoi que je fasse enfin, la fortune ennemie  
 M'offre bien des périls, ou beaucoup d'infamie :  
 C'est à moi de choisir, c'est à vous d'aviser  
 A quel choix vos conseils doivent me disposer.  
 Il s'agit de Pompée, et nous aurons la gloire  
 D'achever de César ou troubler la victoire.  
 Et je puis dire enfin que jamais potentat  
 N'eut à délibérer d'un si grand coup d'État.

**Photin.** Seigneur, quand par le fer les choses sont vidées,  
 La justice et le droit sont de vaines idées ;  
 Et qui veut être juste en de telles saisons  
 Balance le pouvoir, et non pas les raisons.  
 Voyez donc votre force ; et regardez Pompée,  
 Sa fortune abattue, et sa valeur trompée.  
 César n'est pas le seul qu'il fuie en cet État :  
 Il fuit et le reproche et les yeux du sénat,  
 Dont plus de la moitié piteusement étale  
 Une indigne curée aux vautours de Pharsale ;  
 Il fuit Rome perdue, il fuit tous les Romains,  
 A qui par sa défaite il met les fers aux mains ;  
 Il fuit le désespoir des peuples et des princes  
 Qui vengeraient sur lui le sang de leurs provinces,  
 Leurs États et d'argent et d'hommes épuisés,  
 Leurs trônes mis en cendre, et leurs sceptres brisés :  
 Auteur des maux de tous, il est à tous en butte,  
 Et fuit le monde entier écrasé sous sa chute.  
 Le défendrez-vous seul contre tant d'ennemis ?  
 L'espoir de son salut en lui seul était mis,

Lui seul pouvait pour soi : cédez alors qu'il tombe.  
Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,  
Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé,  
Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé ?  
Quand on veut soutenir ceux que le sort accable,  
A force d'être juste on est souvent coupable ;  
Et la fidélité qu'on garde imprudemment,  
Après un peu d'éclat, traîne un long châtiment,  
Trouve un noble revers, dont les coups invincibles,  
Pour être glorieux, ne sont pas moins sensibles.  
Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux ;  
Rangez-vous du parti des destins et des dieux,  
Et sans les accuser d'injustice ou d'outrage,  
Puisqu'ils font les heureux, adorez leur ouvrage ;  
Quels que soient leurs décrets, déclarez-vous pour eux,  
Et, pour leur obéir, perdez le malheureux.  
Pressé de toutes parts des colères célestes,  
Il en vient dessus vous faire fondre les restes,  
Et sa tête, qu'à peine il a pu dérober,  
Toute prête de choir, cherche avec qui tomber.  
Sa retraite chez vous en effet n'est qu'un crime ;  
Elle marque sa haine, et non pas son estime ;  
Il ne vient que vous perdre en venant prendre port ;  
Et vous pouvez douter s'il est digne de mort !  
Il devait mieux remplir nos vœux et notre attente,  
Faire voir sur ses nef's la victoire flottante ;  
Il n'eût ici trouvé que joie et que festins :  
Mais puisqu'il est vaincu, qu'il s'en prenne aux destins.  
J'en veux à sa disgrâce, et non à sa personne :  
J'exécute à regret ce que le ciel ordonne ;  
Et du même poignard pour César destiné  
Je perce en soupirant son cœur infortuné.  
Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de sa tête  
Mettre à l'abri la vôtre, et parer la tempête.  
Laissez nommer sa mort un injuste attentat :  
La justice n'est pas une vertu d'État.  
Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes  
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes,  
Le droit des rois consiste à ne rien épargner ;

La timide équité détruit l'art de régner.  
 Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre ;  
 Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre,  
 Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,  
 Et voler sans scrupule au crime qui lui sert.  
 C'est là mon sentiment. Achillas et Septime  
 S'attacheront peut-être à quelque autre maxime.  
 Chacun a son avis, mais, quel que soit le leur,  
 Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

**Achillas.** Seigneur, Photin dit vrai ; mais, quoique de Pompée  
 Je voie et la fortune et la valeur trompée,  
 Je regarde son sang comme un sang précieux,  
 Qu'au milieu de Pharsale ont respecté les dieux.  
 Non qu'en un coup d'État je n'approuve le crime ;  
 Mais, s'il n'est nécessaire, il n'est point légitime :  
 Et quel besoin ici d'une extrême rigueur ?  
 Qui n'est point au vaincu ne craint point le vainqueur.  
 Neutre jusqu'à présent, vous pouvez l'être encore ;  
 Vous pouvez adorer César, si l'on l'adore :  
 Mais, quoique vos encens le traitent d'immortel,  
 Cette grande victime est trop pour son autel ;  
 Et sa tête immolée au dieu de la victoire  
 Imprime à votre nom une tache trop noire :  
 Ne le pas secourir suffit sans l'opprimer.  
 En usant de la sorte on ne vous peut blâmer.  
 Vous lui devez beaucoup ; par lui Rome animée  
 A fait rendre le sceptre au feu roi Ptolomée :  
 Mais la reconnaissance et l'hospitalité  
 Sur les âmes des rois n'ont qu'un droit limité.  
 Quoi que doive un monarque, et dût-il sa couronne,  
 Il doit à ses sujets encor plus qu'à personne,  
 Et cesse de devoir quand la dette est d'un rang  
 A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur sang.  
 S'il est juste d'ailleurs que tout se considère,  
 Que hasardait Pompée en servant votre père ?  
 Il se voulait par là faire voir tout puissant,  
 Et vit croître sa gloire en le rétablissant.  
 Il le servit enfin, mais ce fut de la langue ;  
 La bourse de César fit plus que sa harangue :

Sans ses mille talents, Pompée et ses discours  
 Pour rentrer en Égypte étaient un froid secours.  
 Qu'il ne vante donc plus ses mérites frivoles;  
 Les effets de César valent bien ses paroles :  
 Et, si c'est un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui,  
 Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui.  
 Ainsi vous le pouvez et devez reconnaître.  
 Le recevoir chez vous, c'est recevoir un maître,  
 Qui, tout vaincu qu'il est, bravant le nom de roi,  
 Dans vos propres États vous donnerait la loi.  
 Fermez-lui donc vos ports, mais épargnez sa tête.  
 S'il le faut toutefois, ma main est toute prête ;  
 J'obéis avec joie, et je serais jaloux  
 Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

**Septime.** Seigneur, je suis Romain, je connais l'un et l'autre.  
 Pompée a besoin d'aide, il vient chercher la vôtre :  
 Vous pouvez, comme maître absolu de son sort,  
 Le servir, le chasser, le livrer vif ou mort.  
 Des quatre le premier vous serait trop funeste ;  
 Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le resto.  
 Le chasser, c'est vous faire un puissant ennemi,  
 Sans obliger par là le vainqueur qu'à demi,  
 Puisque c'est lui laisser et sur mer et sur terre  
 La suite d'une longue et difficile guerre,  
 Dont peut-être tous deux également lassés  
 Se vengeraient sur vous de tous les maux passés.  
 Le livrer à César n'est que la même chose.  
 Il lui pardonnera, s'il faut qu'il en dispose,  
 Et, s'armant à regret de générosité,  
 D'une fausse clémence il fera vanité,  
 Heureux de l'asservir en lui donnant la vie,  
 Et de plaire par là même à Rome asservie !  
 Cependant que, forcé d'épargner son rival,  
 Aussi bien que Pompée il vous voudra du mal.  
 Il faut le délivrer du péril et du crime,  
 Assurer sa puissance, et sauver son estime,  
 Et du parti contraire en ce grand chef détruit,  
 Prendre sur vous le crime et lui laisser le fruit ;  
 C'est là mon sentiment, ce doit être le vôtre :

Par là vous gagnez l'un, et ne craignez plus l'autre ;  
 Mais suivant d'Achillas le conseil hasardeux,  
 Vous n'en gagnez aucun, et les perdez tous deux.

**Ptolomée.** N'examinons donc plus la justice des causes,  
 Et cédon's au torrent qui roule toutes choses.  
 Je passe au plus de voix, et de mon sentiment  
 Je veux bien avoir part à ce grand changement.  
 Assez et trop longtemps l'arrogance de Rome  
 A cru qu'être Romain c'était être plus qu'homme.  
 Abattons sa superbe avec sa liberté,  
 Dans le sang de Pompée éteignons sa fierté ;  
 Tranchons l'unique espoir où tant d'orgueil se fonde,  
 Et donnons un tyran à ces tyrans du monde.  
 Secondons le destin qui les veut mettre aux fers,  
 Et prétons-lui la main pour venger l'univers.  
 Rome, tu serviras ; et ces rois que tu braves,  
 Et que ton insolence ose traiter d'esclaves,  
 Adoreront César avec moins de douleur,  
 Puisqu'il sera ton maître aussi bien que le leur.  
 Allez donc, Achillas, allez avec Septime  
 Nous immortaliser par cet illustre crime.  
 Qu'il plaise au ciel ou non, laissez-m'en le souci.  
 Je crois qu'il veut sa mort, puisqu'il l'amène ici.

**Achillas.** Seigneur, je crois tout juste alors qu'un roi l'ordonne.

**Ptolomée.** Allez, et hâtez-vous d'assurer ma couronne ;  
 Et vous ressouvenez que je mets en vos mains  
 Le destin de l'Égypte et celui des Romains.

## SCÈNE II.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

**Ptolomée.** Photin, ou je me trompe, ou ma sœur est déçue.  
 De l'abord de Pompée elle espère autre issue.  
 Sachant que de mon père il a le testament,  
 Elle ne doute point de son couronnement ;  
 Elle se croit déjà souveraine maîtresse  
 D'un sceptre partagé que sa bonté lui laisse ;  
 Et, se promettant tout de leur vieille amitié,

De mon trône en son âme elle prend la moitié,  
Où de son vain orgueil les cendres rallumées  
Poussent déjà dans l'air de nouvelles fumées.

**Photin.** Seigneur, c'est un motif que je ne disais pas,  
Qui devait de Pompée avancer le trépas.  
Sans doute il jugerait de la sœur et du frère  
Suivant le testament du feu roi votre père,  
Son hôte et son ami, qui l'en daigna saisir :  
Jugez après cela de votre déplaisir.  
Ce n'est pas que je veuille, en vous parlant contre elle,  
Rompre les sacrés nœuds d'une amour fraternelle ;  
Du trône et non du cœur je la veux éloigner,  
Car c'est ne régner pas qu'être deux à régner.  
Un roi qui s'y résout est mauvais politique ;  
Il détruit son pouvoir quand il le communique ;  
Et les raisons d'État... Mais, seigneur, la voici.

## SCÈNE III.

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, PHOTIN.

**Cléopâtre.** Seigneur, Pompée arrive, et vous êtes ici !

**Ptolomée.** J'attends dans mon palais ce guerrier maguanime,  
Et lui vient d'envoyer Achilles et Septime<sup>1</sup>.

**Cléopâtre.** Quoi ! Septime à Pompée, à Pompée Achilles !

**Ptolomée.** Si ce n'est assez d'eux, allez, suivez leurs pas.

**Cléopâtre.** Donc pour le recevoir c'est trop que de vous-même ?

**Ptolomée.** Ma sœur, je dois garder l'honneur du diadème.

**Cléopâtre.** Si vous en portez un, ne vous en souvenez  
Que pour baiser la main de qui vous le tenez,  
Que pour en faire hommage aux pieds d'un si grand homme.

**Ptolomée.** Au sortir de Pharsale est ce ainsi qu'on le nomme ?

**Cléopâtre.** Fût-il dans son malheur de tous abandonné,  
Il est toujours Pompée, et vous a couronné.

(1) Ce vers en dit plus que vingt n'en pourraient dire. La simple exposition des choses est quelquefois plus énergique que les plus grands mouvements de l'éloquence. Voilà le véritable dialogue de la tragédie ; il est simple, mais plein de force ; il fait penser plus qu'il ne dit. Corneille est le premier qui ait eu l'idée de cette vraie beauté, mais elle est très difficile à saisir, et il ne l'a pas toujours employée. (V.)



**Ptolomée.** Il n'en est plus que l'ombre, et couronna mon père,  
Dont l'ombre et non pas moi lui doit ce qu'il espère ;  
Il peut aller, s'il veut, dessus son monument  
Recouvrir ses devoirs et son remerciement.

**Cléopâtre.** Après un tel bienfait, c'est ainsi qu'on le traite !

**Ptolomée.** Je m'en souviens, ma sœur, et je vois sa défaite.

**Cléopâtre.** Vous la voyez de vrai, mais d'un œil de mépris.

**Ptolomée.** Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix.  
Vous qui l'estimez tant, allez lui rendre hommage ;  
Mais songez qu'au port même il peut faire naufrage.

**Cléopâtre.** Il peut faire naufrage, et même dans le port !

Quoi ! vous auriez osé lui préparer la mort !

**Ptolomée.** J'ai fait ce que les dieux m'ont inspiré de faire,  
Et que pour mon État j'ai jugé nécessaire.

**Cléopâtre.** Je ne le vois que trop, Photin et ses pareils  
Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils :  
Ces âmes que le ciel ne forma que de boue...

**Photin.** Ce sont de nos conseils, oui, madame, et j'avoue...

**Cléopâtre.** Photin, je parle au roi, vous répondrez pour tous  
Quand je m'abaisserai jusqu'à parler à vous.

**Ptolomée, à Photin.** Il faut un peu souffrir de cette humeur hautaine.  
Je sais votre innocence, et je connais sa haine ;  
Après tout, c'est ma sœur, oyez sans repartir.

**Cléopâtre.** Ah ! s'il est encor temps de vous en repentir,  
Affranchissez-vous d'eux et de leur tyrannie,  
Rappelez la vertu par leurs conseils bannie ;  
Cette haute vertu dont le ciel et le sang  
Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.

**Ptolomée.** Quoi ! d'un frivole espoir déjà préoccupée,  
Vous me parlez en reine en parlant de Pompée ;  
Et d'un faux zèle ainsi votre orgueil revêtu  
Fait agir l'intérêt sous le nom de vertu !  
Confessez-le, ma sœur, vous sauriez vous en taire,  
N'était le testament du feu roi notre père ;  
Vous savez qu'il le garde.

**Cléopâtre.** Et vous saurez aussi  
Que la seule vertu me fait parler ainsi,  
Et que, si l'intérêt m'avait préoccupée,  
J'agirais pour César et non pas pour Pompée.

Apprenez un secret que je voulais cacher,  
 Et cessez désormais de me rien reprocher.  
 Quand ce peuple insolent qu'enferme Alexandrie  
 Fit quitter au feu roi son trône et sa patrie,  
 Et que jusque dans Rome il alla du sénat  
 Implorer la pitié contre un tel attentat,  
 Il nous mena tous deux pour toucher son courage,  
 Vous, assez jeune encor, moi déjà dans un âge  
 Où ce peu de beauté que m'ont donné les cieux  
 D'un assez vif éclat faisait briller mes yeux.  
 César en fut ravi; du moins ai-je eu la gloire  
 De le voir hautement donner lieu de le croire;  
 Mais, voyant contre lui le sénat irrité,  
 Il fit agir Pompée et son autorité.  
 Ce dernier nous servit à sa seule prière,  
 Qui de leur amitié fut la preuve dernière :  
 Vous en savez l'effet, et vous en jouissez.  
 Mais pour un si grand cœur ce ne fut pas assez :  
 Après avoir pour nous employé ce grand homme,  
 Qui nous gagna soudain toutes les voix de Rome,  
 Sa faveur en voulut seconder les efforts,  
 Et, nous ouvrant son cœur, nous ouvrit ses trésors.  
 Nous eûmes de ses vœux, encore en leur naissance,  
 Et les nerfs de la guerre, et ceux de la puissance,  
 Et les mille talents qui lui sont encor dus  
 Remirent en nos mains tous nos États perdus.  
 Le roi, qui s'en souvint à son heure fatale,  
 Me laissa comme à vous la dignité royale,  
 Et, par son testament, il vous fit cette loi  
 Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moi.  
 C'est ainsi qu'ignorant d'où vint ce bon office,  
 Vous appelez faveur ce qui n'est que justice,  
 Et posez accuser d'une aveugle amitié,  
 Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

**Ptolomée.** Certes, ma sœur, le conte est fait avec adresse.

**Cléopâtre.** César viendra bientôt, et j'en ai lettre expresse;

Et peut-être aujourd'hui vos yeux seront témoins

De ce que votre esprit s'imagine le moins.

Ce n'est pas sans sujet que je parlais en reine.

Je n'ai reçu de vous que mépris et que haine ;  
 Et, de ma part du sceptre indigne ravisseur,  
 Vous m'avez plus traitée en esclave qu'en sœur ;  
 Même, pour éviter des effets plus sinistres,  
 Il m'a fallu flatter vos insolents ministres,  
 Dont j'ai craint jusqu'ici le fer ou le poison.  
 Mais Pompée ou César m'en va faire raison.  
 Et, quoi qu'avec Photin Achilles en ordonne,  
 Ou l'une ou l'autre main me rendra ma couronne.  
 Cependant mon orgueil vous laisse à démêler  
 Quel était l'intérêt qui me faisait parler.

## SCÈNE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

**Ptolomée.** Que dites-vous, ami, de cette âme orgueilleuse ?

**Photin.** Seigneur, cette surprise est pour moi merveilleuse,  
 Je n'en sais que penser, et mon cœur étonné  
 D'un secret que jamais il n'aurait soupçonné,  
 Inconstant et confus dans son incertitude,  
 Ne se résout à rien qu'avec inquiétude.

**Ptolomée.** Sauverons-nous Pompée ?

**Photin.** Il faudrait faire effort,  
 Si nous l'avions sauvé, pour conclure sa mort.  
 Et, pour mieux empêcher, seigneur, qu'on vous opprime,  
 Consultez-en encore Achilles et Septime.

**Ptolomée.** Allons donc les voir faire, et montons à la tour ;  
 Et nous en résoudrons ensemble à leur retour.

---

# ACTE DEUXIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

**Achorée.** Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage ;  
J'ai vu la trahison, j'ai vu toute sa rage,  
Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le sort :  
J'ai vu dans son malheur la gloire de sa mort ;  
Et puisque vous voulez qu'ici je vous raconte  
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,  
Écoutez, admirez, et plaignez son trépas.  
Ses trois vaisseaux en rade avaient mis voiles bas ;  
Et, voyant dans le port préparer nos galères,  
Il croyait que le roi, touché de ses misères,  
Par un beau sentiment d'honneur et de devoir,  
Avec toute sa cour le venait recevoir ;  
Mais voyant que ce prince, ingrat à ses mérites,  
N'envoyait qu'un esquif rempli de satellites,  
Il soupçonne aussitôt son manquement de foi,  
Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroi ;  
Enfin, voyant nos bords et notre flotte en armes,  
Il condamne en son cœur ces indignes alarmes,  
Et réduit tous les soins d'un si pressant ennui  
A ne hasarder pas Cornélie avec lui.  
« N'exposons, lui dit-il, que cette seule tête  
« A la réception que l'Égypte m'apprête ;  
« Et tandis que moi seul j'en courrai le danger,  
« Songe à prendre la fuite afin de me venger.  
« Le roi Juba nous garde une foi plus sincère ;  
« Chez lui tu trouveras et mes fils, et ton père ;  
« Mais quand tu les verrais descendre chez Pluton,  
« Ne désespère point, du vivant de Caton. »  
Tandis que leur tendresse en cet adieu conteste,  
Achillas à son bord joint son esquif funeste,

Septime se présente, et, lui tendant la main,  
 Le salue empereur en langage romain :  
 Et comme député de ce jeune monarque,  
 « Passez, seigneur, dit-il, passez dans cette barque ;  
 « Les sables et les bancs cachés dessous les eaux  
 « Rendent l'accès mal sûr à de plus grands vaisseaux. »  
 Ce héros voit la fourbe, et s'en moque dans l'âme :  
 Il reçoit les adieux des siens et de sa femme,  
 Leur défend de le suivre, et s'avance au trépas  
 Avec le même front qu'il donnait les États.  
 La même majesté sur son visage empreinte  
 Entre ces assassins montre un esprit sans crainte ;  
 Sa vertu tout entière à la mort le conduit :  
 Son affranchi Philippe est le seul qui le suit ;  
 C'est de lui que j'ai su ce que je viens de dire,  
 Mes yeux ont vu le reste et mon cœur en soupire,  
 Et croit que César même à de si grands malheurs  
 Ne pourra refuser des soupirs et des pleurs.

**Cléopâtre.** N'épargnez pas les miens ; achevez, Achorée,  
 L'histoire d'une mort que j'ai déjà pleurée.

**Achorée.** On l'amène ; et du port nous le voyons venir,  
 Sans que pas un d'entre eux daigne l'entretenir.  
 Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.  
 Sitôt qu'on a pris terre on l'invite à descendre :  
 Il se lève ; et soudain pour signal Achillas,  
 Derrière ce héros, tirant son coutelas,  
 Septime et trois des siens, lâches enfants de Rome,  
 Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme,  
 Tandis qu'Achillas même, épouvanté d'horreur,  
 De ces quatre enragés admire la fureur.

**Cléopâtre.** Vous qui livrez la terre aux discordes civiles,  
 Si vous vengez sa mort, dieux, épargnez nos villes !  
 N'imputez rien aux lieux, reconnaissez les mains ;  
 Le crime de l'Égypte est fait par des Romains.  
 Mais que fait et que dit ce généreux courage ?

**Achorée.** D'un des pans de sa robe il couvre son visage,  
 A son mauvais destin en aveugle obéit,  
 Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit,  
 De peur que d'un coup d'œil contre une telle offense

Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance.  
Aucun gémissement à son cœur échappé  
Ne le montre, en mourant, digne d'être frappé :  
Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle  
Ce qu'eut de beau sa vie, et ce qu'on dira d'elle ;  
Et tient la trahison que le roi leur prescrit  
Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.  
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre ;  
Et son dernier soupir est un soupir illustre,  
Qui, de cette grande âme achevant les destins,  
Étale tout Pompée aux yeux des assassins.  
Sur les bords de l'esquif sa tête enfin penchée,  
Par le traître Septime indignement tranchée,  
Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas,  
Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats.  
On descend, et pour comble à sa noire aventure  
On donne à ce héros la mer pour sépulture,  
Et le tronc sous les flots roule dorénavant  
Au gré de la fortune, et de l'onde, et du vent.  
La triste Cornélie, à cet affreux spectacle,  
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obstacle,  
Défend ce cher époux de la voix et des yeux ;  
Puis, n'espérant plus rien, lève les mains aux cieux ;  
Et cédant tout à coup à la douleur plus forte,  
Tombe, dans sa galère, évanouie ou morte.  
Les siens en ce désastre, à force de ramer,  
L'éloignent de la rive, et regagnent la mer.  
Mais sa fuite est mal sûre : et l'infâme Septime,  
Qui se voit dérober la moitié de son crime,  
Afin de l'achever, prend six vaisseaux au port,  
Et poursuit sur les eaux Pompée après sa mort.  
Cependant Achillas porte au roi sa conquête :  
Tout le peuple tremblant en détourne la tête ;  
Un effroi général offre à l'un sous ses pas  
Des abîmes ouverts pour venger ce trépas ;  
L'autre entend le tonnerre ; et chacun se figure  
Un désordre soudain de toute la nature ;  
Tant l'excès du forfait, troublant leurs jugements,  
Présente à leur terreur l'excès des châtements !

Philippe, d'autre part, montrant sur le rivage  
 Dans une âme servile un généreux courage,  
 Examine d'un œil et d'un soin curieux  
 Où les vagues rendront ce dépôt précieux,  
 Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,  
 Dans quelque urne chétive en ramasser la cendre,  
 Et d'un peu de poussière élever un tombeau  
 A celui qui du monde eut le sort le plus beau.  
 Mais comme vers l'Afrique on poursuit Cornélie,  
 On voit d'ailleurs César venir de Thessalie :  
 Une flotte parait, qu'on a peine à compter...  
**Cléopâtre.** C'est lui-même, Achorée, il n'en faut point douter.  
 Tremblez, tremblez, méchants, voici venir la foudre ;  
 Cléopâtre a de quoi vous mettre tous en poudre :  
 César vient, elle est reine, et Pompée est vengé ;  
 La tyrannie est bas et le sort a changé.  
 Admirons cependant le destin des grands hommes,  
 Plaignons-les, et par eux jugeons ce que nous sommes.  
 Ce prince d'un sénat maître de l'univers,  
 Dont le bonheur semblait au-dessus du revers,  
 Lui que sa Rome a vu, plus craint que le tonnerre,  
 Triompher en trois fois des trois parts de la terre,  
 Et qui voyait encore en ces derniers hasards  
 L'un et l'autre consul suivre ses étendards ;  
 Sitôt que d'un malheur sa fortune est suivie,  
 Les monstres de l'Égypte ordonnent de sa vie :  
 On voit un Achillas, un Septime, un Photin,  
 Arbitres souverains d'un si noble destin ;  
 Un roi qui de ses mains a reçu la couronne  
 A ces pestes de cour lâchement l'abandonne.  
 Ainsi finit Pompée ; et peut-être qu'un jour  
 César éprouvera même sort à son tour.  
 Rendez l'augure faux, dieux qui voyez mes larmes,  
 Et secondez partout et mes vœux et ses armes !  
**Charmlon.** Madame, le roi vient, qui pourra vous ouïr.

## SCÈNE II.

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, CHARMION.

**Ptolomée.** Savez-vous le bonheur dont nous allons jouir,  
Ma sœur ?

**Cléopâtre.** Oui, je le sais, le grand César arrive :  
Sous les lois de Photin je ne suis plus captive.

**Ptolomée.** Vous laissez toujours ce fidèle sujet ?

**Cléopâtre.** Non, mais en liberté je ris de son projet.

**Ptolomée.** Quel projet faisait-il dont vous puissiez vous plaindre ?

**Cléopâtre.** J'en ai souffert beaucoup, et j'avais plus à craindre.  
Un si grand politique est capable de tout ;

Et vous donnez les mains à tout ce qu'il résout.

**Ptolomée.** Si je suis ses conseils, j'en connais la prudence.

**Cléopâtre.** Si j'en crains les effets, j'en vois la violence.

**Ptolomée.** Pour le bien de l'État tout est juste en un roi.

**Cléopâtre.** Ce genre de justice est à craindre pour moi ;  
Après ma part du sceptre, à ce titre usurpé,  
Il en coûte la vie et la tête à Pompée<sup>1</sup>.

**Ptolomée.** Jamais un coup d'État ne fut mieux entrepris.

Le voulant secourir, César nous eût surpris ;

Vous voyez sa vitesse ; et l'Égypte troublée

Avant qu'être en défense en serait accablée ;

Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur

Offrir en sûreté mon trône et votre cœur.

**Cléopâtre.** Je ferai mes présents, n'ayez soin que des vôtres,

Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.

**Ptolomée.** Les vôtres sont les miens, étant de même sang.

**Cléopâtre.** Vous pouvez dire encore, étant de même rang,

Étant rois l'un et l'autre ; et toutefois je pense

Que nos deux intérêts ont quelque différence.

**Ptolomée.** Oui, ma sœur ; car l'État, dont mon cœur est content,

Sur quelques bords du Nil à grand'peine s'étend :

Mais César, à vos lois soumettant son courage,

Vous va faire régner sur le Gange et le Tage.

**Cléopâtre.** J'ai de l'ambition, mais je la sais régler :

(1) Quand on dit *la vie*, *la tête* est de trop. (V.)



Elle peut m'éblouir, et non pas m'aveugler.  
 Ne parlons point ici du Tage, ni du Gange ;  
 Je connais ma portée, et ne prends point le change.

**Ptolomée.** L'occasion vous rit, et vous en userez.

**Cléopâtre.** Si je n'en use bien, vous m'en accuserez.

**Ptolomée.** J'en espère beaucoup, vu l'ardeur qui l'engage.

**Cléopâtre.** Vous la craignez peut-être encore davantage ;  
 Mais, quelque occasion qui me rie aujourd'hui,  
 N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autrui ;  
 Je ne garde pour vous ni haine ni colère ;  
 Et je suis bonne sœur, si vous n'êtes bon frère.

**Ptolomée.** Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

**Cléopâtre.** Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix.

**Ptolomée.** Votre façon d'agir le fait assez connaître.

**Cléopâtre.** Le grand César arrive, et vous avez un maître.

**Ptolomée.** Il l'est de tout le monde, et je l'ai fait le mien.

**Cléopâtre.** Allez lui rendre hommage, et j'attendrai le sien.

Allez, ce n'est pas trop pour lui que de vous-même :

Je garderai pour vous l'honneur du diadème.

Photin vous vient aider à le bien recevoir ;

Consultez avec lui quel est votre devoir.

### SCÈNE III.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

**Ptolomée.** J'ai suivi tes conseils ; mais plus je l'ai flattée,  
 Et plus dans l'insolence elle s'est emportée,  
 Si bien qu'enfin, outré de tant d'indignités,  
 Je m'allais emporter dans les extrémités :  
 Mon bras, dont ses mépris forçaient la retenue,  
 N'eût plus considéré César ni sa venue,  
 Et l'eût mise en état, malgré tout son appui,  
 De se plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.  
 L'arrogante ! à l'ouïr elle est déjà ma reine ;  
 Et, si César en croit son orgueil et sa haine,  
 Si, comme elle s'en vante, elle est son cher objet,  
 De son frère et son roi je deviens son sujet.  
 Non, non ; prévenons-la : c'est faiblesse d'attendre

Le mal qu'on voit venir sans vouloir s'en défendre.

**Photin.** Seigneur, ne donnez point de prétexte à César  
Pour attacher l'Égypte aux pompes de son char.

**Ptolomée.** Si Cléopâtre vit, s'il la voit, elle est reine.

**Photin.** Si Cléopâtre meurt, votre perte est certaine.

**Ptolomée.** Je perdrai qui me perd, ne pouvant me sauver.

**Photin.** Pour la perdre avec joie il faut vous conserver.'

**Ptolomée.** Quoi ! pour voir sur sa tête éclater ma couronne ?  
Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,  
Passe, passe plutôt en celle du vainqueur.

**Photin.** Vous l'arracherez mieux de celle d'une sœur.  
Il voit encor l'Afrique et l'Espagne occupées  
Par Juba, Scipion, et les jeunes Pompées ;  
Et le monde à ses lois n'est point assujetti,  
Tant qu'il verra durer ces restes du parti.  
Au sortir de Pharsale un si grand capitaine  
Saurait mal son métier s'il laissait prendre haleine,  
Et s'il donnait loisir à des cœurs si hardis  
De relever du coup dont ils sont étourdis :  
S'il les vainc, s'il parvient où son désir aspire,  
Il faut qu'il aille à Rome établir son empire,  
Jouer de sa fortune et de son attentat,  
Et changer à son gré la forme de l'État.  
Jugez durant ce temps ce que vous pourrez faire.  
Seigneur, voyez César, forcez-vous à lui plaire ;  
Et lui déferant tout, veuillez vous souvenir  
Que les événements régleront l'avenir.  
Remettez en ses mains trône, sceptre, couronne,  
Et, sans en murmurer, souffrez qu'il en ordonne :  
Il en croira sans doute ordonner justement,  
En suivant du feu roi l'ordre et le testament ;  
L'importance d'ailleurs de ce dernier service  
Ne permet pas d'en craindre une entière injustice.  
Quoi qu'il en fasse enfin, feignez d'y consentir,  
Louez son jugement, et laissez-le partir.  
Après, quand nous verrons le temps propre aux vengeances,  
Nous aurons et la force et les intelligences.  
Jusque-là réprimez ces transports violents  
Qu'excitent d'une sœur les mépris insolents :

Les bravades enfin sont des discours frivoles,  
Et qui songe aux effets néglige les paroles.

**Ptolomée.** Ah ! tu me rends la vie et le sceptre à la fois :  
Un sage conseiller est le bonheur des rois.  
Cher appui de mon trône, allons, sans plus attendre,  
Offrir tout à César, afin de tout reprendre ;  
Avec toute ma flotte allons le recevoir,  
Et par ces vains honneurs séduire son pouvoir.

---

## ACTE TROISIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

CHARMION, ACHORÉE.

**Charmion.** Oui, tandis que le roi va lui-même en personne  
Jusqu'aux pieds de César prosterner sa couronne,  
Cléopâtre s'enferme en son appartement,  
Et, sans s'en émouvoir, attend son compliment.  
Comment nommerez-vous une humeur si hautaine ?

**Achorée.** Un orgueil noble et juste, et digne d'une reine  
Qui soutient avec cœur et magnanimité  
L'honneur de sa naissance et de sa dignité :  
Lui pourrai-je parler ?

**Charmion.** Non ; mais elle m'envoie  
Savoir à cet abord ce qu'on a vu de joie ;  
Ce qu'à ce beau présent César a témoigné ;  
S'il a paru content, ou s'il l'a dédaigné ;  
S'il traite avec douceur, s'il traite avec empire ;  
Ce qu'à nos assassins enfin il a su dire.

**Achorée.** La tête de Pompée a produit des effets  
Dont ils n'ont pas sujet d'être fort satisfaits.

Je ne sais si César prendrait plaisir à feindre ;  
Mais pour eux jusqu'ici je trouve lieu de craindre :  
S'ils aimaient Ptolomée, ils l'ont fort mal servi.  
Vous l'avez vu partir, et moi je l'ai suivi.  
Ses vaisseaux en bon ordre ont éloigné la ville,  
Et pour joindre César n'ont avancé qu'un mille :  
Il venait à plein voile ; et si dans les hasards  
Il éprouva toujours pleine faveur de Mars,  
Sa flotte, qu'à l'envi favorisait Neptune,  
Avait le vent en poupe ainsi que sa fortune.  
Dès le premier abord notre prince étonné  
Ne s'est plus souvenu de son front couronné ;  
Sa frayeur a paru sous sa fausse allégresse ;  
Toutes ses actions ont senti la bassesse :  
J'en ai rougi moi-même, et me suis plaint à moi  
De voir là Ptolomée, et n'y voir point de roi ;  
Et César, qui lisait sa peur sur son visage,  
Le flattait par pitié pour lui donner courage.  
Lui, d'une voix tombante offrant ce don fatal :  
« Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, de rival ;  
« Ce que n'ont pu les dieux dans votre Thessalie,  
« Je vais mettre en vos mains Pompée et Cornélie :  
« En voici déjà l'un, et pour l'autre, elle fuit :  
« Mais avec six vaisseaux un des miens la poursuit. »  
A ces mots Achillas découvre cette tête :  
Il semble qu'à parler encore elle s'apprête ;  
Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur  
En sanglots mal formés exhale sa douleur ;  
Sa bouche encore ouverte et sa vue égarée  
Rappellent sa grande âme à peine séparée ;  
Et son courroux mourant fait un dernier effort  
Pour reprocher aux dieux sa défaite et sa mort.  
César, à cet aspect comme frappé du foudre,  
Et comme ne sachant que croire ou que résoudre,  
Immobile, et les yeux sur l'objet attachés,  
Nous tient assez longtemps ses sentiments cachés ;  
Et je dirai, si j'ose en faire conjecture,  
Que, par un mouvement commun à la nature,  
Quelque maligne joie en son cœur s'élevait,

Dont sa gloire indignée à peine le sauvait <sup>4</sup>.  
 L'aise de voir la terre à son pouvoir soumise  
 Chatouillait malgré lui son âme avec surprise,  
 Et de cette douceur son esprit combattu  
 Avec un peu d'effort rassurait sa vertu.  
 S'il aime sa grandeur, il hait la perfidie ;  
 Il se juge en autrui, se tâte, s'étudie,  
 Examine en secret sa joie et ses douleurs,  
 Les balance, choisit, laisse couler des pleurs ;  
 Et, forçant sa vertu d'être encor la maîtresse,  
 Se montre généreux par un trait de faiblesse :  
 Ensuite il fait ôter ce présent de ses yeux,  
 Lève les mains ensemble et les regards aux cieux,  
 Lâche deux ou trois mots contre cette insolence ;  
 Puis tout triste et pensif il s'obstine au silence,  
 Et même à ses Romains ne daigne repartir  
 Que d'un regard farouche et d'un profond soupir.  
 Enfin ayant pris terre avec trente cohortes,  
 Il se saisit du port, il se saisit des portes,  
 Met des gardes partout et des ordres secrets,  
 Fait voir sa défiance ainsi que ses regrets,  
 Parle d'Égypte en maître, et de son adversaire,  
 Non plus comme ennemi, mais comme son beau-père.  
 Voilà ce que j'ai vu.

**Charmion.** Voilà ce qu'attendait,  
 Ce qu'au juste Osiris la reine demandait.  
 Je vais bien la ravir avec cette nouvelle.  
 Vous, continuez-lui ce service fidèle.

**Achorée.** Qu'elle n'en doute point. Mais César vient. Allez.  
 Peignez-lui bien nos gens pâles et désolés ;  
 Et moi, soit que l'issue en soit douce ou funeste,  
 J'irai l'entretenir quand j'aurai vu le reste.

(4) Quelle peinture, et quelle vérité ! mettre ce récit intéressant dans la bouche d'un personnage plus important que ces grands traits effacent de fautes ! que d'un personnage plus important Rien n'est plus beau que cette tirade : qu'Achorée. (V.) elle fait voir en même temps qu'il fallait

## SCÈNE II.

CÉSAR, PTOLOMÉE, LÉPIDE, PHOTIN, ACHORÉE; SOLDATS ROMAINS,  
SOLDATS ÉGYPTIENS.

**Ptolomée.** Seigneur, montez au trône, et commandez ici.

**César.** Connaissez-vous César, de lui parler ainsi ?

Que m'offrirait de pis la fortune ennemie,  
A moi qui tiens le trône égal à l'infamie !  
Certes, Rome à ce coup pourrait bien se vanter  
D'avoir eu juste lieu de me persécuter ;  
Elle qui d'un même œil les donne et les dédaigne,  
Qui ne voit rien aux rois qu'elle aime ou qu'elle craigne,  
Et qui verse en nos cœurs, avec l'âme et le sang,  
Et la haine du nom, et le mépris du rang.  
C'est ce que de Pompée il vous fallait apprendre :  
S'il on eût aimé l'offre, il eût su s'en défendre ;  
Et le trône et le roi se seraient ennoblis  
A soutenir la main qui les a rétablis.  
Vous eussiez pu tomber, mais tout couvert de gloire :  
Votre chute eût valu la plus haute victoire ;  
Et si votre destin n'eût pu vous en sauver,  
César eût pris plaisir à vous en relever.  
Vous n'avez pu former une si noble envie.  
Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie ?  
Que vous devait son sang pour y tremper vos mains,  
Vous qui devez respect au moindre des Romains ?  
Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharsale ?  
Et, par une victoire aux vaincus trop fatale,  
Vous ai-je acquis sur eux, en ce dernier effort,  
La puissance absolue et de vie et de mort ?  
Moi qui n'ai jamais pu la souffrir à Pompée,  
La souffrirai-je en vous sur lui-même usurpée,  
Et que de mon bonheur vous ayez abusé  
Jusqu'à plus attendre que je n'aurais osé ?  
De quel nom, après tout, pensez-vous que je nomme  
Ce camp où vous tranchez du souverain de Rome,

Et qui sur un seul chef lui fait bien plus d'affront  
 Que sur tant de milliers ne fit le roi de Pont ?  
 Pensez-vous que j'ignore ou que je dissimule  
 Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de scrupule,  
 Et que, s'il m'eût vaincu, votre esprit complaisant  
 Lui faisait de ma tête un semblable présent<sup>1</sup> ?  
 Grâce à ma victoire, on me rend des hommages  
 Où ma fuite eût reçu toutes sortes d'outrages ;  
 Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur :  
 Si César en jouit, ce n'est que par bonheur.  
 Amitié dangereuse et redoutable zèle,  
 Que règle la fortune, et qui tourne avec elle !  
 Mais parlez, c'est trop être interdit et confus.

**Ptolomée.** Je le suis, il est vrai, si jamais je le fus ;  
 Et vous-même avouerez que j'ai sujet de l'être.  
 Étant né souverain, je vois ici mon maître :  
 Ici, dis-je, où ma cour tremble en me regardant,  
 Où je n'ai point encore agi qu'en commandant,  
 Je vois une autre cour sous une autre puissance,  
 Et ne puis plus agir qu'avec obéissance.  
 De votre seul aspect je me suis vu surpris :  
 Jugez si vos discours rassurent mes esprits ;  
 Jugez par quel moyen je puis sortir d'un trouble  
 Que forme le respect, que la crainte redouble,  
 Et ce que vous peut dire un prince épouvanté  
 De voir tant de colère et tant de majesté.  
 Dans ces étonnements dont mon âme est frappée  
 De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,  
 Il me souvient pourtant que s'il fut notre appui,  
 Nous vous dûmes dès lors autant et plus qu'à lui.  
 Votre faveur pour nous éclata la première,  
 Tout ce qu'il fit après fut à votre prière :  
 Il émut le sénat pour des rois outragés,  
 Que sans cette prière il aurait négligés ;  
 Mais de ce grand sénat les saintes ordonnances  
 Eussent peu fait pour nous, seigneur, sans vos finances ;  
 Par là de nos mutins le feu roi vint à bout ;

(1) Cela est beau, parce que cela est vrai. Il n'y a là ni déclamation ni enflure. (V.)

Et, pour en bien parler, nous vous devons le tout.  
 Nous avons honoré votre ami, votre gendre,  
 Jusqu'à ce qu'à vous-même il ait osé se prendre ;  
 Mais voyant son pouvoir, de vos succès jaloux,  
 Passer en tyrannie, et s'armer contre vous...

**César.** Tout beau : que votre haine en son sang assouvie  
 N'aille point à sa gloire ; il suffit de sa vie.  
 N'avancez rien ici que Rome ose nier ;  
 Et justifiez-vous sans le calomnier.

**Ptolomée.** Je laisse donc aux dieux à juger ses pensées,  
 Et dirai seulement qu'en vos guerres passées,  
 Où vous fîtes forcé par tant d'indignités,  
 Tous nos vœux ont été pour vos prospérités ;  
 Que, comme il vous traitait en mortel adversaire,  
 J'ai cru sa mort pour vous un malheur nécessaire ;  
 Et que sa haine injuste, augmentant tous les jours,  
 Jusque dans les enfers chercherait du secours ;  
 Ou qu'enfin, s'il tombait dessous votre puissance,  
 Il nous fallait pour vous craindre votre clémence ;  
 Et que le sentiment d'un cœur trop généreux,  
 Usant mal de vos droits, vous rendit malheureux.  
 J'ai donc considéré qu'en ce péril extrême  
 Nous vous devions, seigneur, servir malgré vous-même ;  
 Et, sans attendre d'ordre, en cette occasion,  
 Mon zèle ardent l'a prise à ma confusion.  
 Vous m'en désavouez, vous l'imputez à crime ;  
 Mais pour servir César rien n'est illégitime.  
 J'en ai souillé mes mains pour vous en préserver :  
 Vous pouvez en jouir, et le désapprouver ;  
 Et plus j'ai fait pour vous, plus l'action est noire,  
 Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma gloire,  
 Et que ce sacrifice, offert par mon devoir,  
 Vous assure la vôtre avec votre pouvoir.

**César.** Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruses  
 De mauvaises couleurs et de froides excuses.  
 Votre zèle était faux, si seul il redoutait  
 Ce que le monde entier à pleins vœux souhaitait :  
 Et s'il vous a donné ces craintes trop subtiles,  
 Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles,



Où l'honneur seul m'engage, et que pour terminer  
 Je ne veux que celui de vaincre et pardonner,  
 Où mes plus dangereux et plus grands adversaires,  
 Sitôt qu'ils sont vaincus, ne sont plus que mes frères;  
 Et mon ambition ne va qu'à les forcer,  
 Ayant dompté leur haine, à vivre et m'embrasser.  
 O combien d'allégresse une si triste guerre  
 Aurait-elle laissé dessus toute la terre  
 Si Rome avait pu voir marcher en même char,  
 Vainqueurs de leur discorde, et Pompée et César!  
 Voilà ces grands malheurs que craignait votre zèle.  
 O crainte ridicule autant que criminelle!  
 Vous craigniez ma clémence! ah! n'ayez plus ce soin;  
 Souhaitez-la plutôt, vous en avez besoin<sup>1</sup>.  
 Si je n'avais égard qu'aux lois de la justice,  
 Je m'apaiserais Rome avec votre supplice,  
 Sans que ni vos respects, ni votre repentir,  
 Ni votre dignité, vous pussent garantir;  
 Votre trône lui-même en serait le théâtre:  
 Mais, voulant épargner le sang de Cléopâtre,  
 J'impute à vos flatteurs toute la trahison,  
 Et je veux voir comment vous m'en ferez raison;  
 Suivant les sentiments dont vous serez capable  
 Je saurai vous tenir innocent ou coupable.  
 Cependant à Pompée élevez des autels;  
 Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels;  
 Par un prompt sacrifice expiez tous vos crimes;  
 Et surtout pensez bien au choix de vos victimes.  
 Allez y donner ordre, et me laissez ici  
 Entreténir les miens sur quelque autre souci.

### SCÈNE III.

CÉSAR, CORNÉLIE, ANTOINE, LÉPIDE, SEPTIME.

Septime. Seigneur...

César. Allez, Septime, allez vers votre maître;

(1) *Souhaitez-la plutôt* est sublime; la déparent pas; tant on aime à voir le crime puni, et un roi confondu par un Romain. (V)

César ne peut souffrir la présence d'un traître,  
D'un Romain lâche assez pour servir sous un roi,  
Après avoir servi sous Pompée et sous moi<sup>1</sup>.

(Septime rentre.)

**Cornélie.** César, car le destin, que dans tes fers je brave,  
Me fait ta prisonnière, et non pas ton esclave,  
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur  
Jusqu'à te rendre hommage, et te nommer seigneur ;  
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée,  
Veuve du jeune Crasse, et veuve de Pompée,  
Fille de Scipion, et, pour dire encor plus,  
Romaine, mon courage est encore au-dessus ;  
Et, de tous les assauts que sa rigueur me livre,  
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.  
J'ai vu mourir Pompée, et ne l'ai pas suivi ;  
Et, bien que le moyen m'en ait été ravi,  
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes  
M'ait ôté le secours et du fer et des ondes,  
Je dois rougir pourtant, après un tel malheur,  
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur :  
Ma mort était ma gloire, et le destin m'en prive  
Pour croître mes malheurs, et me voir ta captive.  
Je dois bien toutefois rendre grâces aux dieux  
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,  
Que César y commande, et non pas Ptolomée.  
Hélas ! et sous quel astre, ô ciel ! m'as-tu formée,  
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis  
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,  
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince  
Qui doit à mon époux son trône et sa province ?  
César, de ta victoire écoute moins le bruit ;  
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit ;  
Je l'ai porté pour dot chez Pompée et chez Crasse ;  
Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrâce ;  
Deux fois de mon hymen le nœud mal asserti  
A chassé tous les dieux du plus juste parti :  
Heureuse en mes malheurs, si ce triste hyménée

(1) Ces quatre vers de César à Septime César, et le rendent digne d'écouter Cornélie.

Pour le bonheur de Rome à César m'eût donné !  
 Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison  
 D'un astre envenimé l'invincible poison !  
 Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine,  
 Je te l'ai déjà dit, César, je suis Romaine,  
 Et quoique ta captive, un cœur comme le mien,  
 De peur de s'oublier, ne te demande rien.  
 Ordonne ; et, sans vouloir qu'il tremble, ou s'humilie,  
 Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

**César.** O d'un illustre époux noble et digne moitié,  
 Dont le courage étonne, et le sort fait pitié !  
 Certes, vos sentiments font assez reconnaître  
 Qui vous donna la main, et qui vous donna l'être ;  
 Et l'on juge aisément, au cœur que vous portez,  
 Où vous êtes entrée, et de qui vous sortez.  
 L'âme du jeune Crasse et celle de Pompée,  
 L'une et l'autre vertu par le malheur trompée,  
 Le sang des Scipions protecteur de nos dieux,  
 Parlent par votre bouche et brillent dans vos yeux ;  
 Et Rome dans ses murs ne voit point de famille  
 Qui soit plus honorée ou de femme ou de fille.  
 Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes dieux  
 Qu'Annibal eût bravés jadis sans vos aïeux,  
 Que ce héros si cher dont le ciel vous sépare  
 N'eût pas si mal connu la cour d'un roi barbare,  
 Ni mieux aimé tenter une incertaine foi,  
 Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi ;  
 Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes  
 Eût vaincu ses soupçons, dissipé ses alarmes ;  
 Et qu'enfin, m'attendant sans plus se défier,  
 Il m'eût donné moyen de me justifier !  
 Alors, foulant aux pieds la discorde et l'envie,  
 Je l'eusse conjuré de se donner la vie,  
 D'oublier ma victoire, et d'aimer un rival  
 Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal.  
 J'eusse alors regagné son âme satisfaite  
 Jusqu'à lui faire aux dieux pardonner sa défaite ;  
 Il eût fait à son tour, en me rendant son cœur,  
 Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur.

Mais puisque par sa porte, à jamais sans seconde,  
 Le sort a dérobé cette allégresse au monde,  
 César s'efforcera de s'acquitter vers vous  
 De ce qu'il voudrait rendre à cet illustre époux.  
 Prenez donc en ces lieux liberté tout entière :  
 Seulement pour deux jours soyez ma prisonnière,  
 Afin d'être témoin comme, après nos débats,  
 Je chéris sa mémoire et vengo son trépas,  
 Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie  
 De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie.  
 Je vous laisse à vous-même et vous quitte un moment.  
 Choisissez-lui, Lépido, un digne appartement ;  
 Et qu'on l'honore ici, mais en dame romaine,  
 C'est-à-dire un peu plus qu'on n'honore la reine.  
 Commandez, et chacun aura soin d'obéir.

**Cornélie.** O ciel ! que de vertus vous me faites haïr.

---

## ACTE QUATRIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

PTOLOMÉE, ACHILLAS, PHOTIN.

**Ptolomée.** Quoi ! de la même main et de la même épée  
 Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée,  
 Septime, par César indignement chassé,  
 Dans un tel désespoir à vos yeux a passé ?

**Achillas.** Oui, seigneur ; et sa mort a de quoi vous apprendre  
 La honte qu'il prévient, et qu'il vous faut attendre.  
 Jugez quel est César à ce courroux si lent.  
 Un moment pousse et rompt un transport violent ;  
 Mais l'indignation qu'on prend avec étude  
 Augmente avec le temps, et porte un coup plus rude ;  
 Ainsi n'espérez pas de le voir modéré ;  
 Par adresse il se fâche après s'être assuré.

Sa puissance établie, il a soin de sa gloire.  
 Il poursuivait Pompée, et chérit sa mémoire ;  
 Et veut tirer à soi, par un courroux accort<sup>1</sup>,  
 L'honneur de sa vengeance et le fruit de sa mort.

**Ptolomée.** Ah ! si je t'avais cru, je n'aurais pas de maître ;  
 Je serais dans le trône où le ciel m'a fait naître :  
 Mais c'est une imprudence assez commune aux rois  
 D'écouter trop d'avis, et se tromper au choix ;  
 Le destin les avengle au bord du précipice ;  
 Ou si quelque lumière en leur âme se glisse,  
 Cette fausse clarté, dont il les éblouit,  
 Les plonge dans un gouffre, et puis s'évanouit.

**Phottin.** J'ai mal connu César ; mais puisqu'en son estime  
 Un si rare service est un énorme crime,  
 Il porte dans son flanc de quoi nous en laver ;  
 C'est là qu'est notre grâce, il nous l'y faut trouver.  
 Je ne vous parle plus de souffrir sans murmure,  
 D'attendre son départ pour venger cette injure ;  
 Je sais mieux conformer les remèdes au mal :  
 Justifions sur lui la mort de son rival ;  
 Et, notre main alors également trempée  
 Et du sang de César et du sang de Pompée,  
 Rome, sans leur donner de titres différents,  
 Se croira par vous seul libre de deux tyrans.

**Ptolomée.** Oui, par là seulement ma perte est évitable ;  
 C'est trop craindre un tyran que j'ai fait redoutable :  
 Montrons que sa fortune est l'œuvre de nos mains ;  
 Deux fois en même jour disposons des Romains ;  
 Faisons leur liberté comme leur esclavage.  
 César, que tes exploits n'enflent plus ton courage ;  
 Considère les miens, tes yeux en sont témoins.  
 Pompée était mortel, et tu ne l'es pas moins :  
 Il pouvait plus que toi ; tu lui portais envie :  
 Tu n'as, non plus que lui, qu'une âme et qu'une vie ;  
 Et son sort que tu plains te doit faire penser  
 Que ton cœur est sensible, et qu'on peut le percer.

(1) *Accort* signifie *conciliant* ; il vient dans le style noble, et on doit regretter d'accorder ; il ne signifie pas *feint* : c'est qu'il n'y soit plus. *Tirer à soi* est bas. d'ailleurs un mot qui n'est plus en usage (V.)

Tonne, tonne à ton gré, fais peur de ta justice :  
 C'est à moi d'apaiser Rome par ton supplice ;  
 C'est à moi de punir ta cruelle douceur,  
 Qui n'épargne en un roi que le sang de sa sœur.  
 J'emploierai contre toi de plus nobles maximes.  
 Tu m'as prescrit tantôt de choisir des victimes,  
 De bien penser au choix ; j'obéis, et je voi  
 Que je n'en puis choisir de plus digne que toi,  
 Ni dont le sang offert, la fumée, et la cendre,  
 Puissent mieux satisfaire aux mânes de ton gendre.  
 Mais ce n'est pas assez, amis, de s'irriter ;  
 Il faut voir quels moyens on a d'exécuter :  
 Toute cette chaleur est peut-être inutile ;  
 Les soldats du tyran sont maîtres de la ville ;  
 Que pouvons-nous contre eux ? et, pour les prévenir,  
 Quel temps devons-nous prendre, et quel ordre tenir ?  
**Achilles.** Nous pouvons tout, seigneur, en l'état où nous sommes.  
 A deux milles d'ici vous avez six mille hommes,  
 Que depuis quelques jours, craignant des remuements,  
 Je faisais tenir prêts à tous événements ;  
 Quelques soins qu'ait César, sa prudence est déçue.  
 Cette ville a sous terre une secrète issue,  
 Par où fort aisément on les peut, cette nuit,  
 Jusque dans le palais introduire sans bruit :  
 Car contre sa fortune aller à force ouverte,  
 Ce serait trop courir vous-même à votre porte.  
 Il nous le faut surprendre au milieu du festin,  
 Enivré des douceurs de la table et du vin.  
 Tout le peuple est pour nous. Tantôt, à son entrée,  
 J'ai remarqué l'horreur que ce peuple a montrée  
 Lorsque avec tant de faste il a vu ses faisceaux  
 Marcher arrogamment, et braver nos drapeaux.  
 Au spectacle insolent de ce pompeux outrage  
 Ses farouches regards étincelaient de rage :  
 Je voyais sa fureur à peine se dompter :  
 Et, pour peu qu'on le pousse, il est prêt d'éclater :  
 Mais surtout les Romains que commandait Septime,  
 Pressés de la terreur que sa mort leur imprime,

No cherchent qu'à venger par un coup généreux  
Le mépris qu'en leur chef ce superbe a fait d'eux.

**Ptolomée.** Mais qui pourra de nous approcher sa personne,  
Si durant le festin sa garde l'environne ?

**Photto.** Les gens de Cornélie, entre qui vos Romains  
Ont déjà reconnu des frères, des germains,  
Dont l'âpre déplaisir leur a laissé paraître  
Une soif d'immoler leur tyran à leur maître :  
Ils ont donné parole, et peuvent, mieux que nous,  
Dans les flancs de César porter les premiers coups.  
Son faux art de clémence, ou plutôt sa folie,  
Qui pense gagner Rome en flattant Cornélie,  
Leur donnera sans doute un assez libre accès  
Pour de ce grand dessein assurer le succès.  
Mais voici Cléopâtre : agissez avec feinte,  
Seigneur, et ne montrez que faiblesse et que crainte.  
Nous allons vous quitter, comme objets odieux  
Dont l'aspect importun offenserait ses yeux.

**Ptolomée.** Allez, je vous rejoins.

## SCÈNE II.

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

**Cléopâtre.** J'ai vu César, mon frère,  
Et de tout mon pouvoir combattu sa colère.

**Ptolomée.** Vous êtes généreuse ; et j'avais attendu  
Cet office de sœur que vous m'avez rendu.  
Mais cet illustre ami vous a bientôt quittée.

**Cléopâtre.** Sur quelque brouillerie, en la ville excitée,  
Il a voulu lui-même apaiser les débats  
Qu'avec nos citoyens ont eus quelques soldats :  
Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire  
Que vous ne craigniez rien pour vous ni votre empire ;  
Et que le grand César blâme votre action  
Avec moins de courroux que de compassion.  
Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques  
Qui n'inspirent aux rois que des mœurs tyranniques.

Ainsi que la naissance, ils ont les esprits bas ;  
 En vain on les élève à régir des États :  
 Un cœur né pour servir sait mal comme on commande ;  
 Sa puissance l'accable alors qu'elle est trop grande ;  
 Et sa main, que le crime en vain fait redouter,  
 Laisse choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

**Ptolomée.** Vous dites vrai, ma sœur, et ces effets sinistres  
 Me font bien voir ma faute au choix de mes ministres.  
 Si j'avais écouté de plus nobles conseils,  
 Je vivrais dans la gloire où vivent mes pareils ;  
 Je mériterais mieux cette amitié si pure  
 Quo pour un frère ingrat vous donne la nature ;  
 César embrasserait Pompée en ce palais ;  
 Notre Égypte à la terre aurait rendu la paix,  
 Et verrait son monarque encore à juste titre  
 Ami de tous les deux, et peut-être l'arbitre.  
 Mais, puisque le passé ne peut se révoquer,  
 Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'ose expliquer.  
 Je vous ai maltraitée ; et vous êtes si bonne,  
 Que vous me conservez la vie et la couronne.  
 Vainquez-vous tout à fait ; et, par un digne effort,  
 Arrachez Achillas et Photin à la mort.  
 Elle leur est bien due ; ils vous ont offensée ;  
 Mais ma gloire en leur perte est trop intéressée :  
 Si César les punit des crimes de leur roi,  
 Toute l'ignominie en rajailit sur moi :  
 Il me punit en eux ; leur supplice est ma peine.  
 Forcez, en ma faveur, une trop juste haine.  
 De quoi peut satisfaire un cœur si généreux  
 Le sang abject et vil de ces deux malheureux ?  
 Que je vous doive tout : César cherche à vous plaire,  
 Et vous pouvez d'un mot désarmer sa colère.

**Cléopâtre.** Si j'avais en mes mains leur vie et leur trépas,  
 Je les méprise assez pour ne m'en venger pas :  
 Mais sur le grand César je puis fort peu de chose,  
 Quand le sang de Pompée à mes désirs s'oppose.  
 Je ne me vante pas de pouvoir le fléchir ;  
 J'en ai déjà parlé, mais il a su gauchir ;



Et, tournant le discours sur une autre matière,  
 Il n'a ni refusé, ni souffert ma prière.  
 Je veux bien toutefois encor m'y hasarder,  
 Mes efforts redoublés pourront mieux succéder ;  
 Et j'ose croire...

**Ptolomée.** Il vient ; souffrez que je l'évite :  
 Je crains que ma présence à vos yeux ne l'irrite,  
 Que son courroux ému ne s'aigrisse à me voir ;  
 Et vous agirez seule avec plus de pouvoir.

### SCÈNE III.

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, CHARMION, ACHORÉE, ROMAINS.

**César.** Reine, tout est paisible ; et la ville calmée,  
 Qu'un trouble assez léger avait trop alarmée,  
 N'a plus à redouter le divorce intestin  
 Du soldat insolent et du peuple mutin.

**Cléopâtre.** Faites grâce, seigneur ; ou souffrez que j'en fasse,  
 Et montre à tous par là que j'ai repris ma place.  
 Achilles et Photin sont gens à dédaigner ;  
 Ils sont assez punis en me voyant régner :  
 Et leur crime...

**César.** Ah ! prenez d'autres marques de reine :  
 Dessus mes volontés vous êtes souveraine ;  
 Mais, si mes sentiments peuvent être écoutés,  
 Choisissez des sujets dignes de vos bontés.  
 Ne vous donnez sur moi qu'un pouvoir légitime,  
 Et ne me rendez point complice de leur crime.  
 C'est beaucoup que pour vous j'ose épargner le roi,  
 Et si mes vœux n'étaient...

SCÈNE IV.

CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, ANTOINE, LÉPIDE, CHARMION,  
ROMAINS.

**Cornélie.** César, prends garde à toi ! :  
Ta mort est résolue, on la jure, on l'apprête ;  
A celle de Pompée on veut joindre ta tête.  
Prends-y garde, César, ou ton sang répandu  
Bientôt parmi le sien se verra confondu.  
Mes esclaves en sont ; apprends de leurs indicos  
L'auteur de l'attentat, et l'ordre, et les complices :  
Je te les abandonne.

**César.** O cœur vraiment romain,  
Et digne du héros qui vous donna la main !  
Ses mânes, qui du ciel ont vu de quel courage  
Je préparais la mienne à venger son outrage,  
Mettant leur haine bas, me sauvent aujourd'hui  
Par la moitié qu'en terre il nous laisse de lui.

**Cornélie.** Tu te flattes, César, de mettre en ta croyance  
Que la haine ait fait place à la reconnaissance :  
Ne le présume plus ; le sang de mon époux  
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.  
J'attends la liberté qu'ici tu m'as offerte,  
Afin de l'employer tout entière à ta perte ;  
Et je te chercherai partout des ennemis,  
Si tu m'oses tenir ce que tu m'as promis.  
Mais avec cette soif que j'ai de ta ruine,  
Je me jette au-devant du coup qui t'assassine,  
Et forme des désirs avec trop de raison  
Pour en aimer l'effet par une trahison :

(1) Que cette générosité de Cornélie élève l'âme ! Ce n'est point de la terreur et de la pitié, mais c'est de l'admiration. Cornélie est le premier de tous les tragiques du monde qui ait excité ce sentiment, et qui en fait la base de la tragédie. Quand l'admiration se joint à la pitié et à la terreur, l'art est poussé alors au

plus haut point où l'esprit puisse atteindre. L'admiration seule passe trop vite. Boileau dit :

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Que ceux qui travaillent pour la scène tragique aient toujours ce précepte gravé dans leur mémoire. (V.)

Qui la sait et la souffre a part à l'infamie.  
Si je veux ton trépas, c'est en juste ennemie :  
Mon époux a des fils ; il aura des neveux :  
Quand ils te combattront, c'est là que je le veux ;  
Et qu'une digne main par moi-même animée,  
Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armée,  
T'immole noblement et par un digne effort  
Aux mânes du héros dont tu venges la mort.  
Tous mes soins, tous mes vœux hâtent cette vengeance :  
Ta perte la recule, et ton salut l'avance.  
Quelque espoir qui d'ailleurs me l'ose ou puisse offrir,  
Ma juste impatience aurait trop à souffrir :  
La vengeance éloignée est à demi perdue ;  
Et, quand il faut l'attendre, elle est trop cher vendue.  
Je n'irai point chercher sur les bords africains  
Le foudre souhaité que je vois en tes mains :  
La tête qu'il menace en doit être frappée :  
J'ai pu donner la tienne au lieu d'elle à Pompée.  
Ma haine avait le choix ; mais cette haine enfin  
Sépare son vainqueur d'avec son assassin,  
Et ne croit avoir droit de punir ta victoire  
Qu'après le châtement d'une action si noire.  
Rome le veut ainsi ; son adorable front  
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront,  
De voir en même jour, après tant de conquêtes,  
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.  
Son grand cœur, qu'à tes lois en vain tu crois soumis,  
En veut aux criminels plus qu'à ses ennemis,  
Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre,  
Si l'attentat du Nil affranchissait le Tibre.  
Comme autre qu'un Romain n'a pu l'assujettir,  
Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.  
Tu tomberais ici sans être sa victime ;  
Au lieu d'un châtement ta mort serait un crime ;  
Et, sans que tes pareils en conçussent d'effroi,  
L'exemple que tu dois périrait avec toi.  
Venge-la de l'Égypte à son appui fatale,  
Et je la vengerai, si je puis, de Pharsale.

Va, ne perds point de temps, il presse. Adieu : tu peux  
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux<sup>1</sup>.

## SCÈNE V.

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, ACHORÉE, CHARMION.

**César.** Son courage m'étonne autant que leur audace.

Reine, voyez pour qui vous me demandiez grâce !

**Cléopâtre.** Je n'ai rien à vous dire : allez, seigneur, allez  
Venger sur ces méchants tant de droits violés.  
On m'en veut plus qu'à vous ; c'est ma mort qu'ils respirent,  
C'est contre mon pouvoir que les traitres conspirent ;  
Leur rage, pour l'abattre, attaque mon soutien,  
Et par votre trépas cherche un passage au mien.  
Mais, parmi ces transports d'une juste colère,  
Je ne puis oublier que leur chef est mon frère.  
Le saurez-vous, seigneur ! et pourrai-je obtenir  
Que ce cœur irrité daigne s'en souvenir ?

**César.** Oui, je me souviendrai que ce cœur magnanime  
Au bonheur de son sang veut pardonner son crime.  
Adieu, ne craignez rien ; Achilles et Photin  
Ne sont pas gens à vaincre un si puissant destin ;  
Pour les mettre en déroute, eux et tous leurs complices,  
Je n'ai qu'à déployer l'appareil des supplices,  
Et, pour soldats choisis, envoyer des bourreaux  
Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.

*(César rentre avec les Romains.)*

**Cléopâtre.** Ne quittez pas César ; allez, cher Achorée,  
Repousser avec lui ma mort qu'on a jurée ;  
Et quand il punira nos lâches ennemis,  
Faites-le souvenir de ce qu'il m'a promis.  
Ayez l'œil sur le roi dans la chaleur des armes,  
Et conservez son sang pour épargner mes larmes.

**Achorée.** Madame, assurez-vous qu'il ne peut y périr,  
Si mon zèle et mes soins peuvent le secourir.

(1) Ces derniers vers que prononce Corneille frappent d'admiration, et, quand ce couplet est bien récité, il est toujours suivi d'applaudissements.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CORNÉLIE, tenant une petite urne en sa main ; PHILIPPE.

**Cornélie.** Mes yeux, puis-je vous croire, et n'est-ce point un songe  
Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge ?  
Te revois-je, Philippe, et cet époux si cher  
A-t-il reçu de toi les honneurs du bûcher ?  
Cette urne que je tiens contient-elle sa cendre ?  
O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,  
Éternel entretien de haine et de pitié,  
Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié.  
N'attendez point de moi de regrets ni de larmes ;  
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.  
Les faibles déplaisirs s'amuse à parler,  
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.  
Moi, je jure des dieux la puissance suprême,  
Et, pour dire encor plus, je jure par vous-même :  
Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé  
Que le respect des dieux qui l'ont mal protégé :  
Je jure donc par vous, ô pitoyable reste,  
Ma divinité seule après ce coup funeste,  
Par vous, qui seul ici pouvez me soulager,  
De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger.  
Ptolomée à César, par un lâche artifice,  
Rome, de ton Pompée a fait un sacrifice ;  
Et je n'entrerai point dans tes murs désolés,

(1) Par quel art une scène inutile est-elle si belle ? Cornélie a déjà dit sur la mort de Pompée tout ce qu'elle devait dire. Que les cendres de Pompée soient enfermées dans une urne ou non, c'est une chose absolument indifférente à la construction de la pièce ; cette urne ne fait ni le nœud ni le dénouement ; retranchez cette scène, la tragédie (si c'en est une) marche tout de même : mais

Cornélie dit de si belles choses, Philippe fait parler César d'une manière si noble, le nom seul de Pompée fait une telle impression, que cette scène même soutient le cinquième acte, qui est assez languissant. Ce qui, dans les règles sévères de la tragédie, est un véritable défaut devient ici une beauté frappante par les détails, par les beaux vers. (V.)



Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié

POMPÉE.

Acte V, Scène I

Que le prêtre et le dieu ne lui soient immolés.  
 Faites-m'en souvenir, et soutenez ma haine,  
 O cendres, mon espoir aussi bien que ma peine ;  
 Et, pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,  
 Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur.  
 Toi qui l'as honoré sur cette infâme rive  
 D'une flamme pieuse autant comme chétive,  
 Dis-moi, quel bon démon a mis en ton pouvoir  
 De rendre à ce héros ce funèbre devoir ?

**Philippe.** Tout couvert de son sang, et plus mort que lui-même,  
 Après avoir cent fois maudit le diadème,  
 Madame, j'ai porté mes pas et mes sanglots  
 Du côté que le vent poussait encor les flots.  
 Je cours longtemps en vain, mais enfin d'une roche  
 J'en découvre le tronc vers un sable assez proche,  
 Où la vague en courroux semblait prendre plaisir  
 A feindre de le rendre, et puis s'en ressaisir.  
 Je m'y jette, et l'embrasse, et le pousse au rivage ;  
 Et, ramassant sous lui le débris d'un naufrage,  
 Je lui dresse un bûcher à la hâte et sans art,  
 Tel que je pus sur l'heure, et qu'il plut au hasard.  
 A peine brûlait-il, que le ciel plus propice  
 M'envoie un compagnon en ce pieux office :  
 Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux,  
 Retournant de la ville, y détourne les yeux ;  
 Et, n'y voyant qu'un tronc dont la tête est coupée,  
 A cette triste marque il reconnaît Pompée.  
 Soudain la larme à l'œil : « O toi, qui que tu sois,  
 « A qui le ciel permet de si dignes emplois,  
 « Ton sort est bien, dit-il, autre que tu ne penses ;  
 « Tu crains des châtimens, attends des récompenses.  
 « César est en Égypte, et venge hautement  
 « Celui pour qui ton zèle a tant de sentiment.  
 « Tu peux faire éclater les soins qu'on t'en voit prendre,  
 « Tu peux même à sa veuve en reporter la cendre.  
 « Son vainqueur l'a reçue avec tout le respect  
 « Qu'un dieu pourrait ici trouver à son aspect.  
 « Achève, je reviens. » Il part et m'abandonne,  
 Et rapporte aussitôt ce vase qu'il me donne,

Où sa main et la mienne enfin ont renfermé  
 Ces restes d'un héros par le feu consumé.

**Cornélie.** O que sa piété mérite de louanges !

**Philippe.** En entrant j'ai trouvé des désordres étranges.  
 J'ai vu fuir tout un peuple en foule vers le port,  
 Où le roi, disait-on, s'était fait le plus fort.  
 Les Romains poursuivaient ; et César, dans la place  
 Ruisselante du sang de cette populace,  
 Montrait de sa justice un exemple assez beau,  
 Faisant passer Photin par les mains d'un bourreau.  
 Aussitôt qu'il me voit, il daigne me connaître ;  
 Et, prenant de ma main les cendres de mon maître :  
 « Restes d'un demi-dieu, dont à peine je puis  
 « Égalier le grand nom, tout vainqueur que j'en suis,  
 « De vos traitres, dit-il, voyez punir les crimes :  
 « Attendant des autels, recevez ces victimes ;  
 « Bien d'autres vont les suivre. Et toi, cours au palais  
 « Porter à sa moitié ce don que je lui fais ;  
 « Porte à ses déplaisirs cette faible allégeance,  
 « Et dis-lui que je cours achever sa vengeance. »  
 Ce grand homme à ces mots me quitte en soupirant,  
 Et baise avec respect ce vase qu'il me rend.

**Cornélie.** O soupirs, ô respect ! ô qu'il est doux de plaindre  
 Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre<sup>1</sup> !  
 Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger  
 Lorsqu'on s'y voit forcé par son propre danger,  
 Et quand cet intérêt qu'on prend pour sa mémoire  
 Fait notre sûreté comme il croît notre gloire !  
 César est généreux, j'en veux être d'accord ;  
 Mais le roi le veut perdre, et son rival est mort.  
 Sa vertu laisse lieu de douter à l'envie  
 De ce qu'elle ferait s'il le voyait en vie.  
 Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon époux,  
 Que je ne devrais rien à ce qu'il fait pour nous ;  
 Si, comme par soi-même un grand cœur juge un autre

(1) Ces beaux vers font un très grand effet, parce que la maxime est courte, et qu'elle est en sentiment. Peut-être Cornélie est toujours trop occupée de rabaisser le mérite de César. Elle doit savoir que César a parlé de punir le meurtre de Pompée en arrivant en Égypte, et avant que Ptolomée conspirât contre lui : mais que ne pardonne-t-on point à la veuve de Pompée gémissante !



Je n'aimais mieux juger sa vertu par la nôtre,  
Et croire que nous seuls armons ce combattant,  
Parce qu'au point qu'il est j'en voudrais faire autant.

## SCÈNE II.

CLÉOPATRE, CORNÉLIE, PHILIPPE, CHARMION.

**Cléopâtre.** Je ne viens pas ici pour troubler une plainte  
Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte ;  
Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un héros  
Qu'un fidèle affranchi vient d'arracher aux flots,  
Pour le plaindre avec vous, et vous jurer, madame,  
Que j'aurais conservé ce maître de votre âme,  
Si le ciel, qui vous traite avec trop de rigueur,  
M'en eût donné la force aussi bien que le cœur.  
Si pourtant, à l'aspect de ce qu'il vous renvoie,  
Vos douleurs laissaient place à quelque peu de joie ;  
Si la vengeance avait de quoi vous soulager,  
Je vous dirais aussi qu'on vient de vous venger,  
Que le traître Photin... Vous le savez peut-être.

**Cornélie.** Oui, princesse, je sais qu'on a puni ce traître.

**Cléopâtre.** Un si prompt châtement vous doit être bien doux.

**Cornélie.** S'il a quelque douceur, elle n'est que pour vous.

**Cléopâtre.** Tous les cœurs trouvent doux le succès qu'ils espèrent.

**Cornélie.** Comme nos intérêts, nos sentiments diffèrent.

Si César à sa mort joint celle d'Achillas,

Vous êtes satisfaite, et je ne le suis pas.

Aux mânes de Pompée il faut une autre offrande :

La victime est trop basse, et l'injure est trop grande ;

Et ce n'est pas un sang que pour la réparer

Son ombre et ma douleur daignent considérer :

L'ardeur de le venger, dans mon âme allumée,

En attendant César, demande Ptolomée.

Tout indigne qu'il est de vivre et de régner,

(1) Après cette scène de Cornélie, qui est un chef-d'œuvre de génie, on est fâché de voir celle-ci. Quand le sujet baisse, l'auteur baisse nécessairement ; et Cléopâtre n'est pas digne de parler à

Cornélie. Ces scènes d'ailleurs ne servent ni au nœud ni au dénouement : ce sont des entretiens, et non pas des scènes.

(V.)

Je sais bien que César se force à l'épargner.  
 Mais, quoi que sa faveur ait osé vous promettre,  
 Le ciel, plus juste enfin, n'osera le permettre ;  
 Et, s'il peut une fois écouter tous mes vœux,  
 Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux.  
 Mon âme à ce bonheur, si le ciel me l'envoie,  
 Oubliera ses douleurs pour s'ouvrir à la joie ;  
 Mais si ce grand souhait demande trop pour moi,  
 Si vous n'en perdez qu'un, ô ciel ! perdez le roi.

**Cléopâtre.** Le ciel sur nos souhaits ne règle pas les choses.

**Cornélie.** Le ciel règle souvent les effets sur les causes,  
 Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

**Cléopâtre.** Comme de la justice, il a de la bonté.

**Cornélie.** Oui ; mais il fait juger, à voir comme il commence,  
 Que sa justice agit, et non pas sa clémence.

**Cléopâtre.** Souvent de la justice il passe à la douceur.

**Cornélie.** Reine, je parle en veuve, et vous parlez en sœur.  
 Chacune a son sujet d'aigreur ou de tendresse,  
 Qui dans le sort du roi justement l'intéresse.  
 Apprenons par le sang qu'on aura répandu  
 A quels souhaits le ciel a le mieux répondu.  
 Voici votre Achorée.

### SCÈNE III.

CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, PHILIPPE, CHARMION.

**Cléopâtre.** Hélas ! sur son visage  
 Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais présage.  
 Ne nous déguisez rien, parlez sans me flatter :  
 Qu'ai-je à craindre, Achorée ? ou qu'ai-je à regretter ?

**Achorée.** Aussitôt que César eut su la perfidie...

**Cléopâtre.** Ce ne sont pas ses soins que je veux qu'on me die ;  
 Je sais qu'il fit trancher et clore ce conduit  
 Par où ce grand secours devait être introduit ;  
 Qu'il manda tous les siens pour s'assurer la place  
 Où Photin a reçu le prix de son audace ;  
 Que d'un si prompt supplice Achillas étonné  
 S'est aisément saisi du port abandonné ;

Que le roi l'a suivi ; qu'Antoine a mis à terre  
Ce qui dans ses vaisseaux restait de gens de guerre ;  
Que César l'a rejoint ; et je ne doute pas  
Qu'il n'ait su vaincre encore, et punir Achillas.

**Achorée.** Oui, madame, on a vu son bonheur ordinaire...

**Cléopâtre.** Dites-moi seulement s'il a sauvé mon frère,  
S'il m'a tenu promesse.

**Achorée.** Oui, de tout son pouvoir.

**Cléopâtre.** C'est là l'unique point que je voulais savoir.

Madame, vous voyez, les dieux m'ont écoutée.

**Cornélie.** Ils n'ont que différé la peine méritée.

**Cléopâtre.** Vous la vouliez sur l'heure, ils l'en ont garanti.

**Achorée.** Il faudrait qu'à nos vœux il eût mieux consenti.

**Cléopâtre.** Que disiez-vous naguère ? et que viens-je d'entendre ?

Accordez ces discours, que j'ai peine à comprendre.

**Achorée.** Aucuns ordres ni soins n'ont pu le secourir ;

Malgré César et nous il a voulu périr :

Mais il est mort, madame, avec toutes les marques

Que puissent laisser d'eux les plus dignes monarques ;

Sa vertu rappelée a soutenu son rang,

Et sa perte aux Romains a coûté bien du sang.

Il combattait Antoine avec tant de courage,

Qu'il emportait déjà sur lui quelque avantage :

Mais l'abord de César a changé le destin ;

Aussitôt Achillas suit le sort de Photin :

Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traître,

Les armes à la main, en défendant son maître.

Le vainqueur crie en vain qu'on épargne le roi ;

Ces mots au lieu d'espoir lui donnent de l'effroi ;

Son esprit alarmé les croit un artifice

Pour réserver sa tête à l'affront d'un supplice.

Il pousse dans nos rangs, il les perce, et fait voir

Ce que peut la vertu qu'arme le désespoir ;

Et son cœur, emporté par l'erreur qui l'abuse,

Cherche partout la mort, que chacun lui refuse.

Enfin perdant haleine après ces grands efforts,

Près d'être environné, ses meilleurs soldats morts,

Il voit quelques fuyards sauter dans une barque ;

Il s'y jette, et les siens, qui suivent leur monarque,  
 D'un si grand nombre en foule accablent ce vaisseau  
 Que la mer l'engloutit avec tout son fardeau.  
 C'est ainsi que sa mort lui rend toute sa gloire,  
 A vous toute l'Égypte, à César la victoire.  
 Il vous proclame reine ; et, bien qu'aucun Romain  
 Du sang que vous pleurez n'ait vu rougir sa main,  
 Il nous fait voir à tous un déplaisir extrême,  
 Il soupire, il gémit. Mais le voici lui-même,  
 Qui pourra mieux que moi vous montrer la douleur  
 Que lui donne du roi l'invincible malheur.

## SCÈNE IV.

CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, ACHORÉE,  
 CHARMION, PHILIPPE.

**Cornélie.** César, tiens-moi parole, et me rends mes galères.  
 Achilles et Photin ont reçu leurs salaires ;  
 Leur roi n'a pu jouir de ton cœur adouci ;  
 Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici.  
 Je n'y saurais plus voir qu'un funeste rivage  
 Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,  
 Ta nouvelle victoire, et le bruit éclatant  
 Qu'aux changements de roi pousse un peuple inconstant ;  
 Et, parmi ces objets, ce qui le plus m'afflige,  
 C'est d'y revoir toujours l'ennemi qui m'oblige.  
 Laisse-moi m'affranchir de cette indignité,  
 Et souffre que ma haine agisse en liberté.  
 A cet empressement j'ajoute une requête :  
 Vois l'urne de Pompée ; il y manque sa tête ?  
 Ne me la retiens plus ; c'est l'unique faveur  
 Dont je te puis encor prier avec honneur.

**César.** Il est juste, et César est tout prêt de vous rendre  
 Ce reste où vous avez tant de droit de prétendre ;  
 Mais il est juste aussi qu'après tant de sanglots  
 A ses mânes errants nous rendions le repos,  
 Qu'un bûcher allumé par ma main et la vôtre

Le venge pleinement de la honte de l'autre ;  
 Que son ombre s'apaise en voyant notre ennui ,  
 Et qu'une urne plus digne et de vous et de lui,  
 Après la flamme éteinte et les pompes finies,  
 Renferme avec éclat ses cendres réunies.  
 De cette même main dont il fut combattu  
 Il verra des autels dressés à sa vertu ;  
 Il recevra des vœux, de l'encens, des victimes,  
 Sans recevoir par là d'honneurs que légitimes :  
 Pour ces justes devoirs je ne veux que demain ;  
 Ne me refusez pas ce bonheur souverain.  
 Faites un peu de force à votre impatience ;  
 Vous êtes libre après ; partez en diligence ;  
 Portez à notre Rome un si digne trésor ;  
 Portez...

**Cornélie.** Non pas, César, non pas à Rome encor :  
 Il faut que ta défaite et que tes funérailles  
 A cette cendre aimée en ouvrent les murailles ;  
 Et quoiqu'elle la tienne aussi chère que moi,  
 Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.  
 Je la porte en Afrique ; et c'est là que j'espère  
 Que les fils de Pompée, et Caton, et mon père,  
 Secondés par l'effort d'un roi plus généreux,  
 Ainsi que la justice auront le sort pour eux.  
 C'est là que tu verras sur la terre et sur l'onde  
 Les débris de Pharsale armer un autre monde ;  
 Et c'est là que j'irai, pour hâter tes malheurs,  
 Porter de rang en rang ces cendres et mes pleurs.  
 Je veux que de ma haine ils reçoivent des règles,  
 Qu'ils suivent au combat des urnes au lieu d'aigles ;  
 Et que ce triste objet porte en leur souvenir  
 Les soins de le venger, et ceux de te punir.  
 Tu veux à ce héros rendre un devoir suprême ;  
 L'honneur que tu lui rends rejaillit sur toi-même :  
 Tu m'en veux pour témoin ; j'obéis au vainqueur :  
 Mais ne présume pas toucher par là mon cœur.  
 La perte que j'ai faite est trop irréparable ;  
 La source de ma haine est trop inépuisable :

A l'égal de mes jours je la ferai durer ;  
 Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.  
 Je t'avouerai pourtant, comme vraiment Romaine,  
 Que pour toi mon estime est égale à ma haine ;  
 Que l'une et l'autre est juste, et montre le pouvoir,  
 L'une de la vertu, l'autre de mon devoir ;  
 Que l'une est généreuse, et l'autre intéressée,  
 Et que dans mon esprit l'une et l'autre est forcée.  
 Tu vois que ta vertu, qu'en vain on veut trahir,  
 Me force de priser ce que je dois haïr :  
 Juge ainsi de la haine où mon devoir me lie,  
 La veuve de Pompée y force Cornélie.  
 J'irai, n'en doute point, au sortir de ces lieux,  
 Soulever contre toi les hommes et les dieux ;  
 Ces dieux qui t'ont flatté, ces dieux qui m'ont trompée ;  
 Ces dieux qui dans Pharsale ont mal servi Pompée,  
 Qui, la foudre à la main, l'ont pu voir égorger ;  
 Ils connaîtront leur faute et le voudront venger.  
 Mon zèle, à leur refus, aidé de sa mémoire,  
 Te saura bien sans eux arracher la victoire,  
 Et quand tout mon effort se trouvera rompu,  
 Cléopâtre fera ce que je n'aurai pu.  
 Je sais quelle est ta flamme et quelles sont ses forces,  
 Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,  
 Que ton ardeur t'aveugle, et que pour l'épouser  
 Rome n'a point de lois que tu n'oses briser :  
 Mais sache aussi qu'alors la jeunesse romaine  
 Se croira tout permis sur l'époux d'une reine.

## SCÈNE V.

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, ACHORÉE, CHARMION.

**Cléopâtre.** Plutôt qu'à ces périls je vous puisse exposer,  
 Seigneur, perdez en moi ce qui les peut causer.

**César.** Reine, ces vains projets sont le seul avantage  
 Qu'un grand cœur impuissant a du ciel en partage :  
 Comme il a peu de force, il a beaucoup de soins ;

Et, s'il pouvait plus faire, il souhaiterait moins.  
 Les dieux empêcheront l'effet de ces augures,  
 Et mes félicités n'en seront pas moins pures,  
 Pourvu que votre foi gagne sur vos douleurs  
 Qu'en faveur de César vous tarissiez vos pleurs ;  
 Et que votre bonté, sensible à ma prière,  
 Pour un fidèle ami oublie un mauvais frère.  
 On aura pu vous dire avec quel déplaisir  
 J'ai vu le désespoir qu'il a voulu choisir ;  
 Avec combien d'efforts j'ai voulu le défendre  
 Des paniques terreurs qui l'avaient pu surprendre.  
 Il s'est de mes bontés jusqu'au bout défendu,  
 Et de peur de se perdre il s'est enfin perdu.  
 O honte pour César, qu'avec tant de puissance,  
 Tant de soins de vous rendre entière obéissance,  
 Il n'ait pu toutefois, en ces événements,  
 Obéir au premier de vos commandements !  
 Prenez-vous-en au ciel, dont les ordres sublimes  
 Malgré tous nos efforts savent punir les crimes ;  
 Sa rigueur envers lui vous ouvre un sort plus doux,  
 Puisque par cette mort l'Égypte est toute à vous.

**Cléopâtre.** Je sais que j'en reçois un nouveau diadème,  
 Qu'on n'en peut accuser que les dieux et lui-même ;  
 Mais comme il est, seigneur, de la fatalité  
 Que l'aigreur soit mêlée à la félicité,  
 Ne vous offensez pas si cet heur de vos armes,  
 Qui me rend tant de biens, me coûte un peu de larmes,  
 Et si, voyant sa mort due à sa trahison,  
 Je donne à la nature ainsi qu'à la raison.  
 Je n'ouvre point les yeux sur ma grandeur si proche,  
 Qu'aussitôt à mon cœur mon sang ne le reproche ;  
 J'en ressens dans mon âme un murmure secret,  
 Et ne puis remonter au trône sans regret.

**Achorée.** Un grand peuple, seigneur, dont cette cour est pleine,  
 Par des cris redoublés demande à voir sa reine,  
 Et, tout impatient, déjà se plaint aux cieux  
 Qu'on lui donne trop tard un bien si précieux.

**César.** Ne lui refusons plus le bonheur qu'il désire :

Princesse, allons par là commencer votre empire.  
Cependant qu'à l'envi ma suite et votre cour  
Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,  
Où, dans un digne emploi l'une et l'autre occupée,  
Couronne Cléopâtre et m'apaise Pompée,  
Élève à l'une un trône, à l'autre des autels,  
Et jure à tous les deux des respects immortels.

---



# RODOGUNE

## PRINCESSE DES PARTHES.

TRAGÉDIE (1646).

---

### A MONSEIGNEUR LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

Rodogune se présente à Votre Altesse avec quelque sorte de confiance, et ne peut croire qu'après avoir fait sa bonne fortune vous dédaigniez de la prendre en votre protection. Elle a trop de connaissance de votre bonté pour craindre que vous veuillez laisser votre ouvrage imparfait, et lui dénier la continuation des grâces dont vous lui avez été si prodigue. C'est à votre illustre suffrage qu'elle est obligée de tout ce qu'elle a reçu d'applaudissement ; et les favorables regards dont il vous plut fortifier la faiblesse de sa naissance lui donnèrent tant d'éclat et de vigueur, qu'il semblait que vous eussiez pris plaisir à répandre sur elle un rayon de cette gloire qui vous environne, et à lui faire part de cette facilité de vaincre qui vous suit partout. Après cela, Monseigneur, quels hommages peut-elle rendre à Votre Altesse qui ne soient au-dessous de ce qu'elle lui doit ? Si elle tâche à lui témoigner quelque reconnaissance par l'admiration de ses vertus, où trouvera-t-elle des éloges dignes de cette main qui fait trembler tous nos ennemis, et dont les coups d'essais furent signalés par la défaite des premiers capitaines de l'Europe ? Votre Altesse sut vaincre avant qu'ils se pussent imaginer qu'elle sût combattre ; et ce grand courage, qui n'avait encore vu la guerre que dans les livres, effaça tout ce qu'il y avait lu des Alexandre et des César, sitôt qu'il parut

à la tête d'une armée. La générale consternation où la perte de notre grand monarque nous avait plongés enflait l'orgueil de nos adversaires en un tel point qu'ils osaient se persuader que du siège de Rocroi dépendait la prise de Paris ; et l'avidité de leur ambition dévorait déjà le cœur d'un royaume dont ils pensaient avoir surpris les frontières. Cependant les premiers miracles de votre valeur renversèrent si pleinement toutes leurs espérances, que ceux-là mêmes qui s'étaient promis tant de conquêtes sur nous virent terminer la campagne de cette même année par celles que vous fîtes sur eux. Ce fut par là, Monseigneur, que vous commençâtes ces grandes victoires que vous avez toujours si bien choisies qu'elles ont honoré deux règnes tout à la fois, comme si c'eût été trop peu pour Votre Altesse d'étendre les bornes de l'État sous celui-ci, si elle n'eût en même temps effacé quelques-uns des malheurs qui s'étaient mêlés aux longues prospérités de l'autre. Thionville, Philisbourg, et Norlinghen, étaient des lieux funestes pour la France : elle n'en pouvait entendre les noms sans gémir ; elle ne pouvait y porter sa pensée sans soupirer ; et ces mêmes lieux, dont le souvenir lui arrachait des soupirs et des gémissements, sont devenus les éclatantes marques de sa nouvelle félicité, les dignes occasions de ses feux de joie, et les

glorieux sujets des actions de grâce qu'elle a rendues au ciel pour les triomphes que votre courage invincible en a obtenus. Dispensez-moi, Monseigneur, de vous parler de Dunkerque : j'épuise toutes les forces de mon imagination, et je ne conçois rien qui réponde à la dignité de ce grand ouvrage, qui nous vient d'assurer l'Océan par la prise de cette fameuse retraite de corsaires. Tous nos havres en étaient comme assiégés ; il n'en pouvait échapper un vaisseau qu'à la merci de leurs brigandages ; et nous en avons vu souvent de pillés à la vue des mêmes ports dont ils venaient de faire voile : et maintenant, par la conquête d'une seule ville, je vois, d'un côté, nos mers libres, nos côtes affranchies, notre commerce rétabli, la racine de nos maux publics coupée ; d'autre côté, la Flandre ou-

verte, l'embouchure de ses rivières captive, la porte de son secours fermée, la source de son abondance en notre pouvoir ; et ce que je vois n'est rien encore au prix de ce que je prévois sitôt que Votre Altesse y reportera la terreur de ses armes. Dispensez-moi donc, Monseigneur, de profaner des effets si merveilleux et des attentes si hautes par la bassesse de mes idées et par l'impuissance de mes expressions ; et trouvez bon que, demeurant dans un respectueux silence, je n'ajoute rien ici qu'une protestation très inviolable d'être toute ma vie,

Monseigneur,  
de Votre Altesse,  
le très humble, très obéissant,  
et très passionné serviteur,  
CORNEILLE.

## APPIAN ALEXANDRIN

AU LIVRE

### DES GUERRES DE SYRIE, SUR LA FIN.

« Démétrius, surnommé Nicanor,  
« roi de Syrie, entreprit la guerre  
« contre les Parthes, et, étant devenu  
« leur prisonnier, vécut dans la cour  
« de leur roi Phraates, dont il épousa  
« la sœur, nommée Rodogune. Cepen-  
« dant Diodotus, domestique des rois  
« précédents, s'empara du trône de  
« Syrie, et y fit asseoir un Alexandre  
« encore enfant, fils d'Alexandre-le-  
« Bâtard, et d'une fille de Ptolomée.  
« Ayant gouverné quelque temps  
« comme son tuteur, il se défit de ce  
« malheureux pupille, et eut l'inso-  
« lence de prendre lui-même la cou-  
« ronne sous un nouveau nom de Try-  
« phon qu'il se donna. Mais Antio-  
« chus, frère du roi prisonnier, ayant  
« appris à Rhodes sa captivité, et les  
« troubles qui l'avaient suivie, revint  
« dans le pays, où, ayant défait Try-  
« phon avec beaucoup de peine, il le  
« fit mourir : de là il porta ses armes  
« contre Phraates, lui redemandant

« son frère ; et, vaincu dans une ba-  
« taille, il se tua lui-même. Démétrius,  
« retourné en son royaume, fut tué  
« par sa femme Cléopâtre, qui lui  
« dressa des embûches en haine de  
« cette seconde femme Rodogune  
« qu'il avait épousée, dont elle avait  
« conçu une telle indignation, que,  
« pour s'en venger, elle avait épousé  
« ce même Antiochus, frère de son  
« mari. Elle avait eu deux fils de Dé-  
« métrius, l'un nommé Séleucus, et  
« l'autre Antiochus, dont elle tua le  
« premier d'un coup de flèche, sitôt  
« qu'il eut pris le diadème après la  
« mort de son père, soit qu'elle crai-  
« gnit qu'il ne la voulût venger, soit  
« que l'impétuosité de la même fureur  
« la portât à ce nouveau parricide.  
« Antiochus lui succéda, qui contrai-  
« gnit cette mauvaise mère de boire  
« le poison qu'elle lui avait préparé.  
« C'est ainsi qu'elle fut enfin punie. »

# FRAGMENTS DE RODOGUNE.

---

## VENGEANCE DE CLÉOPATRE.

---

### PERSONNAGES.

CLÉOPATRE, reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.      TIMAGÈNE, gouverneur des deux princes.  
SÉLEUCUS, } fils de Démétrius et de Cléopâtre.      ORONTE, ambassadeur de Phraates.  
ANTIOCHUS, } Cléopâtre.      LAONICE, sœur de Timagène, confidente de Cléopâtre.  
RODOGUNE, sœur de Phraates, roi des Parthes.

La scène est à Séleucie, dans le palais royal.

---

## ACTE PREMIER.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LAONICE, TIMAGÈNE.

**Laonice.** Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,  
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit ;  
Ce grand jour où l'hymen, étouffant la vengeance,  
Entre le Parthe et nous remet l'intelligence,  
Affranchit sa princesse, et nous fait pour jamais  
Du motif de la guerre un lien de la paix.  
Ce grand jour est venu, mon frère, où notre reine,  
Cessant de plus tenir la couronne incertaine,  
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné,  
De deux princes gémeaux nous déclarer l'ainé :  
Et l'avantage seul d'un moment de naissance,  
Dont elle a jusqu'ici caché la connaissance,

Mettant au plus heureux le sceptre dans la main,  
 Va faire l'un sujet, et l'autre souverain.  
 Mais n'admirez-vous point que cette même reine  
 Le donne pour époux à l'objet de sa haine,  
 Et n'en doit faire un roi qu'afin de couronner  
 Celle que dans les fers elle aimait à gêner ?  
 Rodoguno, par elle en esclave traité,  
 Par elle se va voir sur le trône montée,  
 Puisque celui des deux qu'elle nommera roi  
 Lui doit donner la main et recevoir sa foi.

**Timagène.** Pour le mieux admirer trouvez bon, je vous prie,  
 Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.  
 J'en ai vu les premiers, et me souviens encor  
 Des malheureux succès du grand roi Nicanor,  
 Quand, des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite,  
 Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.  
 Je n'ai pas oublié que cet événement  
 Du perfide Tryphon fit le soulèvement.  
 Voyant le roi captif, la reine désolée,  
 Il crut pouvoir saisir la couronne ébranlée ;  
 Et le sort, favorable à son lâche attentat,  
 Mit d'abord sous ses lois la moitié de l'État.  
 La reine, craignant tout de ces nouveaux orages,  
 En sut mettre à l'abri ses plus précieux gages,  
 Et, pour n'exposer pas l'enfance de ses fils,  
 Me les fit chez son frère enlever à Memphis.  
 Là, nous n'avons rien su que de la renommée,  
 Qui, par un bruit confus diversement semée,  
 N'a porté jusqu'à nous ces grands renversements  
 Que sous l'obscurité de cent déguisements.

**Laonice.** Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,  
 Ayant su nous réduire à ces seules murailles,  
 En forma tôt le siège ; et, pour comble d'effroi,  
 Un faux bruit s'y coula touchant la mort du roi.  
 Le peuple épouvanté, qui déjà dans son âme  
 Ne suivait qu'à regret les ordres d'une femme,  
 Voulut forcer la reine à choisir un époux.  
 Que pouvait-elle faire et seule et contre tous ?  
 Croyant son mari mort, elle épousa son frère.

L'effet montra soudain ce conseil salutaire.  
 Le prince Antiochus, devenu nouveau roi,  
 Sembla de tous côtés traîner l'heur avec soi :  
 La victoire attachée au progrès de ses armes  
 Sur nos fiers ennemis rejeta nos alarmes ;  
 Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,  
 Changeant tout notre sort, lui rendit tout l'État.  
 Quelque promesse alors qu'il eût faite à la mère  
 De remettre ses fils au trône de leur père,  
 Il témoigna si peu de la vouloir tenir,  
 Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.  
 Ayant régné sept ans, son ardeur militaire  
 Ralluma cette guerre où succomba son frère ;  
 Il attaqua le Parthe, et se crut assez fort  
 Pour en venger sur lui la prison et la mort,  
 Jusque dans ses États il lui porta la guerre ;  
 Il s'y fit partout craindre à l'égal du tonnerre.  
 . . . . .

## SCÈNE IV.

**Laonice.** Les Parthes, au combat par les nôtres forcés,  
 Tantôt presque vainqueurs, tantôt presque enfoncés,  
 Sur l'une et l'autre armée également heureuse,  
 Virent longtemps voler la victoire douteuse :  
 Mais la fortune enfin se tourna contre nous,  
 Si bien qu'Antiochus, percé de mille coups,  
 Près de tomber aux mains d'une troupe ennemie,  
 Lui voulut dérober les restes de sa vie,  
 Et, préférant aux fers la gloire de périr,  
 Lui-même par sa main acheva de mourir.  
 La reine, ayant appris cette triste nouvelle,  
 En reçut tôt après une autre plus cruelle ;  
 Que Nicanor vivait ; que, sur un faux rapport,  
 De ce premier époux elle avait cru la mort ;  
 Que, piqué jusqu'au vif contre son hyménée,  
 Son âme à l'imiter s'était déterminée ;  
 Et que, pour s'affranchir des fers de son vainqueur,  
 Il allait épouser Rodogune sa sœur.

Tandis qu'un escadron de Parthes pleins de joie  
 Les conduit l'un et l'autre, et court comme à la proie,  
 La reine, au désespoir de n'en rien obtenir,  
 Se résout de se perdre ou de le prévenir.  
 Elle-même leur dresse une embûche au passage,  
 Se mêle dans les coups, porte partout sa rage,  
 En pousse jusqu'au bout les furieux effets.  
 Que vous dirai-je enfin ? les Parthes sont défaits ;  
 Le roi meurt, et, dit-on, par la main de la reine ;  
 Rodogune captive est livrée à sa haine.  
 Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers,  
 Alors sans moi, mon frère, elle les eût soufferts.  
 La reine, à la gêner prenant mille délices,  
 Ne commettait qu'à moi l'ordre de ses supplices ;  
 Mais, quoi que m'ordonnât cette âme toute en feu,  
 Je promettais beaucoup, et j'exécutais peu.  
 Le Parthe cependant en jure la vengeance ;  
 Sur nous à main armée il fond en diligence,  
 Nous surprend, nous assiège, et fait un tel effort,  
 Que, la ville aux abois, on lui parle d'accord.  
 Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage ;  
 Mais voyant parmi nous Rodogune en otage,  
 Enfin il craint pour elle et nous daigne écouter ;  
 Et c'est ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.  
 La reine de l'Égypte a rappelé nos princes  
 Pour remettre à l'ainé son trône et ses provinces.  
 Rodogune a paru, sortant de sa prison,  
 Comme un soleil levant dessus notre horizon.  
 Le Parthe a décampé, pressé par d'autres guerres  
 Contre l'Arménien qui ravage ses terres.

.....



# ACTE DEUXIÈME.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE.

Serments fallacieux, salutaire contrainte,  
Que m'imposa la force et qu'accepta ma crainte,  
Heureux déguisements d'un immortel courroux,  
Vains fantômes d'État, évanouissez-vous !  
Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître,  
Avec ce péril même il vous faut disparaître,  
Semblables à ces vœux dans l'orage formés,  
Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés.  
Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,  
Recours des impuissants, haine dissimulée,  
Digne vertu des rois, noble secret de cour,  
Éclatez, il est temps, et voici notre jour.  
Montrons-nous tous deux, non plus comme sujettes,  
Mais telle que je suis, et telle que vous êtes.  
Le Parthe est éloigné, nous pouvons tout oser :  
Nous n'avons rien à craindre et rien à déguiser ;  
Je hais, je règne encor. Laissons d'illustres marques  
En quittant, s'il le faut, ce haut rang de monarques :  
Faisons-en avec gloire un départ éclatant,  
Et rendons-le funeste à celle qui l'attend.  
C'est encor, c'est encor cette même ennemie  
Qui cherchait ses honneurs dedans mon infamie,  
Dont la haine à son tour croit me faire la loi,  
Et régner par mon ordre et sur vous et sur moi.  
Tu m'estimes bien lâche, imprudente rivale,  
Si tu crois que mon cœur jusque-là se ravale,  
Qu'il souffre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain  
Te mette ta vengeance et mon sceptre à la main.  
Vois jusqu'où m'emporta l'amour du diadème,  
Vois quel sang il me coûte, et tremble pour toi-même :

Tremble, te dis-je ; et songe en dépit du traité,  
Que, pour t'en faire un don, je l'ai trop acheté.

.....

### SCÈNE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, LAONICE.

**Cléopâtre.** Mes enfants, prenez place. Enfin voici le jour  
Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,  
Où je puis voir briller sur une de vos têtes  
Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes,  
Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,  
Qui m'a coûté pour vous tant de soins et de pleurs.  
Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes  
Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes,  
Que pour ne vous pas voir exposés à ses coups,  
Il fallut me résoudre à me priver de vous.  
Quelles peines depuis, grands dieux ! n'ai-je souffertes !  
Chaque jour redoubla mes douleurs et mes pertes.  
Je vis votre royaume entre ces murs réduit ;  
Je crus mort votre père ; et sur un si faux bruit  
Le peuple mutiné voulut avoir un maître.  
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,  
Il fallut satisfaire à son brutal désir,  
Et, de peur qu'il n'en prît, il m'en fallut choisir.  
Pour vous sauver l'État que n'eussé-je pu faire ?  
Je choisis un époux avec des yeux de mère,  
Votre oncle Antiochus, et j'espérai qu'en lui  
Votre trône tombant trouverait un appui :  
Mais à peine son bras en relève la chute,  
Que par lui de nouveau le sort me persécute ;  
Maître de votre État par sa valeur sauvé,  
Il s'obstine à remplir ce trône relevé :  
Qui lui parle de vous attire sa menace.  
Il n'a défait Tryphon que pour prendre sa place ;  
Et de depositaire et de libérateur  
Il s'érige en tyran et lâche usurpateur.  
Sa main l'en a puni : pardonnons à son ombre ;



Aussi bien en un seul voici des maux sans nombre.  
 Nicanor, votre père et mon premier époux....  
 Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux,  
 Puisque l'ayant cru mort, il sembla ne revivre  
 Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre ?  
 Passons : je ne me puis souvenir sans trembler  
 Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler :  
 Je ne sais s'il est digne ou d'honneur ou d'estime,  
 S'il plut aux dieux ou non, s'il fut justice ou crime ;  
 Mais soit crime ou justice, il est certain, mes fils,  
 Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis :  
 Ni celui des grandeurs ni celui de la vie  
 Ne jota dans mon cœur cette aveugle furie.  
 J'étais lasse d'un trône où d'éternels malheurs  
 Me comblaient chaque jour de nouvelles douleurs.  
 Ma vie est presque usée, et ce reste inutile  
 Chez mon frère avec vous trouvait un sûr asile :  
 Mais voir, après douze ans et de soins et de maux,  
 Un père vous ôter le fruit de mes travaux !  
 Mais voir votre couronne après lui destinée  
 Aux enfants qui naîtraient d'un second hyménée !  
 A cette indignité je ne connus plus rien ;  
 Je me crus tout permis pour garder votre bien.  
 Recevez donc, mes fils, de la main d'une mère,  
 Un trône racheté par le malheur d'un père.  
 Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant,  
 Et si j'en ai fait un en vous le rachetant,  
 Daigne du juste ciel la bonté souveraine,  
 Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,  
 Ne lancer que sur moi les foudres mérités,  
 Et n'épandre sur vous que des prospérités !

**Antiochus.** Jusques ici, madame, aucun ne met en doute,  
 Les longs et grands travaux que notre amour vous coûte ;  
 Et nous croyons tenir des soins de cet amour  
 Ce doux espoir du trône aussi bien que le jour.  
 Le récit nous en charme, et nous fait mieux comprendre  
 Quelles grâces tous deux nous vous en devons rendre :  
 Mais afin qu'à jamais nous les puissions bénir,  
 Épargnez le dernier à notre souvenir :

Ce sont fatalités dont l'âme embarrassée  
 A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée.  
 Sur les noires couleurs d'un si triste tableau  
 Il faut passer l'éponge, ou tirer le rideau :  
 Un fils est criminel quand il les examine ;  
 Et, quelque suite enfin que le ciel y destine,  
 J'en rejette l'idée, et crois qu'en ces malheurs  
 Le silence ou l'oubli nous sied mieux que les pleurs.  
 Nous attendons le sceptre avec même espérance :  
 Mais si nous l'attendons, c'est sans impatience ;  
 Nous pouvons sans régner vivre tous deux contents ;  
 C'est le fruit de vos soins, jouissez-en longtemps ;  
 Il tombera sur nous quand vous en serez lasse ;  
 Nous le recevrons lors de bien meilleure grâce ;  
 Et l'accepter sitôt semble nous reprocher  
 De n'être revenus que pour vous l'arracher.

**Séleucus.** J'ajouterai, madame, à ce qu'a dit mon frère  
 Quo, bien qu'avec plaisir et l'un et l'autre espère.  
 L'ambition n'est pas notre plus grand désir.  
 Régniez, nous le verrons tous deux avec plaisir ;  
 Et c'est bien la raison que pour tant de puissance  
 Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance,  
 Et que celui de nous dont le ciel a fait choix  
 Sous votre illustre exemple apprenne l'art des rois.

**Cléopâtre.** Dites tout, mes enfants : vous fuyez la couronne,  
 Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne ;  
 L'unique fondement de cette aversion,  
 C'est la honte attachée à sa possession.  
 Elle passe à vos yeux pour la même infamie,  
 S'il faut la partager avec notre ennemie,  
 Et qu'un indigne hymen la fasse retomber  
 Sur celle qui venait pour vous la dérober.  
 O nobles sentiments d'une âme généreuse !  
 O fils vraiment mes fils ! ô mère trop heureuse !  
 Le sort de votre père enfin est éclairci ;  
 Il était innocent, et je puis l'être aussi ;  
 Il vous aimait toujours, et ne fut mauvais père  
 Que charmé par la sœur, ou forcé par le frère ;  
 Et dans cette embuscade où son effort fut vain,

Rodogune, mes fils, le tua par ma main.  
 Ainsi de cet amour la fatale puissance  
 Vous coûte votre père, à moi, mon innocence ;  
 Et si ma main pour vous n'avait tout attenté,  
 L'effet de cet amour vous aurait tout coûté.  
 Ainsi vous me rendrez l'innocence et l'estime,  
 Lorsque vous punirez la cause de mon crime.  
 De cette même main qui vous a tout sauvé,  
 Dans son sang odieux je l'aurais bien lavé ;  
 Mais comme vous aviez votre part aux offenses,  
 Je vous ai réservé votre part aux vengeances ;  
 Et, pour ne tenir plus en suspens vos esprits,  
 Si vous voulez régner, le trône est à ce prix.  
 Entre deux fils que j'aime avec même tendresse  
 Embrasser ma querelle est le seul droit d'aînesse ;  
 La mort de Rodogune en nommera l'aîné.  
 Quoi ! vous montrez tous deux un visage étonné !  
 Redoutez-vous son frère ? après la paix infâme  
 Que même en la jurant je détestais dans l'âme,  
 J'ai fait lever des gens par des ordres secrets  
 Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tout prêts ;  
 Et tandis qu'il fait tête aux princes d'Arménie  
 Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.  
 Qui vous fait donc pâlir à cette juste loi ?  
 Est-ce pitié pour elle, est-ce haine pour moi ?  
 Voulez-vous l'épouser afin qu'elle me brave,  
 Et mettre mon destin aux mains de mon esclave ?  
 Vous ne répondez point ! Allez, enfants ingrats,  
 Pour qui je crus en vain conserver ces États :  
 J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre ;  
 Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

**Séleucus.** Mais, madame, voyez que pour premier exploit...

**Cléopâtre.** Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit.  
 Je sais bien que le sang qu'à vos mains je demande  
 N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande ;  
 Mais si vous me devez et le sceptre et le jour,  
 Ce doit être envers moi le sceau de votre amour :  
 Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie ;  
 Ce n'est qu'en m'imitant que l'on me justifie.

Rien ne vous sert ici de faire les surpris :  
 Je vous le dis encor, le trône est à ce prix ;  
 Je puis en disposer comme de ma conquête ;  
 Point d'ainé, point de roi, qu'en m'apportant sa tête ;  
 Et puisque mon seul choix vous y peut élever,  
 Pour jouir de mon crime il le faut achever.

## SCÈNE IV.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS.

**Séleucus.** O haines ! ô fureurs dignes d'une Mégère !  
 O femme, que je n'ose appeler encor mère !  
 Après que tes forfaits ont régné pleinement,  
 Ne saurais-tu souffrir qu'on règne innocemment ?  
 Quels attraites penses-tu qu'ait pour nous la couronne,  
 S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne ?  
 Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,  
 Si pour monter au trône il faut te ressembler ?

**Antiochus.** Gardons plus de respect aux droits de la nature,  
 Et n'imputons qu'au sort notre triste aventure :  
 Nous le nommions cruel ; mais il nous était doux  
 Quand il ne nous donnait à combattre que nous.

**Séleucus.** Une douleur si sage et si respectueuse,  
 Ou n'est guère sensible, ou guère impétueuse,  
 Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort  
 D'en connaître la cause, et l'imputer au sort.  
 Pour moi, je sens les miens avec plus de faiblesse ;  
 Plus leur cause m'est chère, et plus l'effet m'en blesse :  
 Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien ;  
 Je donnerais encor tout mon sang pour le sien :  
 Je sais ce que je dois ; mais dans cette contrainte,  
 Si je retiens mon bras, je laisse aller ma plainte ;  
 Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessés,  
 Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.  
 Voyez-vous bien quel est le ministère infâme  
 Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme ?  
 Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux,  
 De deux princes ses fils elle fait ses bourreaux ?



...importe, elle est ma mère, il faut la secourir

H. DEQUÈRE.

acte V, scène IV.

Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en faire ?

**Antiochus.** Je vois bien plus encor, je vois qu'elle est ma mère ;  
 Et plus je vois son crime indigne de ce rang.  
 Plus je lui vois souiller la source de mon sang.  
 J'en sens de ma douleur croître la violence ;  
 Mais ma confusion m'impose le silence,  
 Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés  
 Je vois les traits honteux dont nous sommes formés<sup>(1)</sup>.  
 Je tâche à cet objet d'être aveugle ou stupide ;  
 J'ose me déguiser jusqu'à son parricide ;  
 Je me cache à moi-même un excès de malheur  
 Où notre ignominie égale ma douleur ;  
 Et, détournant les yeux d'une mère cruelle,  
 J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.  
 Je conserve pourtant encore un peu d'espoir :  
 Elle est mère, et le sang a beaucoup de pouvoir ;  
 Et le sort l'eût-il faite encor plus inhumaine,  
 Une larme d'un fils peut amollir sa haine.

**Séleucus.** Ah ! mon frère, l'amour n'est guère véhément  
 Pour des fils élevés dans un bannissement,  
 Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage  
 Elle n'a rappelés que pour servir sa rage.  
 De ses pleurs tant vantés je découvre le fard ;  
 Nous avons en son cœur vous et moi peu de part :  
 Elle fait bien sonner ce grand amour de mère ;  
 Mais elle seule enfin s'aime et se considère ;  
 Et quoi que nous étale un langage si doux,  
 Elle a tout fait pour elle, et n'a rien fait pour nous.

• • • • •

(1) On n'est point formé de traits, et les forfaits ne s'impriment point sur le front. (V.)

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE TROISIÈME.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

**Cléopâtre.** Eh bien ! Antiochus, vous dois-je la couronne ?

**Antiochus.** Madame, vous savez si le ciel me la donne.

**Cléopâtre.** Vous savez mieux que moi si vous la méritez.

**Antiochus.** Je sais que je péris si vous ne m'écoutez.

**Cléopâtre.** Un peu trop lent peut-être à servir ma colère,  
Vous vous êtes laissé prévenir par un frère ;  
Il a su me venger quand vous délibérez,  
Et je dois à son bras ce que vous espérez.  
Je vous en plains, mon fils, ce malheur est extrême ;  
C'est périr en effet que perdre un diadème.  
Je n'y sais qu'un remède, encore est-il fâcheux,  
Étonnant, incertain, et triste pour tous deux ;  
Je périrai moi-même avant que de le dire :  
Mais enfin on perd tout quand on perd un empire.

**Antiochus.** Le remède à nos maux est tout en votre main,  
Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain ;  
Votre seule colère a fait notre infortune.  
Nous perdons tout, madame, en perdant Rodogune.  
Nous devons aspirer à sa possession  
Par attrait, par devoir, ou par ambition.  
Nous l'avons donc aimée, et nous pensions vous plaire ;  
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frère :  
Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,  
J'implore pour tous deux un moment de pitié.  
Avons-nous dû prévoir cette haine cachée,  
Que la foi des traités n'avait point arrachée ?

**Cléopâtre.** Non, mais vous avez dû garder le souvenir  
Des hontes que pour vous j'avais su prévenir,  
Et de l'indigne état où votre Rodogune  
Sans moi, sans mon courage, eût mis votre fortune.  
Je croyais que vos cœurs, sensibles à ces coups,  
En sauraient conserver un généreux courroux ;

Et je le retenais avec ma douceur feinte,  
 Afin que, grossissant sous un peu de contrainte,  
 Ce torrent de colère et de ressentiment  
 Fût plus impétueux en son débordement.  
 Je fais plus maintenant : je presse, sollicite,  
 Je commande, menace, et rien ne vous irrite.  
 Le sceptre, dont ma main vous doit récompenser,  
 N'a point de quoi vous faire un moment balancer ;  
 Vous ne considérez ni lui ni mon injure :  
 Vous étouffez en vous la voix de la nature...  
 Périssez, périssez, votre rébellion  
 Mérite plus d'horreur que de compassion.  
 Mes yeux sauront le voir sans verser une larme,  
 Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme ;  
 Et je triompherai, voyant périr mes fils,  
 De ses adorateurs et de mes ennemis.

**Antiochus.** Eh bien ! triomphez-en, que rien ne vous retienne :  
 Votre main tremble-t-elle ? y voulez-vous la mienne ?  
 Madame, commandez, je suis prêt d'obéir ;  
 Je percerai ce cœur qui vous ose trahir :  
 Heureux si par ma mort je puis vous satisfaire,  
 Et noyer dans mon sang toute votre colère !  
 Mais si la dureté de votre aversion  
 Nomme encor notre attrait une rébellion,  
 Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes  
 Que de faibles soupirs et d'impuissantes larmes.

**Cléopâtre.** Ah ! que n'a t-elle pris et la flamme et le fer !  
 Que bien plus aisément j'en saurais triompher !  
 Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence ;  
 Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance :  
 Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs ;  
 Je sens que je suis mère auprès de vos douleurs.  
 C'en est fait, je me rends, et ma colère expire.  
 Rodogune est à vous aussi bien que l'empire.

**Antiochus.** Madame, est-il possible ?

**Cléopâtre.** En vain j'ai résisté ;  
 La nature est trop forte, et mon cœur s'est dompté.  
 Je ne vous dis plus rien, vous aimez votre mère,  
 Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.